LA REVUE DE PARIS

SEPTEMBRE

PIERRE GAXOTTE	L'Illusion de l'Hexagone
JACQUES SOUSTELLE ..	La Ligue arabe, l'Égypte et la Paix
JEAN-LOUIS BORY	Monsieur Bonaventure (I)
RENÉ LALOU	Les Voyages de Boswell
JAMES BOSWELL	Journal de Corse
JEAN COULOMB	La Terre a-t-elle un Feu central ?
L. P. HARTLEY.....	Per far l'Amore
CLAUDE ROGER-MARX ..	Actualité de Rembrandt
NATALIE BARNEY	Rémy de Gourmont
C.-E. ENGEL.....	Aller à Malte
ALAIN BOSQUET	Jules Supervielle
ANDRÉ RIVOLLET	Les Traditions du Silence
DENISE BOURDET	Images de Paris
PIERRE AUDIAT.....	De Cléopâtre à Pauline Roland

LE Mois à Paris par BÉATRIX BECK, MARCEL THIÉBAUT, GEORGES PILLEMENT, PIERRE DE BOISDEFFRE, R. M. ALBÉRÈS, MARCEL GABILLY

LA LIVRAISON : 190 FRS

1956 - 63e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
PIERRE GAXOTTE	L'Illusion de l'Hexagone	3
JACQUES SOUSTELLE	La Ligue Arabe, l'Egypte et la Paix	15
JEAN-LOUIS BORY	Monsieur Bonaventure (I)	27
RENÉ LALOU	Les Voyages de Boswell	49
JAMES BOSWELL	Journal de Corse	55
JEAN COULOMB	La Terre a-t-elle un Feu Central ?	76
L. P. HARTLEY	Per Far l'Amore	87
CLAUDE ROGER-MARX	Actualité de Rembrandt	100
NATALIE BARNEY	Rémy de Gourmont	105
C.-E. ENGEL	Aller à Malte	115
ALAIN BOSQUET	Jules Supervielle	124
ANDRÉ RIVOLLET	Les Traditions du Silence	132
DENISE BOURDET	Images de Paris	140
PIERRE AUDIAT	De Cléopâtre à Pauline Roland	150
Le Mois à Paris		161

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

STENDHAL ET MERIMÉE
par **André BILLY**

ARNOLD TOYNBEE
par **Dominique LECA**

MIROIR MORNE
par **PIEYRE de MANDIARGUES**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	Fr.	1.900	**Étranger :** Un an (12 numéros)	Fr.	2.300
— : Six mois (6 numéros)		950	— : Six mois (6 numéros)		1.160

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A.	$	7	**Belgique :** En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles.	Fr.B.	328
Canada	$ canadiens	7,30	En cas de paiement par chèque bancaire	Fr.B.	340
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12237 à Genève.	Fr.S.	29,20	**Italie**	Lires	4.360
Par chèque bancaire	Fr.S.	30	**Angleterre**	£	2/9
Espagne	Pesetas	310	**Égypte**	Piastres	290
			Hollande	Florins	26
			Portugal	Escudos	198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse** et **Cité du Vatican**, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En **Espagne :** s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel II, Madrid.
Au **Brésil :** s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En **Argentine :** s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 25 fr. et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.000.000 fr. - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
LA REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

© Revue de Paris 1956.

VOYAGEZ A PRIX RÉDUITS SUR LA S.N.C.F.

avec

UN BILLET DE FAMILLE	75 % de réduction à partir de la 3e personne. Parcours minimum : 300 km retour compris. VALIDITÉ : 40 JOURS.
UN BILLET DE CONGÉ ANNUEL	30 % de réduction une fois par an. Parcours minimum : 200 km retour compris. VALIDITÉ : 3 MOIS.
UN BILLET TOURISTIQUE aller-retour ou circulaire	20 % de réduction pour 1.500 km aller et retour. 30 % de réduction pour 2.000 km aller et retour. VALIDITÉ : 2 MOIS. Coupon aller non valable la veille et l'avant-veille du dimanche des Rameaux ; la veille et l'avant-veille du dimanche de Pâques ; du 25 juillet au 15 août.
UN BILLET COMBINÉ FER-AUTOCAR	Nombreux circuits au départ de Paris, Jeumont, Feignies, Lille, Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe — chemin de fer et autocar. VALIDITÉ : 2 MOIS. Arrêts possibles sur le parcours fer ; *Un exemple :* Paris-Évian en chemin de fer ; Évian-Nice en autocar ; Nice-Paris en chemin de fer.

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Le tube de 125 gr. : 149 fr.

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

BANQUE DE FRANCE

Le compte rendu des opérations de la Banque de France pour l'année 1955 vient d'être présenté à M. le Président de la République. Composé selon le même plan que ceux qui l'ont précédé, il décrit l'évolution économique et financière de la France, ainsi que les opérations de la Banque elle-même.

Comme l'année 1954, l'année 1955 a été favorable dans son ensemble ; la production a poursuivi ses progrès, tant dans l'agriculture que dans l'industrie et les réserves de change de la Banque se sont encore sensiblement renforcées. Mais, au rebours de ce qui s'était produit en 1954, l'année 1955 a moins bien fini qu'elle n'avait commencé. Ainsi que beaucoup d'autres pays, quoique avec un certain décalage, la France s'est trouvée peu à peu aux prises avec des tendances inflationnistes.

Ainsi, en conclusion, le compte rendu met-il l'accent sur les efforts qui sont nécessaires pour surmonter les difficultés actuelles.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 30 juin 1956

La situation au 30 juin, influencée par le report au 2 juillet de l'échéance de fin de mois, se totalise à 663.409 millions, en augmentation de 50.497 millions sur le mois précédent.

Au passif, les comptes de chèques, les comptes courants, et les comptes exigibles après encaissement progressent respectivement de 5.650 millions, de 40.196 millions et de 2.610 millions. Les créditeurs divers accusent une contraction de 2.057 millions.

A l'actif, le portefeuille effets est en augmentation de 54.383 millions et les banques et correspondants de 2.909 millions, tandis que les comptes courants diminuent de 10.023 millions.

L'ILLUSION DE L'HEXAGONE

par Pierre Gaxotte

A travers les siècles, le Français voit son pays se faire peu à peu, par des réunions et des acquisitions successives, selon une ligne moyenne, que les revers infléchissent, mais qu'ils ne rompent pas. Sous les divers régimes, il sent avec fierté l'identité profonde d'une même vie et il en vient à croire que la France, conforme à une nécessité providentielle, *devait* être et ne *pouvait* être autrement qu'elle s'est faite. Cette idée est-elle pleinement justifiée ?

La France n'a pas toujours été. Elle s'est formée lentement, à force de soins et à travers beaucoup d'épreuves. Ses frontières, même celles que nous appelons naturelles parce qu'elles s'appuient sur un accident géographique, apparaissent comme un produit tardif de l'histoire. Les fleuves sont des routes plus encore que des obstacles. Les Pyrénées, les Alpes, le Rhin n'ont jamais arrêté les envahisseurs. L'ambition des conquérants, la misère et l'avidité des peuples ne reculeront jamais devant l'obstacle de la montagne, du fleuve ou de la mer. Ces barrières géographiques n'ont pris de valeur qu'à la longue en retenant les esprits, en enchaînant les imaginations, en ajoutant à leur faible utilité militaire la valeur magique d'un symbole. L'hexagone presque

régulier qui, sur les cartes scolaires, limite et enferme le sol national est une création tardive de notre réflexion. Il n'a de sens et de valeur que pour nous, conservateurs libérés du désir de conquérir. On surprendrait beaucoup un Allemand ou un Italien, en leur disant qu'il représente le plan secret du Créateur.

Tout au contraire, s'il est vrai que l'Europe est une péninsule de l'Asie, étranglée de place en place, la France occupe l'isthme le plus étroit, et comme, de la Méditerranée à l'Océan, les fleuves et les rivières forment un réseau de pénétration aisé, continu et ramifié, on peut dire que notre pays a été d'abord une terre de passage et de rapprochements. Nous ne savons pas grand'chose de ses plus lointains habitants, mais nous sommes certains que notre histoire primitive est remplie de remous, de migrations, de brassages de peuples. La population française elle-même est un produit d'innombrables croisements poursuivis pendant des siècles et des siècles. Les Celtes, les Grecs de Marseille, les Latins et les Germains ne sont que les derniers venus.

Certains historiens ont soutenu que la Gaule laissée à elle-même aurait créé une civilisation florissante. C'est pure hypothèse. En l'absence d'une langue écrite, d'inscriptions et de textes, nous sommes même fort mal renseignés sur ses dieux et sur ses croyances. Peut-être aurait-elle fait ce qu'ont fait les Celtes d'Irlande, mais ceux-ci occupent dans les annales de l'esprit humain une part moindre que la Gaule conquise et devenue France. On peut dire qu'avec tous ses défauts, crédulité, turbulence, bavardage, instabilité d'humeur et de résolution, le Gaulois portait en lui un stimulant énergique du progrès, le sentiment et l'orgueil de sa personnalité. Mais il a été incapable de constituer un corps de nation.

Nous voyons bien, en quelques circonstances, les députés de plusieurs peuples se réunir en une sorte de congrès et se concerter pour préparer une entreprise commune, mais nous ne voyons jamais ni une assemblée régulière qui se tînt à époques fixes, avec des attributions déterminées et constantes, ni un chef permanent qui fût réputé supérieur aux différents rois et qui exerçât sur eux quelque autorité. Les nations gauloises se faisaient la guerre, concluaient des alliances entre elles et avec l'étranger, comme font les États souverains. Les éléments d'un patriotisme supérieur, communauté de nom, de langue, de croyances, même code de l'honneur, mêmes mœurs familiales, existaient et étaient ressentis, mais ces liens assez lâches ne remplaçaient pas une entente politique. Dans l'intérieur même de chaque peuple les esprits étaient divisés, le pouvoir se déplaçait incessamment, les convoitises et les dévouements s'attachaient au parti plus qu'à la patrie. Ce sont les Gaulois qui appelèrent les Romains. Attaquée par ses voisins, Marseille, la première, implora le secours des légions. Soixante ans plus tard, les Séquanes tombés sous la suprématie des Éduens demandèrent l'assistance des Germains d'Arioviste. Les autres cités en appelèrent à César. En somme, la

possibilité d'une vie indépendante n'existait même plus : paralysée par ses dissensions, la Gaule n'avait plus le choix qu'entre les conquérants. Dans toute cette histoire, on chercherait en vain des « frontières naturelles ».

Ce que l'on appelle la Guerre des Gaules fut l'effort des peuples celtes pour se délivrer du protecteur qu'ils s'étaient donné. Mais cet effort ne fut jamais général, ni simultané. César trouva, dès le premier jour, des amis : plusieurs peuples lui restèrent obstinément fidèles. Les Français n'ont pas renié l'alouette gauloise, ni le soulèvement dont Vercingétorix fut l'âme. Mais dans la sentimentalité populaire de la France, le chef arverne n'a jamais eu la place qu'Arminius occupe dans la sentimentalité allemande. De toutes les conquêtes que les Romains entreprirent, aucune ne fut plus facile, ni plus rapide. César mena toutes les opérations avec ses seules ressources de gouverneur de province, sans que le Sénat y ait jamais ajouté ni un homme, ni un subside. L'Espagne lutta pendant plusieurs générations. La Gaule succomba en huit ans, plus exactement en cinq campagnes et, en dépit des cruautés de César, elle fut prompte à se résigner. Il y eut quelques tentatives de soulèvement, mais jamais les conjurés ne réussirent à entraîner durablement le pays.

Nous ne disons pas qu'elle ait eu tort : la civilisation romaine était préférable à la barbarie germanique. Mais il faut bien reconnaître que notre pays n'est sorti de la division et de la dispute que pour faire partie d'une domination dont il n'était pas la tête. Jusqu'à la disparition de l'empire romain d'Occident, la vie de la Gaule s'est confondue avec la vie de Rome : le quart de notre histoire, depuis la conquête de César, s'est écoulé dans cette communauté, cinq siècles ou un peu plus, le temps qui nous sépare de Charles VII.

Or, l'empire romain est un empire maritime : la Méditerranée en est l'axe et le lien. La mer intérieure unit l'Orient grec à l'Occident latin. C'est sur ses bords que se pressent les villes les plus riches et les populations les plus denses. C'est vers elle que convergent les grandes routes du commerce, le mouvement de toutes les provinces. La dernière grande ville du nord est Lyon, capitale des Gaules, mais Lutèce est ignorée. C'est pour la Gaule un renversement total d'orientation. La préhistoire et plus encore l'ère celtique montrent des rapports suivis et constants entre elle et l'Europe centrale. Rome, pour la première fois, trace de ce côté une limite : est réputé Gaulois tout ce qui habite à l'ouest du Rhin ; Germain tout ce qui habite à l'est. Dans le monde encore mouvant du continent, Rome a choisi sa part. Elle l'isole par une frontière et par une armée. Elle l'oblige à regarder vers le Sud. Elle en fait une terre méditerranéenne et, sur l'Atlantique, de vie maritime spontanée, il ne subsiste presque plus rien. Le réseau routier porte la marque de ce système politique et sans les communications qui se sont établies entre les diverses parties de l'empire, il n'est même pas certain que le christianisme serait apparu en Gaule de la même façon et à la même date.

Franchissons quelques siècles remplis, une fois encore, d'invasions, de troubles, de déchirements, de partages, de constructions monarchiques, aussitôt détruites qu'édifiées. Voici qu'apparaît un nouvel empire dont la Gaule est une pièce maîtresse, l'empire carolingien. Que le mot ne nous abuse pas. L'empire de Charlemagne ne se superpose pas à l'empire romain, ni même à l'empire romain d'Occident. Coïncidant avec la décadence mérovingienne, l'invasion arabe a rompu l'unité économique du monde méditerranéen. Mahomet meurt en 632. Deux ans plus tard, l'attaque islamique se déchaîne avec une extraordinaire rapidité. La Syrie, la Mésopotamie, la Perse, l'Égypte, l'Afrique du Nord, le Maroc sont enlevés. En 711, le détroit de Gibraltar est franchi, l'empire wisigothique s'effondre. Les Arabes apparaissent en France, occupent le Languedoc, Bordeaux, la Provence, poussent des razzias jusqu'à Autun et ne sont arrêtés qu'à Poitiers en 732 : il ne leur avait fallu qu'un siècle pour arriver là. Cette irruption foudroyante ne ressemble en rien, aux conquêtes du germanisme si longtemps contenues, si longtemps repoussées et finalement si bien absorbées, que la *Romania* n'a guère perdu que les pays allemands au sud du Danube et la bande frontière à l'ouest du Rhin où se parlent aujourd'hui l'allemand, le flamand et l'alsacien. Après leur victoire, les Arabes ne se sont point mêlés aux peuples de civilisation supérieure qu'ils avaient subjugués : ils ont continué à les traiter de haut, comme un ramassis d'êtres inférieurs et abjects. C'est que leur foi les rend inassimilables. Pour les siens, la religion d'Allah enveloppe et détermine toute la vie. Entre fidèles et infidèles, la barrière est infranchissable et, à la différence des Germains, les Arabes ont refusé le christianisme.

Certes, les rapports avec Byzance ne sont pas absolument coupés. La route de terre, longue, précaire, difficile, reste toujours ouverte. Un trafic maritime s'établit en Adriatique : il fera la fortune de Venise. Il n'en est pas moins vrai qu'un monde nouveau s'est introduit en Méditerranée et en domine les rivages asiatiques, africains, siciliens, espagnols. Au bord du *mare nostrum* sont face à face deux univers hostiles et le monde arabe ne cessera d'être menaçant. Ce n'est qu'en 975 que La Garde-Freinet, près de Toulon, centre de banditisme islamique, en pleine terre provençale. pourra être exterminé, mais ce n'est pas la fin de la piraterie. L'empire carolingien n'est pas méditerranéen. Il est continental et son centre de gravité va se situer bien au nord de Lyon, au nord même de Paris, ville des Mérovingiens, dans le pays franc, par excellence, entre la Seine et le Rhin. A ses débuts, la dynastie possédait de grands domaines dans la vallée de la Meuse, près de Liège, en Champagne, dans l'Ardenne, dans le pays de Maestricht, en Vexin, en Beauvaisis, dans la vallée de la Moselle. Après l'écrasement des Saxons, et la constitution de la marche d'Espagne, la domination de Charlemagne s'étend de l'Elbe et de la Saale, à l'Ebre, l'Atlantique et l'Apennin. Il est roi des Francs et des Lombards, « empereur gouvernant l'empire romain ». Il est sacré à Rome, mais il n'y reste pas. La terre de commandement est toujours entre Seine et Rhin.

Les villas royales, Ponthion, Attigny, Quiezy, Corbeny sont voisines de l'Aisne, de l'Oise et de la Marne. Verberie est près de Senlis. Ingelheim près de Mayence. Aix-la-Chapelle la préférée, est la plus septentrionale. Tous ces noms de lieux signifient que le Nord imprime son caractère à l'époque, mais le Midi aquitain, obstinément particulariste, rétif à toute tentative d'absorption, ne cessera de réclamer un roi à lui. Bref, des deux grands systèmes politiques et territoriaux qui viennent d'être établis, le système romain et le système carolingien, aucun ne semble même annoncer ce que nous considérons comme la fin de notre histoire nationale.

Le partage de 843 s'en éloigne encore davantage, s'il est possible. C'est un partage de famille entre les petits-fils du grand empereur. Il s'agit avant tout de répartir en trois parts égales les comtés, les évêchés, les abbayes, les dignités, les revenus et les domaines fiscaux. La géographie toutefois n'en est pas absente. Les cent vingt experts qui ont travaillé à la rédaction du traité devaient nécessairement prendre en considération les qualités et les aptitudes des terres. La division s'est donc faite parallèlement aux zones de végétation, des pâturages des Flandres et des Marschen, aux salines et aux olivettes de Catalogne, de Provence et d'Istrie. La France actuelle est coupée approximativement par l'Escaut, la Meuse, la Saône et le Rhône. A l'ouest, c'est la Francie occidentale, avec Bruges et Barcelone. A l'est, le royaume de Lothaire, la Lotharingie qui comprend aussi la Frise, la Hollande, le Brabant, la rive gauche du Rhin (moins une poche de Mayence à Wissembourg), la Lombardie et la Toscane.

Le royaume de Lothaire, long de mille cinq cents kilomètres et large de deux cents est, évidemment, un État factice, inviable, paradoxal. Un demi-siècle plus tard, il se sera déjà brisé en quatre morceaux, mais les morceaux français, Lorraine, royaume d'Arles, tomberont sous la domination des empereurs germaniques. A vrai dire, l'aristocratie lorraine avait un vif sentiment de son autonomie. Elle avait beau parler des langues diverses, elle formait un même groupe social. Le duché avait sa physionomie à lui. Les passions y étaient vives, les luttes ardentes. La féodalité poussa profondément ses racines dans le sol. Quand les rois allemands eurent imposé leurs ducs et leurs évêques, elle devint l'espoir des mécontents, jusqu'au jour où la dynastie de Gérard d'Alsace se chargea de refaire l'unité du pays. Quant au royaume d'Arles, les empereurs n'essaieront jamais d'agir sur lui. Ils n'y verront guère qu'un soutien pour leurs possessions italiennes, grâce au libre usage des cols alpestres.

Cependant, si artificielle, si arbitraire qu'elle ait été, l'idée lotharingienne ne s'est pas éteinte d'un seul coup. L'État flamand-bourguignon, celui de Philippe le Hardi, de Jean Sans Peur, de Philippe le Bon, de Charles le Téméraire, en est une résurrection partielle. Constitué par un entrelacs de parentés, d'unions, de mariages et de successions, il finit par

comprendre la Flandre, la Hollande, la Zélande, le Brabant, le Luxembourg, la Gueldre, l'évêché de Liège, la haute Alsace, le Brisgau, le comté de Nevers, la Bourgogne et la Franche-Comté, six ou sept millions d'habitants. C'est entendu. Le « grand-duché d'Occident » est mort. Il n'en est pas moins vrai que, pendant presque tout le xve siècle, les politiques eurent le sentiment qu'entre la France et l'Allemagne se constituait une puissance de premier rang, indépendante de l'une et de l'autre, amalgamant leurs cultures et dont toutes les parties tenaient ensemble, non seulement par le lien dynastique, mais par l'intensité de la vie urbaine et par la communauté des intérêts économiques, pays de bougeoisie opulente, pays de fleuves et de routes, tenant à la fois à la mer du Nord, au Rhin et à la Loire, à qui il ne manquait presque rien pour former un bloc compact. On a dit que les populations n'avaient pas la « fibre lotharingienne ». Sans doute. Mais si Charles le Téméraire avait été moins aventureux, plus patient, plus calculateur, si l'expérience avait continué, qui sait si le rêve du prince n'aurait pas gagné les sujets ? Qui sait si la dynastie, en durant, n'aurait pas créé dans les esprits cette union qui existait dans les faits ?

Quoi qu'il en soit, la Lorraine est parmi les dernières provinces réunies à la France ; quatre-vingt-dix ans après l'Alsace (cent dix-huit, si l'on tient compte du règne de Stanislas), soixante ans après la Franche-Comté ! Entièrement enclavée dans les terres françaises, toute française de langue et de traditions, prise à chaque guerre dans la zone des opérations, occupée de gré ou de force, tantôt par les uns, tantôt par les autres, elle resta obstinément fidèle à la dynastie qui régnait sur elle depuis sept cents ans. Les ducs Charles IV et Charles V, chassés par Louis XIV, purent demeurer vingt-cinq ans éloignés de Nancy et mourir en exil sans que le loyalisme de leurs sujets en fût ébranlé. Quand le duc François II, sentant la précarité de sa possession, accepta l'échange du duché contre la Toscane, un certain nombre de Lorrains, des paysans surtout, abandonnèrent le pays plutôt que de devenir Français. Les malentendus se dissipèrent peu à peu. Le mariage du futur Louis XVI avec l'archiduchesse Marie-Antoinette, fille de François II, fut le symbole de la fusion. Sans oublier leur glorieux passé, les Lorrains se donnèrent à la France. Mais il avait fallu beaucoup de temps pour en arriver là.

***

L'idée d'un État franco-anglais ne sera pas moins tenace, puisque, par la bouche de M. Churchill, elle a reparu (du moins dans un dessein de propagande) aux heures tragiques de 1940. On sait l'origine de cet État. En 1066, à la suite d'une querelle d'héritage, le duc de Normandie Guillaume le Bâtard s'était emparé de la couronne d'Angleterre. En 1154, Henri Plantagenêt, comte d'Anjou, époux d'Aliénor d'Aquitaine, hérita de cette couronne. Suzerain de la Bretagne, maître de l'Angleterre, de la

Normandie, de l'Anjou, du Maine, de la Touraine, de la Guyenne et de la Gascogne. Henri dominait toute la France atlantique. Serré entre cet État et l'empire germanique, le petit royaume capétien était en grand péril : la guerre occupa les trois règnes. Le Capétien, plus pauvre de terres et d'argent, l'emporta par l'intelligence. Le nom de Bouvines est resté dans la mémoire des Français. Saint Louis voulut que la paix fût une paix de réconciliation. L'Anglais battu abandonna toutes ses possessions sur le continent, sauf la Guyenne, pour laquelle il restait vassal du roi de France. Bordeaux, pendant trois siècles, fut sous la domination du roi anglais. Trois siècles, le temps qui sépare M. Mollet du cardinal Mazarin.

Des historiens se sont demandé ce qui serait advenu de la France si le Plantagenêt avait battu le Capétien. Ils étaient, disent-ils, aussi Français l'un que l'autre. Angevin ou Parisien, c'est tout un. La France et l'Angleterre auraient formé un seul royaume. Quel bénéfice pour la paix et pour la civilisation ! Il est vrai que, depuis César, les histoires des deux pays étaient mêlées. L'apôtre des Germains, saint Boniface, qui avait sacré Pépin le Bref, était Anglais. Anglais aussi Alcuin, le fidèle ami de Charlemagne. En revanche, depuis la conquête de Guillaume le Bâtard, la féodalité de l'île était normande et souvent possessionnée des deux côtés de la Manche. C'est pour Henri II Plantagenêt que Marie de France écrivit ses lais féeriques et délicieux. Richard Cœur de Lion est l'auteur de poésies françaises et, de toute sa vie, il ne fit que deux apparitions en Angleterre. Macaulay en tirait argument pour démontrer que l'union se serait faite au seul profit de la France : « L'Angleterre n'aurait jamais eu d'existence indépendante. Ses princes, ses lords, ses prélats, auraient appartenu à une autre race et parlé une autre langue que ses artisans et ses laboureurs. La noble langue de Milton et de Burke serait restée un dialecte rustique, sans littérature, sans grammaire et sans orthographe bien établies et aurait été dédaigneusement laissée à l'usage des paysans. Aucun homme d'extraction anglaise n'aurait obtenu un poste éminent, sinon en devenant Français par son langage et par ses mœurs. »

Cette situation pouvait-elle se maintenir à jamais ? Connaissant le cours qu'a pris l'histoire, nous nous disons que si l'Angleterre a mis longtemps à découvrir sa vocation maritime et commerciale, il était impossible qu'elle ne la découvrît pas. Entre la partie insulaire et la partie continentale du royaume, même limitée à la Meuse, à la Saône et au Rhône, les différences d'intérêts et de dangers étaient trop grandes pour ne pas l'emporter un jour sur les ressemblances historiques. Si cette évolution nous paraît d'une logique implacable, les contemporains en ont si peu senti la nécessité que l'avènement du premier Valois, en 1328, provoqua le retour des Anglais sur le continent et c'est cette longue période de luttes que nous appelons la guerre de Cent Ans.

La querelle renaissante était successorale et familiale : d'un côté la descendance masculine, de l'autre la descendance féminine, Édouard III, roi d'Angleterre, était, en effet, le petit-fils de Philippe le Bel par sa mère

et, si les femmes pouvaient hériter, ses droits primaient ceux du Valois, simple cousin. C'était là une bien mince affaire pour intéresser le peuple anglais tout entier. Cependant, il se jeta dans la guerre avec une sombre passion, parce qu'Édouard III eut l'habileté de déplacer les termes du conflit, en faisant briller aux yeux de ses sujets la réunion des deux royaumes en un seul. Il promettait la constitution d'un vaste État d'Occident ; il ouvrait une guerre de prestige et d'hégémonie dans laquelle l'orgueil britannique, puissamment intéressé, devait le soutenir avec passion. Le vieux rêve n'était pas mort et une partie de la France le fit sien, car les communautés humaines se disloquent vite, dès qu'un ordre politique ne maintient plus leur cohésion. Après le traité de Troyes, en dépit du foisonnement des résistances locales, une grande partie de la noblesse, les premiers corps de l'État, le Parlement, l'Université, la majorité des Parisiens, les marchands dont la prospérité était liée à celle des marchands d'outre-Manche, se rallièrent au roi anglais. Parmi le clergé et les théologiens, les Anglais trouvèrent sans peine les juges qui brûlèrent Jeanne d'Arc. Le « bourgeois de Paris », auteur du célèbre journal, insulte la Pucelle qui est pour lui l'héroïne des Armagnacs et non l'espoir du royaume. Cela prouve au moins que les Français n'étaient pas unanimes — oh ! non — à vouloir former une nation. Leur patriotisme est ancien. L'amour de la France est déjà fort sensible dans la *Chanson de Roland*. Mais c'est un sentiment variable. Il a eu ses moments d'indifférence. Il a eu des sursauts et des éclipses. La présence de l'Anglais fit beaucoup pour le réveiller et les mesures prises par Bedford pour arrêter la montée du courant hostile — confiscations, implantation de colons, surveillance policière, destitutions et châtiments — exaspérèrent les résistances. Lorsque Charles VII eut rétabli sa justice à Paris, le Parlement eut à trancher différentes causes qui mettaient en question la validité de mariages conclus ou promis entre des soldats anglais et des Françaises. Sa jurisprudence est nationale et même nationaliste. Elle n'empêchera pas que, pendant les guerres de religions, les deux partis appelèrent l'étranger à l'aide, au risque de ne le voir jamais partir.

***

La France a été faite par la famille capétienne. Avant de former un corps, elle a été le domaine de cette dynastie obstinée et raisonnable, qui, de façon insensible, sut lier ses peuples les uns aux autres et les affranchit du particularisme égoïste, sans contrarier leurs habitudes particulières. Ce fut une conciliation si heureuse de l'autorité et des autonomies, du commandement et des libertés, de l'unité et de la diversité, que les provinces de la frontière, devenues françaises presque sans s'en apercevoir, finirent par croire et par dire qu'elles l'avaient toujours été. Cela ne signifie pas que nos rois aient porté dans leur tête l'image d'une France idéale aux limites tracées d'avance, qu'il s'agissait d'atteindre en

tous lieux. Ils avaient une méthode. Pas de système. Ils ont cédé aux contingences et profité des occasions. Les guerres d'Italies en sont un exemple éclatant.

Depuis Philippe le Bel, la France vivait en bonne amitié avec les Allemands ses voisins. Pays rural, entouré d'épaisses forêts et sans communications faciles, la région d'entre Meuse et Vosges n'avait pas exercé sur la politique capétienne l'attrait de la plantureuse Flandre. Quand elle eut rencontré dans les communes flamandes l'obstacle d'une nationalité en formation, ce n'est pas vers le Rhin, mais vers l'ancien royaume d'Arles qu'elle tourna ses entreprises. Les étapes sont faciles à marquer : sous Philippe le Bel, Lyon ; sous Philippe VI, le vaincu de Crécy, le Dauphiné et Montpellier ; sous Louis XI, la Provence. Marseille devenue française, il sembla que l'Italie morcelée, en mouvement perpétuel de guerres, d'aventures et de révolutions, s'offrait comme un prolongement du royaume : ligne de moindre résistance et de plus grand profit.

Ces visées n'étaient pas déraisonnables. Profondément creusées par un réseau de vallées perpendiculaires les unes aux autres, les Alpes ne sont point une infranchissable barrière. D'un côté à l'autre, les communications sont faciles, du moins pendant la belle saison et c'est un fait très général que, dans un massif montagneux, les groupements qui tiennent l'un des versants s'efforcent de déborder sur l'autre. De par leur importance internationale, les cols, passages et hautes vallées des Alpes, Mont-Cenis, Petit Saint-Bernard, Maurienne, Tarentaise, Val-d'Aoste, Val-de-Suse, sont précisément devenus la base de l'État savoyard, État portier, État routier, qui, débordant sur les plaines voisines, s'étendait des bords du Pô aux rives du Léman et aux bords de la Saône : il faudra attendre 1860 pour qu'il se replie définitivement dans les plaines piémontaises, preuve qu'une domination franco-italienne n'était pas une chimère. D'autant moins que, depuis la réunion du Dauphiné, la France tenait le col du Mont-Genèvre, le plus aisé et le plus bas.

Or, à cette fin du XVe siècle, l'Italie, politiquement divisée, est, avec la Flandre, la contrée la plus prospère de l'Europe. Le commerce maritime avec l'Orient, la banque, le drap et la soierie y ont accumulé d'énormes capitaux et la richesse a donné l'essor à une manière d'être qui émerveille les voyageurs, primitivement attirés par le seul prestige de Rome. La douceur du ciel, la lumière, l'animation des villes, l'éclat des arts, la grâce de la nature cultivée et parée, la vivacité du peuple, la splendeur des cours et des fêtes, la diversité des gouvernements, tout contribue à leur donner le sentiment d'une vie plus large, plus aisée, plus remplie et plus noble. La chevalerie française, sortie miséreuse de la guerre de Cent ans, se précipitera dans la péninsule en quête de bonnes fortunes et de trésors. Les Italiens, eux, savent qu'ils trouveront en France une cour, de riches bourgeois, des prélats fastueux, prêts à payer cher les services politiques, les leçons d'art, de culture et de bonne éducation dont ils font commerce. La Renaissance française fut une « bonne affaire » italienne.

Les rois de France avaient hérité de prétentions diverses sur plusieurs contrées italiennes. Un frère de Saint Louis a régné sur Naples et sur la Sicile. Les droits de cette première maison d'Anjou, de souche capétienne, sont passés à la seconde, issue d'un frère de Charles V, puis à Louis XI. Louis XII y joint, venant de sa grand'mère Visconti, des prétentions sur le Milanais. Conformément au droit public d'alors, les guerres d'Italie s'engagèrent donc comme des querelles de succession. Peu importe à notre dessein la façon dont elles se transformèrent en mêlée européenne. Quand la naissance et les prétentions de l'énorme puissance habsbourgeoise eurent mis la France sur la défensive et l'eurent contrainte à évacuer l'Italie, mille liens familiaux, intellectuels, commerciaux, financiers, s'étaient noués par-dessus les Alpes. La Savoie et le Piémont étaient restés vingt-trois ans français, le Milanais vingt-quatre ou vingt-cinq. On avait voulu faire là-bas une seconde Bretagne. L'administration royale, intelligente, équitable et douce, avait très bien réussi dans ces pays si enviés. Pendant un demi-siècle, on rêva à Paris de reprendre Turin. A la mort de François Ier, rien n'était fini. Le changement de front définitif de la politique française s'accomplit sous Henri II, *à l'appel des Allemands eux-mêmes.*

L'événement est lié à la grande crise religieuse qui a débuté en Allemagne par la prédication de Luther et qui a définitivement brisé l'unité spirituelle du monde chrétien. En 1508, Luther affiche ses propositions contre les indulgences ; en 1520, le pape Léon X l'excommunie ; en 1525, année de Pavie, une partie des princes allemands sont déjà passés au protestantisme, en confisquant les biens d'Église. Condamnés par la Diète, battus par Charles-Quint, ils font appel à Henri II, qui ne repousse pas l'aubaine. Moment décisif. La Cour n'a pas cessé de regarder au-delà des monts. Au Conseil, les Guises, le cardinal et l'homme de guerre, préconisent avec force la reprise des hostilités. Cadets de Lorraine, ayant leur fortune à faire et une nombreuse famille à établir, ils rêvent de principautés à conquérir et de vice-royautés à gouverner. François a épousé la fille d'Hercule d'Este, duc de Ferrare, Modène et Reggio, dont les États forment le carrefour stratégique de ce champ si disputé. La reine Catherine de Médicis, est Florentine de père, si elle est Auvergnate par sa mère. A Paris, à Fontainebleau, à Lyon, les exilés, les *Fuorusciti*, comme on les appelle, apportent, une influence tenace et violente. Ducs et princes napolitains, soldats, poètes et banquiers, héros ou victimes des drames politiques qui ont ensanglanté la péninsule, ils poussent à l'intervention de toute la force de leurs propres désirs. Leur chef, le grand condottiere Piero Strozzi, est maréchal de France et cousin de la reine. Entre le passé qui aspire au réveil et l'occasion qui s'offre, Henri II cependant n'hésite pas. Cet homme froid et raide, asservi à la tyrannie des vieilles habitudes, va renverser l'action monarchique, la fixer au nord-est, lui imprimer une toute nouvelle direction. Tel était le pragmatisme de l'ancienne France.

Les négociations menées entre l'évêque de Bayonne et les représentants de la Ligue protestante qui comprenait l'Electeur de Saxe, le duc de Brunswick, un margrave de Brandebourg, d'autres princes et plusieurs villes, dont Nuremberg, aboutirent au traité de Chambord (1552). Traité bien particulier. Il n'a pas la forme d'une convention entre les deux parties. Le roi ne figure pas au préambule. Les Allemands sont seuls nommés et dans tout le cours du document, ils s'expriment en style personnel. « Nous avons pesé, pensé, et à la fin résolu... », « Nous voulons...», « Nous tâcherons...», « Nous trouverons bon...». Dans l'intérêt de « leur chère patrie » menacée de servitude, ils ont jugé à propos d'entrer en alliance avec le roi « comme celui duquel les prédécesseurs ont fait beaucoup de bien et d'avantages à la nation germanique ». L'alliance restera ouverte à tous les membres de l'Empire qui voudront en faire partie. Personne n'entrera en négociations avec l'Empereur, sans le consentement des autres signataires. Sans attendre la paix, « on trouverait bon » que le roi occupât le plus tôt possible un certain nombre de villes « qui appartiennent d'ancienneté à l'Empire et qui ne sont pas de langue germanique », par exemple Cambrai, Metz, Toul et Verdun, « afin que par ce moyen, elles soient ôtées des mains et puissance de l'ennemi ». Dans une clause surajoutée, le roi donne son adhésion.

Telle fut l'origine du voyage au Rhin. Ce fut une promenade. Les trois villes ouvrirent leurs portes. Henri II s'était fait précéder d'un manifeste en français et en allemand, que décorait un bonnet phrygien, avec la devise « Liberté ». Il promit aux habitants de respecter leurs privilèges et de ne rien changer à leur vie quotidienne. A l'automne de 1552, Charles-Quint vint assiéger Metz que François de Guise défendait. Après deux mois de tranchées, les assaillants durent se retirer. On ne renonce pas de bon cœur à ce qu'on a défendu victorieusement. L'héroïsme de Guise et de ses soldats, les dangers courus, le péril surmonté soudèrent les trois villes du royaume, mieux que n'importe quel traité. Elles ne pouvaient plus être l'objet d'aucun marchandage, d'aucune transaction. A n'en point douter, elles devaient être et rester françaises. C'était écrit au livre de la Providence. « Qu'avons-nous été faire dans cette maudite Italie ? se demandait un de nos ambassadeurs à Constantinople. C'est une canaille qui ne mérite pas d'être dominée par un si bon et magnanime prince que le roi français. Pousser nos frontières à l'est, s'approcher du Rhin, faire du roi « le monarque des Gaules » : voilà la vraie politique ».

***

Il n'est pas toujours puéril de s'amuser à refaire l'histoire. Si l'empire romain avait tenu... Si l'empire carolingien avait duré... Si une Lotharingie avait réussi... Si l'Etat franco-anglais avait vaincu... Si le royaume franco-piémontais avait prospéré... Si les Allemands n'avaient pas appelé

Henri II... Ces hypothèses donnent du moins à réfléchir. Avant que la France prît le visage qui est le sien aujourd'hui, beaucoup d'autres combinaisons ont été essayées. Sans succès ? Sans doute. Ces insuccès, mis bout à bout, occupent ou dominent seize siècles de notre histoire. Je ne crois pas qu'il ait existé au monde une dynastie moins chimérique, plus sensée, plus sensible aux leçons de l'expérience, plus empressée à réparer ses fautes, plus modérée dans ses entreprises et plus attentive aux petits gains durables que la dynastie capétienne. Cependant, notre France hexagonale, à quelle date commence-t-elle à se dessiner ? Sous Louis XIV, dans le dernier tiers du règne, après que Vauban a bâti la frontière du nord, après que Lille, Strasbourg et Besançon sont devenues des villes françaises. La figure s'achève sous Napoléon III par la réunion de Nice et de la Savoie. Il n'y a pas un siècle. C'est peu. Encore faut-il remarquer que pendant vingt ans, le bel hexagone fut effacé par les conquêtes révolutionnaires et impériales, qui engendrèrent la France aux cent trente départements, avec son cortège de républiques sœurs et de monarchies satellites. Ebréché en 1871 de l'Alsace et du pays messin, l'hexagone a été reconstitué en 1918 et il a résisté au cataclysme de 1940. Mais pour qu'il sortît indemne de l'épreuve, il a fallu que le monde entier se mît de la partie. On vit la monarchique Angleterre joindre ses forces à la soviétique Russie et la soviétique Russie à la capitaliste Amérique. Il n'est pas écrit que de pareils prodiges se reproduiront chaque fois que nous serons dans la peine.

La force de nos frontières est de n'être point tracées contre le vœu des populations. Les familles qui vivent à l'intérieur sont entrées avec plaisir dans la communauté nationale. Celles qui ont manifesté d'abord quelque mauvaise humeur, comme la Lorraine, ont si bien compris qu'elles y trouvaient le gîte le plus convenable, les amitiés les plus fortes, qu'elles n'ont jamais désiré la quitter. Il y a eu des persécutions religieuses, pas nationales. Personne n'a oublié les protestations des députés alsaciens et lorrains contre le traité de Francfort, mais, en 1709, les habitants de Toul avaient écrit à Louis XIV : « La paix, qui doit faire la félicité de ceux qui la souhaitent, deviendra pour nous la cause d'une affliction nouvelle, si par elle nous avions le malheur de passer sous une domination étrangère... Nous abandonner à un autre souverain est mettre parmi nous une désolation éternelle... Que Sa Majesté dispose de nos biens comme elle voudra, mais que nous ayons toujours le bonheur d'être ses sujets et les membres de son État. » La France a été solidement faite. Elle n'en est pas moins une œuvre humaine et il serait sot de croire qu'elle est, par sa nature même, à l'abri de tous les périls. Elle a réussi. Dans les esprits des Français, elle s'est peu à peu installée comme la seule possible, mais d'autres combinaisons ont été essayées. Rien ne permet d'affirmer qu'elles étaient toutes condamnées à l'avance. Au contraire, certaines ont été bienfaisantes et durables. Rien encore n'a remplacé la paix romaine. Dans les désastres qui ont emporté les unes

et les autres, il est clair que la mauvaise politique, les mauvais calculs, les imprudences, les vicissitudes des batailles ont joué un très grand rôle. Les conditions économiques où l'on cherche aujourd'hui des éléments d'absolue certitude, ne dépendent pas seulement des techniques et de la science, mais des conjonctures politiques et, en général, de données fort diverses, dont beaucoup ont leur source dans le choix parfaitement conscient des hommes. Ce que nous appelons l'irrésistible nature des choses n'est bien souvent que la frivolité et la défaillance des chefs. Un de nos ministres, haranguant, voici quelques années, les vaillants républicains d'Aquitaine, s'écria, dans un beau mouvement d'éloquence : « Nous ne tolérerons pas que la France ne soit plus immortelle. » La formule est curieuse. Elle enveloppe du moins l'idée que l'immortalité de la France est une immortalité conditionnelle. Le langage parlementaire brave les impératifs du dictionnaire. Disons plus simplement que, faite de main d'homme, la France ne se conservera pas sans intelligence, sans efforts, sans sacrifices, sans suite dans les efforts et les sacrifices.

PIERRE GAXOTTE,
de l'Académie française.

CHRONIQUE DES LIVRES

LA BATAILLE DE DAKAR

par Jacques MORDAL *(Ozanne, Paris)*

En septembre 1940, une bataille de trois jours fut livrée devant Dakar, une bataille où alliés de la veille, Anglais et Français, s'affrontèrent et où des Français eux-mêmes se trouvèrent opposés.

Les grands responsables de ce drame fratricide — sir Winston Churchill et le général de Gaulle — en ont parlé dans leurs *Mémoires*, mais surtout pour justifier leur conduite et de ce fait leur récit concerne surtout le camp des assaillants, Britanniques et forces de Gaulle, ne faisant qu'effleurer le camp adverse, celui des défenseurs, Français de l'A.O.F. et marins de la métropole, venus à leur aide.

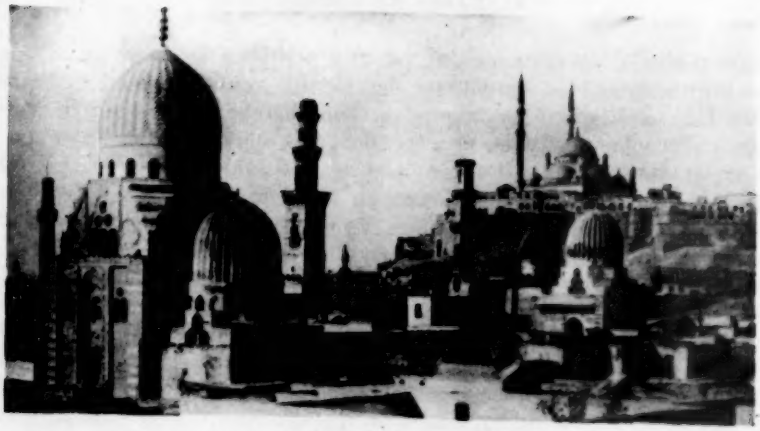
L'exposé complet de ce drame restait à faire. Cette lacune vient d'être comblée par Jacques Mordal, l'historien bien connu de tant d'autres épisodes célèbres de la dernière guerre où la Marine française eut sa part de gloire : Dunkerque, Casablanca, Norvège, Normandie. Il l'a fait avec son objectivité, son impartialité, sa clarté coutumières et cet art naturel et simple avec lequel il sait recréer, en s'appuyant sur toutes les sources, l'ambiance et l'atmosphère des événements.

Certes, le cœur du récit porte sur la bataille elle-même de Dakar, mais avec juste raison J. Mordal a tenu tout d'abord à faire l'exposé des causes complexes qui l'ont déterminée : d'une part, « la situation défavorable dans laquelle se trouvait placée la Grande-Bretagne en Afrique et en Méditerranée du fait de la neutralisation de l'Afrique française imposée par l'armistice, les convoitises des dirigeants britanniques sur nos bases coloniales et la volonté de Churchill d'annihiler nos forces navales, notamment le cuirassé *Richelieu* ; le désir du général de Gaulle de posséder un territoire français qui lui apporterait le support indispensable à la souveraineté politique à laquelle il aspirait » — d'autre part, « la nécessité impérieuse où se trouvait la France de défendre ses territoires d'outre-mer pour ne laisser aucun prétexte d'intervention à l'Axe ».

On ne saurait trop recommander la lecture de cet ouvrage passionnant.

L. KOELTZ

(*Suite de la chronique des livres page* 26.)



LA LIGUE ARABE L'ÉGYPTE ET LA PAIX

par Jacques Soustelle

Cette région du monde où se touchent l'Europe, l'Afrique et l'Asie, à l'extrémité orientale de la Méditerranée, semble avoir été marquée par le destin pour jouer un rôle primordial dans l'histoire des hommes. Les premières grandes civilisations et les empires de la Mésopotamie, de l'Asie Mineure et de l'Égypte, l'essor de la thalassocratie crétoise, l'épanouissement de la Grèce, Alexandre et l'éclat des pays hellénistiques, la permanence de la Romanie byzantine à travers plus de mille ans d'épreuves, l'élan des conquêtes arabes et l'empire des Ottomans, tous ces faits immenses qui ont modelé notre univers et retenti sur la vie de tous les habitants du globe ont eu pour théâtre ce carrefour de continents. C'est dans cette même zone aussi qu'ont surgi les trois grandes religions monothéistes et prophétiques : le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam, qui se sont intégrées à l'être conscient et subconscient de centaines de millions d'humains.

A mesure que le centre de gravité du monde occidental — et par là, dans une large mesure, celui du monde civilisé moderne — se déplaçait vers le Nord et vers l'Ouest, que l'Atlantique prenait le pas sur la Méditerranée et l'Amérique sur les anciens continents, il aurait pu sembler

naturel que le poids du Moyen-Orient décrût relativement. A la fin de la première guerre mondiale, l'Empire ottoman s'était écroulé et la Russie était trop absorbée par sa révolution et sa reconstruction pour intervenir activement dans les grandes affaires mondiales. Les pays « arabes » du Moyen-Orient se trouvaient directement ou indirectement sous la tutelle des puissances occidentales. Certes, le canal de Suez conservait toute son importance comme passage vers l'Extrême-Orient ; pour l'Angleterre, c'était la route des Indes. Mais son contrôle paraissait assuré.

Moins de quarante ans plus tard, toute cette région du monde est comme secouée par des volcans et des séismes. De tous les dangers de guerre, c'est là que se situe le plus menaçant. En Égypte, un régime dictatorial et belliciste vient de saisir, par un coup de force de style hitlérien, l'artère vitale de Suez. Tout le Moyen-Orient est en ébullition, en proie à une intense xénophobie, et en état permanent de guerre larvée contre la nation nouvelle qui s'est créée en Palestine. Enfin les répercussions de cette agitation s'étendent loin vers l'Ouest, tout au long du littoral de la Méditerranée, notamment en Algérie, où la France ne défend pas seulement une « possession extérieure », mais son existence même. Du même coup, tous les yeux se tournent vers ces contrées où la « question d'Orient » renaît éternellement de ses cendres.

Le fait qu'aujourd'hui les pays du Moyen-Orient se qualifient d' « arabes » et que « l'arabisme » serve de mot d'ordre et de drapeau ne doit pas faire illusion. Mis à part ce réservoir ethnique que forme l'Arabie proprement dite, les peuples de Syrie, d'Égypte, du Liban, de Jordanie, sont arabes comme ils furent jadis perses, grecs et romains : nous sommes ici, comme dirait Spengler, en pleine « pseudomorphose ». L'éternel fellah traverse les régimes, les Empires, les religions et les nationalités ; aujourd'hui comme hier il est l'objet de l'histoire qui se fait au-dessus de sa tête — pour ne pas dire sur son dos — jeu de puissants souvent étrangers à cette région du monde et dont les desseins et les ambitions l'oublient dans son obscurité.

De ces puissants, qui depuis un demi-siècle — pour ne pas remonter plus haut — jouent un jeu hasardeux avec des résultats quelque peu décevants, apparaît au premier plan la Grande-Bretagne. Aucun État d'Occident n'a consacré autant d'attention, d'ingéniosité et d'efforts au Moyen-Orient. Avec quel succès — le simple exposé des faits permettra de l'apprécier.

A l'orée de la première guerre mondiale, l'Angleterre avait deux ennemis : l'Allemagne et l'Empire ottoman ; deux alliés : la France et la Russie. Sa politique au Moyen-Orient se fixa pour but, ou, peut-être, le délimita par tâtonnements et approximations empiriques, de battre ses ennemis et d'écarter ses alliés. Celle des puissances centrales qui détenait alors, nominalement au moins, les clés du Moyen-Orient était la Turquie : aussi le principal effort de la Grande-Bretagne eut-il pour objet de soulever les Arabes contre la Sublime Porte pour faire éclater l'empire déjà

si ébranlé. Mais en même temps la politique britannique voulait à tout prix empêcher la Russie et la France de pénétrer dans le vide créé par l'effondrement des Ottomans. La révolution de 1917 ayant pratiquement éliminé la Russie de ce jeu, la France se trouva être la cible principale de l'entreprise à laquelle est demeuré attaché le nom de Lawrence. On peut dire que de 1918, année où Lawrence entra à Damas avec l'armée de l'émir Faïçal, jusqu'à 1946, année où les forces françaises quittèrent la Syrie et le Liban, l'idée directrice — que dis-je ? l'idée fixe — de la politique britannique fut et demeura d'éliminer la France du Moyen-Orient. A travers les changements de majorité et de gouvernement, les vicissitudes internationales et la seconde guerre mondiale, elle a poursuivi imperturbablement son objectif majeur. Le *Colonial Office* et ses agents dans les pays arabes ont assurément réussi : tellement bien qu'ils ont, du même coup, chassé d'Orient l'Angleterre elle-même. A peine le drapeau tricolore s'était-il abaissé à Damas et à Beyrouth que l'*Union Jack* descendait aux bords du canal de Suez.

Toute cette politique était fondée — selon l'exemple de Lawrence — sur l'encouragement donné aux nationalismes arabes, sur l'incitation à la xénophobie, pourvu que l'Angleterre en fût exceptée, sur le dynamisme de peuples pauvres à qui l'on faisait croire que tous leurs maux venaient de la présence des Occidentaux — Anglais mis à part. Elle fut servie par une phalange extraordinaire d'officiers et d'agents qui finirent par épouser à tel point l'état d'esprit et les revendications de leurs interlocuteurs arabes qu'ils négligèrent absolument les conséquences pourtant aisément prévisibles de leur action au détriment de leur propre pays.

Membre du Comité national français en 1942-1943, puis du Gouvernement provisoire en 1945, j'ai gardé le souvenir des manœuvres tenaces du général Spears. Churchill (qui, en 1921, avait rappelé Lawrence et l'avait chargé d'installer l'émir Faïçal sur le trône d'Irak) se refusa toujours à désavouer sir Edward Spears. La tradition britannique au Moyen-Orient était si forte qu'elle imposait même à Winston Churchill un fatal aveuglement. En même temps que prenait fin notre présence au Liban et en Syrie — laquelle, depuis notre départ, a connu cinq coups d'État — des tractations engagées dès 1943 aboutissaient, le 22 mars 1945, à la signature du pacte de la Ligue Arabe, conclu au Caire avec la bénédiction de la Grande-Bretagne.

Onze ans plus tard, les sept pays de la Ligue (Égypte, Syrie, Liban, Irak, Jordanie, Arabie séoudite, Yémen), auxquels se sont joints le Soudan et la Libye, dénoncent unanimement l'Angleterre et se dressent contre elle sous la conduite du dictateur cairote. Cette fois, la politique britannique au Moyen-Orient gît sur le sol en pièces et il faut espérer que, comme le *Humpty Dumpty* du conte, elle ne sera jamais plus *put together again*. Ou bien l'expérience n'aura-t-elle servi à rien ? Mais voyons de plus près comment on a pu en arriver là.

Une première considération qui ne doit jamais être oubliée, c'est que

la Ligue Arabe, telle qu'elle fut créée en 1945, n'était qu'une façade derrière laquelle les États-membres continuaient à opposer leurs ambitions. Sans doute les « spécialistes » du *Colonial Office* pensaient-ils qu'ils pourraient tirer profit de ces rivalités pour arbitrer et, en fait, diriger. A l'intérieur de la Ligue, les États clients de l'Angleterre étaient plus particulièrement la Jordanie et l'Irak, avec leur dynastie hachémite et le rêve de constitution d'une « Grande Syrie ». La Jordanie semblait sûre avec sa « Légion arabe » que commandait l'Anglais Glubb Pacha; l'Irak est entré en 1955 dans le pacte de Bagdad. Mais Glubb Pacha a été chassé d'Amman et Nouri Saïd, premier ministre irakien, s'est déclaré favorable à l'Égypte dans l'affaire de Suez. Que s'est-il donc passé ? Simplement qu'au sein même de la Ligue Arabe la conjonction Égypte-Arabie Séoudite, le dynamisme de Nasser plus l'argent provenant du pétrole, ont réussi à renverser l'équilibre et à remporter une hégémonie sans doute provisoire mais actuellement effective. Ni le président maronite du Liban, Camille Chamoun, ni Nouri Saïd, ni le gouvernement jordanien ne peuvent se permettre aujourd'hui de défier le colonel Nasser soutenu par le roi Séoud.

Soit dit en passant, cette évolution n'était pas imprévisible : dès 1947, Abderrahmane Azzam, secrétaire général de la Ligue, avait nettement pris position en faveur de l'Égypte ; et surtout nul n'ignorait l'hostilité des Séoudites à l'égard des Hachémites. Il est frappant de constater combien ont été vains les efforts des Anglais pour réconcilier les deux dynasties depuis quarante ans. Les noms de Sir Percy Cox, de Sir Gilbert Clayton et de Lawrence restent liés à toutes ces négociations, comme celle de Koweït en 1923-1924, qui furent souvent accompagnées ou suivies d'hostilités ouvertes ou n'aboutirent qu'à des compromis mal accueillis.

Ibn Séoud, ce personnage inouï qui semble sorti vivant d'un livre de légendes, avait déjà le prestige de l'épée. A partir de 1933, et de plus en plus, il eut celui de l'or, à mesure que les concessions pétrolières américaines, devenues L'ARAMCO en 1943, lui fournissaient un flot inépuisable de dollars. La richesse séoudite et le pouvoir qu'elle confère ont penché du côté de l'Égypte par opposition à Bagdad et à Amman : en outre, le rigide puritanisme musulman du *wahabisme* se trouve à son aise dans l'atmosphère de fanatisme xénophobe et de guerre sainte entretenue par la dictature égyptienne.

Ainsi n'est-il pas étonnant que la Ligue Arabe ait basculé du côté anti-occidental et cela de telle sorte que les États considérés comme les plus acquis à la Grande-Bretagne aient été amenés à se rallier à l'attitude agressive des autres. N'oublions pas qu'en Orient la surenchère est la seule figure de rhétorique connue en politique et que, si elle paie, tout le monde passe automatiquement du côté du vainqueur.

Avec l'Arabie séoudite et son pétrole, les États-Unis entrent en scène. Tard venus au Moyen-Orient, ils ont déjà regagné le temps perdu en accumulant en peu d'années plus d'erreurs que leurs prédécesseurs

depuis bien longtemps. Ce n'est un secret pour personne que le régime Nasser doit beaucoup à MM. Caffery et Byroade, ambassadeurs des États-Unis au Caire. Une colossale ignorance des faits historiques et politiques, une attitude *holier-than-thou* — « je suis plus sanctifié que toi » — vis-à-vis de l'Angleterre et de la France, une naïve condamnation du « colonialisme » s'alliant parfaitement avec les formes modernes de l'impérialisme capitaliste, une sorte de fascination effrayée devant la Russie soviétique, caractérisent la politique américaine au Moyen-Orient. Ces nuées ne sont nullement incompatibles avec les considérations terre-à-terre et à courte vue des entreprises pétrolières pour qui l'essentiel est de ne pas avoir « d'histoires » qui nuiraient à leur prospérité. Nul doute que l'Arabie séoudite et l'Égypte n'aient été grandement encouragées par cette politique ou plutôt par cette absence de politique, car si celle de l'Angleterre a échoué au moins elle existait. On doute, au contraire, que l'Amérique ait une vision quelconque des problèmes du Moyen-Orient. Jouer sur les nationalismes arabes n'a jamais réussi à personne : c'est une leçon qu'on devrait méditer à Washington, et aussi à Moscou.

Car Moscou vient aussi d'apparaître, et c'est bien compréhensible. Jamais la Russie n'a pu se désintéresser des Détroits, de la Méditerranée orientale, de l'Asie Mineure. Il a fallu que de graves convulsions intérieures l'agitent pour qu'elle s'en écarte pour un temps. Mais la voici revenue, s'aidant de tous les moyens, utilisant le prestige de son armée et de son industrie, la religion orthodoxe auprès de ceux qui la pratiquent, l'Islam auprès des autres, et surtout l'appui qu'elle peut fournir contre les Occidentaux. La voici, elle aussi, engagée dans cette voie où l'ont précédée la Grande-Bretagne et les États-Unis : l'exploitation de l'agitation xénophobe en Orient aux fins politiques d'une autre puissance.

Le temps viendra sans doute assez vite où les Soviétiques s'apercevront eux aussi, à leurs dépens, du danger auquel s'exposent ceux qui excitent le nid de guêpes du Moyen-Orient. Le pan-arabisme et le pan-islamisme s'aviseront un jour de l'existence de quarante millions de Musulmans « opprimés » par les Russes. En attendant, la Russie s'attache à pénétrer, de la Méditerranée au Golfe persique, avec une méthode et une finesse dont les Anglo-Saxons pourraient s'inspirer. Notons que cette orientation de la politique russe n'a rien de bien nouveau et que les Soviets, ici comme ailleurs, reprennent une constante que le tsarisme leur a laissée en héritage.

C'est une des ironies de l'histoire que la Grande-Bretagne, qui a tant fait pour unir les pays arabes et pour leur complaire, soit aussi le pays qui leur ait infligé ce qu'ils considèrent comme l'offense majeure et inexpiable : l'implantation d'Israël en Palestine. Car enfin c'est la déclaration Balfour de 1917 et le mandat britannique en Palestine qui sont à l'origine de l'État d'Israël. Sans doute l'Angleterre — M. Pierre Frédérix l'a clairement montré ici-même il y a deux mois — a-t-elle cher-

ché à atténuer la portée de ses engagements, voire à s'y dérober. Comme le classique apprenti-sorcier, elle a déchaîné des forces incontrôlables qui, dressées l'une contre l'autre, lui sont hostiles l'une et l'autre : le pan-arabisme acharné à détruire le nouvel État ; le nationalisme israélien bien décidé à demeurer ancré sur le sol que ses *kibbutzim* ont fécondé et que le sang de ses citoyens a défendu. Ces deux élans opposés se rejoignent dans une commune méfiance envers la Grande-Bretagne, que le réfugié palestinien et le pionnier israélien considèrent l'un et l'autre comme la cause de leurs difficultés et de leurs souffrances. Quoi qu'il en soit, Israël est là pour y rester, et c'est une cause de tension permanente au Moyen-Orient. Si le colonel Nasser réussissait, grâce à la position incertaine de l'Amérique et au soutien de la Russie, à consolider sa dictature en remportant un succès dans l'affaire de Suez, il est probable qu'il conduirait bientôt les pays arabes à une guerre contre Israël, dont les répercussions universelles seraient incalculables. Un tel conflit pourrait bien annoncer la troisième guerre mondiale, comme la guerre balkanique annonça la première et la guerre d'Espagne la deuxième.

Actuellement — l'accélération des événements est telle qu'il faut situer étroitement dans le temps les jugements que l'on porte — c'est l'hégémonie égyptienne qui constitue le fait essentiel de la situation au Moyen-Orient. Bon gré mal gré — le cas de l'Irak est démonstratif — tous les pays de la Ligue suivent la dictature du Caire. La Ligue n'est en fait qu'un décor et un instrument. Elle sert à transmettre des mots d'ordre, à agiter les Nations-Unies, à influencer l'opinion américaine. Derrière l'Égypte, on se distribue les rôles : l'Arabie séoudite paie, le Yémen se spécialise dans l'action diplomatique et para-diplomatique aux États-Unis.

Quelle est la force véritable de cette coalition ? Avec ses neuf États et leurs 54 millions d'habitants, pour la plupart réduits à la plus noire misère, sans industrie et sans cadres techniques, la Ligue Arabe ne représente en réalité que peu de chose. « Nulle part, écrivait récemment le spécialiste américain Hal Lehrman, on ne trouve dans les pays arabes indépendants une véritable unité inter-régionale, ni un seul corps législatif efficace, ni un parti politique authentique, ni un électorat discipliné, ni un programme social rationnel, ni un corps de techniciens autochtones dans l'ordre économique ou politique. Ce que l'on trouve, en revanche, ce sont des pays où le pouvoir oscille entre le despotisme total et le règne de la foule, caractérisé par l'immaturité et l'instabilité. »

On serait pourtant imprudent et malavisé si l'on tirait de ces faits incontestables la conclusion que la Ligue Arabe et l'Égypte ne sont que quantité négligeable. Certes, Nasser n'a de Hitler que le geste et les procédés, il n'a derrière lui ni un peuple nombreux et discipliné, ni une Wehrmacht, ni une Ruhr. Mais deux facteurs dont lui et ses alliés savent habilement se servir leur confèrent une importance bien supérieure à celle que justifieraient les éléments concrets de leur pouvoir.

C'est d'abord leur position géographique et stratégique, « géo-politique », pour employer un terme que les théoriciens allemands de la *Weltpolitik* ont mis en circulation. Ces États sont les gardiens des plus riches dépôts naturels de pétrole et de leurs accès. Les champs pétrolifères de l'Arabie séoudite, des sultanats du Golfe Persique, de l'Irak et de l'Iran produisent chaque année 145 millions de tonnes de pétrole dont 67 millions passent par le canal de Suez. Comme l'Égypte tient Suez, la Jordanie, la Syrie et le Liban tiennent le débouché des pipe-lines de Kirkouk et de Damman à la Méditerranée. Chaque jour, 1.481.000 barils de pétrole passent le Canal, 827.000 barils utilisent les pipe-lines. De ce total de 2.308.000 barils par jour, 1.884.000 sont destinés à l'Europe occidentale. Le risque que l'interruption ou le sabotage des transports par pétroliers ou par pipe-lines peut faire courir à l'Angleterre et à la France est d'une gravité inouïe en temps de paix, et pourrait être mortel en temps de guerre. C'est tellement vrai que, si la situation au Moyen-Orient demeure à peu près telle qu'elle est aujourd'hui, les pays d'Occident ne pourront pas, si cher que cela puisse leur coûter, se dispenser de rechercher d'autres solutions : pétroliers de fort tonnage pour le trajet circum-africain par le Cap, pipe-line de remplacement à travers le territoire israélien. Dans la mesure où la Russie serait à même de provoquer la diminution ou l'interruption du trafic, elle tiendrait dans ses mains le tourniquet qui lui permettrait d'étouffer l'Europe.

Le second élément que renforce la Ligue Arabe et l'Égypte, c'est l'absence de politique commune des puissances ayant des intérêts en Méditerranée. L'Angleterre, les États-Unis et la Russie n'ont pas cessé jusqu'à aujourd'hui de courtiser les pays du Moyen-Orient et de se prêter au chantage de Nasser. Il a fallu le choc de Suez pour dissiper quelques illusions à Londres, mais on ne saurait être assuré qu'il en est de même à Washington, tandis que Moscou s'engage allègrement dans une voie où les premiers pas sont toujours amortis par un tapis de fleurs ; les épines n'apparaissent qu'ensuite.

Depuis son éviction de Syrie et du Liban par les soins de l'Angleterre, la France n'a cherché qu'à entretenir de bonnes relations avec les États anciennement sous mandat et avec les autres, à y maintenir des positions culturelles et à y jouer un rôle économique d'importance moyenne. Elle n'en a pas moins été le bouc émissaire favori des propagandes xénophobes. C'est contre elle, de préférence, que se déchaînent les radios du Caire et de Damas, la presse pan-arabe, les grèves et les manifestations. Depuis le 1er novembre 1954, la rebellion algérienne a été incessamment aidée, excitée, armée et dirigée par Le Caire, et l'État artificiel de Libye, créé par les Anglo-Saxons à leur bénéfice, sert de lieu de passage pour les convois d'armes destinés aux terroristes. Devant cette situation, les gouvernements français successifs n'ont montré que désarroi et hésitations, tantôt signant avec la Libye un prétendu traité

« d'amitié » violé par les Libyens avant même que l'encre de leur signature ait été sèche, tantôt proclamant leur foi dans la « parole de soldat » du dictateur égyptien. Certains milieux diplomatiques français semblent n'avoir pas encore compris que le maintien de la France en Afrique du Nord est incomparablement plus important pour nous que celui de quelques facilités économiques et culturelles au Caire ou à Tripoli — facilités qu'un signe de tête des tyrannies locales suffira de toute façon à balayer quand il leur plaira. Aussi notre politique n'a-t-elle été qu'un tissu de contradictions et de faiblesses dont nos partenaires ont su tirer parti — et, après tout, qui le leur reprocherait ?

De même que Mussolini, entre les deux guerres mondiales, se proclamait « protecteur de l'Islam », le régime espagnol a cru bon de jouer sur le pan-arabisme et contre la France. La radio de Tétouan sous contrôle espagnol n'était pas moins violente contre l'Algérie française, en 1955, que celle du Caire. Les rebelles algériens ont trouvé à Nador aide, conseils et matériel, et le trafic d'armes à travers la zone espagnole s'est intensifié pour embraser l'Oranie. Il n'est pas certain que la position de l'Espagne soit sortie fortifiée de tout cela ; on peut même aisément soutenir le contraire, et montrer que l'évolution récente du Maroc n'a pas été moins funeste pour l'Espagne que pour la France. Nous avons là encore un exemple frappant de ce que j'appellerai la politique du *catoblépas*, cet animal fabuleux qui se dévorait les pieds sans même s'en apercevoir. C'est celle que pratiquent à qui mieux mieux les puissances européennes — et je n'en exclus pas la Russie — dans leur attitude à l'égard du Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord.

Ainsi le néo-impérialisme de Nasser, résumé dans sa maxime : « Tout pays qui parle arabe est notre pays », trouve ses plus sûrs alliés dans ses futures victimes, divisées par des rivalités et des incompréhensions anachroniques. Ces divisions et ces contradictions ne jouent pas seulement, comme le proclame la Russie, entre les États du monde occidental, mais entre ceux-ci et la Russie elle-même, qui risque de s'apercevoir quelque jour et un peu tard qu'elle aussi fait partie de la même portion de l'humanité que l'Angleterre, la France et l'Amérique.

Si, demain, encouragé par le spectacle des rivalités entre puissances, Nasser déclenche la guerre contre Israël et qu'en même temps la rébellion en Algérie s'aggrave, voire que des soulèvements analogues, fomentés par Le Caire, éclatent dans d'autres pays d'Afrique comme le Tchad ou le Cameroun, les conditions préalables d'un conflit mondial se trouveront réalisées. Il faut bien reconnaître que la plus lourde responsabilité en incombera aux puissances de premier rang qui, non seulement n'auront pas su limiter à temps l'expansion du pan-arabisme, mais auront cru pouvoir en jouer, chacune pour ses égoïstes desseins. On croit habile de mettre le feu chez le voisin, mais bientôt toutes les maisons flambent. L'Amérique et la Russie, entêtées l'une et l'autre dans leur stérile

rivalité, sont pareilles à ces mauvais bergers qui entraînent les troupeaux aux abîmes sous prétexte de les guider. L'humanité tout entière, et d'abord les pays comme l'Angleterre et la France, risquent de faire les frais de l'affrontement de ces volontés de puissance.

Si par malheur un conflit international éclatait, quelle serait l'attitude des pays de la Ligue Arabe ?

Si l'on en juge par les exemples du passé, ils chercheront à coup sûr à se ranger du côté du gagnant probable. Pendant la première guerre mondiale, leur intérêt primordial était de conquérir leur indépendance contre la Turquie, et c'est ce que la Grande-Bretagne a fort habilement exploité. A partir de 1939, Hitler a bénéficié des sympathies d'une large part du monde arabe, au triple titre d'ennemi de l'Angleterre et de la France, de persécuteur des Juifs et surtout d'homme fort et de conquérant. « Fini Monsieur, fini Mister ! Aujourd'hui, il n'y a plus que Hitler ! » chantait-on dans les souks de Damas en 1941. C'était l'époque où le grand Muphti de Jérusalem apportait son soutien à l'Allemagne nazie et se réjouissait du massacre de millions de Juifs. Si le sort des armes avait été favorable à l'*Afrika Korps*, nul doute que l'Égypte serait entrée sans réticence dans le camp de l'Axe. El Alamein a changé tout cela, et l'influence de l'Allemagne s'est effritée en même temps que Rommel reculait d'Est en Ouest jusqu'au rembarquement de Tunisie. N'oublions pas que des officiers et conseillers hitlériens jouent un rôle important dans les coulisses, autour de Nasser, et ne seraient pas fâchés que se présentât l'occasion d'une revanche contre les Britanniques.

Le régime de Nasser consacre, rappelons-le au passage, 88 millions de livres sur un budget de 325 millions, plus 32 millions de « dépenses extraordinaires », à l'armée, aux services spéciaux, bref à la préparation de la guerre [1]. Il exalte le militarisme et l'esprit de revanche, ce qui est d'ailleurs naturel puisque la révolution des « Officiers libres » est née de leur réaction à la défaite subie en Palestine. Dans l'hypothèse d'un conflit mondial déclenché par lui-même, Nasser se trouverait donc engagé d'emblée. Cela ne signifie pas nécessairement que tous les pays de la Ligue Arabe en feraient autant. Dans l'ensemble, le bloc de Bandoung essaierait vraisemblablement de jouer le rôle d'une troisième force attentiste, selon une ligne générale de neutralité malveillante envers l'Occident. Mais les réalités géo-politiques sont déterminantes, et la question du pétrole à elle seule suffirait sans doute à plonger tout le Moyen-Orient au cœur même des hostilités.

Une autre hypothèse doit toutefois être envisagée. L'existence d'armes de destruction totale comme la bombe thermo-nucléaire en Amérique et en Russie peut amener les dirigeants et les États-Majors de ces deux « superpuissances » à ajourner indéfiniment l'épreuve d'un duel ouvert qui pourrait les ruiner l'une et l'autre. Leur rivalité — malgré une

1. Le même budget ne compte que 38.600.000 livres pour l'éducation.

« détente » qui s'affirme plutôt dans les paroles que dans les faits — continuera donc à se déployer sous d'autres formes que la guerre classique. C'est ce qui s'est déjà produit au Vietnam et en Grèce : la guerre de subversion, par la guérilla et le terrorisme, vise à saper tantôt telle position, tantôt telle autre, sans pour autant déclencher le conflit mondial. L'Algérie se range clairement sous cette rubrique : il s'agit là de miner une des positions stratégiques les plus nécessaires à l'Occident, et cela sous les yeux de ceux-là même qui sont visés et ne le comprennent pas.

Les événements de 1942 à 1944 ont montré l'importance capitale de l'Afrique du Nord, de Bizerte à Casablanca en passant par Mers-el-Kébir, comme plateforme d'investissement de l'Europe occidentale. L'Allemagne hitlérienne a péri pour l'avoir perdue. Dans quel danger ne se trouveraient pas l'Espagne, la France et l'Italie si le Maghreb était aux mains d'un belligérant hostile, ou de pouvoirs locaux dociles à des entreprises dirigées contre l'Europe ? C'est là que le pan-arabisme revêt toute sa valeur. La doctrine exposée par le colonel Nasser dans ses écrits et la pratique qui s'en inspire ont pour conséquence directe de soustraire les côtes nord-africaines à l'influence des pays qui bordent au Nord la Méditerranée, et des les rattacher au système stratégique du Moyen-Orient. Or, on est obligé de constater que devant cette menace d'une incalculable portée la France est seule à lutter, en butte à l'indifférence des Anglo-Saxons et l'hostilité évidente de l'Espagne. Pourtant la partie qu'elle joue est vitale non seulement pour elle-même mais pour les autres.

Pendant les années qui ont suivi Yalta, on a pris l'habitude de raisonner sur un monde divisé en deux, division rendue éclatante et symbolique par la ligne de démarcation qui coupait en deux l'Allemagne et l'Europe, et que Churchill a baptisée « le rideau de fer ». Il n'y avait place dans l'univers, pensait-on, que pour l'un ou l'autre bloc, et chacun était sommé non sans hauteur de se ranger dans un des deux camps.

Déjà des observateurs perspicaces ont pu soulever quelques doutes à propos de la Chine, qui, pourtant inscrite dans l'un des camps, est d'une masse trop colossale pour jouer indéfiniment les seconds rôles. L'Inde de Nehru, l'Indonésie indépendante, le Pakistan, font figure d'États « non-engagés », même si deux d'entre eux appartiennent théoriquement au Commonwealth. Enfin le monde arabe du Moyen-Orient apparaît comme un élément intermédiaire prêt à jouer sur tel ou tel clavier pour atteindre les objectifs d'un nouvel impérialisme.

Si les deux très grands États qui s'affrontent depuis 1954 persistent à ne rien voir que leur rivalité obstinée, ils s'efforceront de gagner à leur cause ces forces intermédiaires et particulièrement celles que représentent la Ligue Arabe et l'Egypte, sans autre résultat certain que de consentir à cette politique beaucoup de sacrifices stériles, et finalement peut-être de lui sacrifier la paix elle-même.

Dans le cas particulier de la France, l'affaire d'Algérie et celle de

Suez, qui ne sont que deux faces de la même médaille, poseraient inévitablement la question d'un *agonizing reappraisal* de la politique d'alliance atlantique s'il apparaissait que cette alliance fût à sens unique et si les États-Unis, au détriment de leur propre sécurité, marchandaient les positions vitales de la France en Afrique du Nord contre le chimérique apaisement du dictateur égyptien. En de telles matières, l'intérêt de la France doit être le seul principe des gouvernements. Qu'on le veuille ou non — et le monde est témoin que nous ne l'avons pas voulu — l'Egypte nassérienne fait la guerre à la France en Algérie, par personnes interposées certes, mais de façon cruellement évidente. C'est donc l'attitude des autres pays, et en particulier de nos alliés anglo-saxons, vis-à-vis de l'Egypte, qui devra déterminer notre propre politique, non des idéologies ou des sentiments.

Il se trouve d'ailleurs qu'en la circonstance l'intérêt national français coïncide avec celui de tous les peuples qui désirent ardemment le maintien de la paix. On sait aujourd'hui que si les Occidentaux avaient eu la volonté d'arrêter Hitler dans sa course à la guerre quand il réoccupa la Rhénanie en 1936, le dictateur du Reich se serait effondré et la paix eût été sauvegardée. « Arrêtez Nasser — dès maintenant » devrait être le mot d'ordre de tous ceux qui redoutent le conflit ruineux et sanglant que les ambitions du pan-arabisme incarnées dans la dictature égyptienne risquent de déchaîner sur le monde.

JACQUES SOUSTELLE

CHRONIQUE DES LIVRES

CONVERSATIONS AVEC NEHRU

par Tibor MENDE *(Éditions du Seuil)*

NEHRU a beaucoup écrit lorsqu'il était en prison. Passé de l'opposition au pouvoir, depuis 1945 il n'en a plus eu le temps. A la fin de l'année dernière Tibor Mende, enquêteur perspicace et auteur de plusieurs ouvrages remarquables sur l'Asie, a obtenu du Premier Ministre indien huit heures d'entretien en quatre séances. Questions et réponses ont été directement enregistrées au magnétophone par All-India Radio et sont reproduites aujourd'hui dans un livre que publient les Editions du Seuil. On y trouvera la pensée d'un des principaux hommes d'Etat de notre temps, au terme d'une très longue expérience politique. Le communisme ? « Je n'ai aucune aversion idéologique contre l'idéal communiste de la société. Mais je n'aime pas les dictatures. Je suis sûr que je ne survivrais pas à un régime autoritaire. » L'exemple russe ou chinois ? « Il me semble parfaitement absurde pour un communiste indien d'essayer de copier ce qui s'est passé en U.R.S.S. ou en Chine. » La planification ? « Ses effets doivent être assez rapides pour entretenir l'espoir et le sentiment du progrès. Il n'est pas désirable qu'elle se fasse aux dépens du cadre démocratique. » L'aide étrangère ? « Il en faut mais pas trop. La façon de donner est plus importante que ce qu'on donne. » Les alliances ? « Si un pays asiatique militairement faible s'aligne sur telle ou telle puissance, il n'augmente pas le moins du monde la force militaire de cette puissance. En fait il devient un fardeau. » Les questions posées par Tibor Mende sont pertinentes et ingénieuses. En fait, dans ce dialogue, l' « interviewer » marque parfois des points sur l' « interviewé ». P. F.

(Suite de la chronique des livres page 75.)

MONSIEUR BONAVENTURE

par JEAN-LOUIS BORY

Pour l'essentiel, l'homme est dans ce qu'il cache.

MALRAUX.

Je suis petit, 1 mètre 63. Mince plutôt que maigre, la bouche lourde, le poil roux. « Les rouquins, disent les gens, c'est tout bon ou tout mauvais. » Voilà plus de trente-cinq ans que je me fréquente : bon ? mauvais ? Je ne saurais répondre. De mon regard, M. Suzanne disait qu'on ne pensait pas à remarquer sa couleur, frappé que l'on était par « l'intense pureté de son rayonnement ». C'est M. Suzanne qui parle, M. Suzanne disait aussi : — « Vos yeux perforent les crânes. Ils pénètrent dans l'arrière-boutique où l'on entasse les paroles qu'on ravale et les gestes qu'on retient. Ce sont deux clous de lumière. » Sans doute l'habitude de plonger à fond dans les regards des autres pour voir s'ils mentent. Je m'appelle Félicien Calife, mais je me fais appeler M. Félix. Camouflage, réflexe du chasseur d'âmes. Je dissimule ma véritable identité (en argot : mon *centre*) sous ce prénom heureux qui pousse à la confidence, comme le vin blanc pousse à la chansonnette.

Ces détails préliminaires n'ont d'autre intérêt que de dérouiller ma plume. Il y a si longtemps que je n'ai pas écrit ; si longtemps que je n'ai pas parlé — sauf à moi-même, à voix haute, comme font les fous. Il

m'arrive que tous ces mots que je n'ai pas sortis de moi m'étouffent. Dans ces moments-là, jadis, j'allais me faire raser par ce pauvre M. Suzanne... Il n'y a plus de M. Suzanne. Ces feuilles de papier, ce sont mes roseaux de Midas.

De quoi parler sinon du coiffeur ? C'est tout ça qui m'étouffe. Ce matin, j'ai décidé de me débarrasser de cette histoire étrange. Étrange et simple comme l'est toute aventure humaine pour qui reconnaît dans l'homme la créature la plus compliquée du monde. Et la plus illogique. « Les sources de nos moindres gestes sont aussi multiples et retirées que celles du Nil », a dit je ne sais plus qui. Ce sont ces sources que j'adore explorer. C'est là mon vice, si c'est un vice.

Sauf aux yeux de M. Suzanne, très sensible à ce genre d'examen et qui m'a toujours senti l'épier comme par l'un de ces trous dissimulés par un motif du papier peint et que le voyeur perce à hauteur du lit dans la cloison des hôtels mal tenus, mon regard naïf (j'entretiens très attentivement cet éclat de naïveté) m'a beaucoup aidé. Sur la foi de ce regard, on me croit limpide. Un peu comique. Perdu dans des livres et des souvenirs de chartiste. Je veux bien. En fait, je me tais, j'écoute, je plonge mon regard « naïf » — « je perfore », et comme si dans une insipide maison de banlieue le plancher soulevé mettait à nu un trésor de perles, des armes, un cadavre par pièce, je découvre, si loin du premier visage que cette distance paraît invraisemblable, un autre visage, puis un autre, toujours plus profondément enfouis. Il existait au moins deux, trois, combien de M. Suzanne ! Incohérents à première vue, contradictoires mais qui devaient comporter un lien, trouver leur unité, puisqu'ils appartenaient au même individu. Cette unité, sans doute, se cachait au plus profond de l'être. Les sources du Nil. Peut-être même discerné-je des ressorts, des mobiles qui échappent aux intéressés, si grande est la facilité avec laquelle les gens, surtout en ce qui les concerne, se satisfont des apparences. Je sais des choses dont tout le monde ignore que je les sais. Et je sais que je suis le seul à les savoir.

A reconstruire ainsi les gens d'après les idées que je me fais d'eux, il se peut que j'aie cru découvrir des choses là où il n'y avait rien. La réalité était-elle ma réalité ? Qui le saura jamais ? Qui peut même le savoir ? Ai-je inventé des enfers ? Si pénible que soit ce que l'on invente de l'homme, cela se traîne au-dessous du vrai.

Raconter tout, ce me sera aussi un moyen de retrouver Suzanne et Bonaventure. Une fois délivré, je retournerai à mon silence. Peut-être aura-t-il repris le goût d'avant.

A cette époque, j'étais militaire. J'habitais Marseille. Ou plutôt, j'habitais en rade de Marseille, à côté du château d'If, l'île du Frioul. Marseille, je la trouvais vulgaire, jusqu'à ce que, M. Suzanne rencontré, j'apprenne à voir. J'aime les îles et l'on m'appelait déjà M. Félix.

Ce jour-là, j'étais « redescendu ». Je redescendais toujours à Marseille. Il arrivait toujours un moment où, traqué par les mille faims de mon corps, entraîné par leurs dévorants soleils, j'avais besoin d'une foule. Alors j'abandonnais mon île. Je débarquais. Je marchais des heures.

Je me rappelle (je me rappelle tout, de cette histoire, et jusqu'au plus minuscule détail), j'errais du côté de la Porte d'Aix. C'est la vitrine qui m'attira d'abord. Des doigts couraient parmi des flacons, des poudriers, tout un extravagant bazar qui ne me laissait voir, de la personne ordonnant l'étalage, que ces doigts. Blancs, très soignés, ongles brillants, sans doute laqués d'un vernis incolore, et qui voletaient habilement d'objet en objet : des barrettes de décorations les plus exotiques qu'on pût concevoir et fixées sur des cartons comme des boutons, *marque L'INUSABLE déposée. Symétrie parfaite, plaquant absolument le vêtement ;* des pétards, des confettis, des accessoires pour cotillons, des masques, à quoi on avait ajouté une collection de photos de stars de toutes nationalités, dont la mosaïque glacée tapissait ce qui restait d'espace.

Soudain, les doigts s'immobilisèrent. Entre les décorations militaires de la marque *L'INUSABLE* et une pancarte dont je sais encore le texte par cœur, et en ce moment même, dans le gonflement de mes souvenirs, je le récite, je le « lis » :

T'EN AS UNE VERRUE
POILUE
Se pose immédiatement sur la peau
A n'importe quel endroit
Se déplace rapidement
Fou-rire continuel garanti

se glissait un regard insistant, qui me surveillait — m'appelait-il ? J'entrai sur-le-champ, je ne me sentais cependant nul besoin du coiffeur. J'écartai un de ces rideaux de perles si fréquents dans le Midi et que j'aime parce qu'ils vous obligent, seriez-vous ternes, seriez-vous timides, à « faire une entrée », d'un beau geste de nageur fendant cette eau verticale, qui s'écarte, retombe, se drape, multicolore et cliquetante, vous encadre, radieux, grandi, théâtral, un instant balancé entre l'éclatante lumière de la rue et les ténèbres.

— Vous désirez ?

Le coiffeur était resté immobile, dans sa blouse d'infirmier, les ciseaux et le peigne dans la poche de poitrine. Il continuait à me surveiller — à m'appeler ? — de son regard.

Je m'assis dans l'un des deux fauteuils qui occupaient la partie de la pièce étiquetée *MESSIEURS* et qu'un rideau sur tringle séparait du compartiment *DAMES*, séchoir et casque à indéfrisables. Je me carrai

avec un soupir d'aise, et, posant ma nuque renversée sur le coussinet mobile, j'examinai le visage du coiffeur, amicalement.

— C'est pour la barbe.

Les joues blanches se crispèrent machinalement en forme de sourire pour bonne compagnie — le réflexe du larbin. Puis les yeux — ils avaient été bleus, il restait peu de chose de ce bleu — s'attachèrent à mes joues, à mes lèvres qui se mirent à fleurir de mousse. Mon regard, lui, perfora la mince couche de poudre, le fard discret dont M. Suzanne — son nom était inscrit sur la vitrine — ennuageait le mûrissement de son visage. M. Suzanne devait imaginer ce que mon regard voyait, et certainement avec la même précision impitoyable, et cette sévérité étrangère dont l'habitude des miroirs l'avait armé, sans cesse espionnant anxieusement son image pour surprendre la ride, le minuscule bouton, l'affaissement, cette insidieuse destruction qui part du cou (exactement de l'endroit où s'amorce le fanon), rampe vers les tempes et les craquelle. Mon regard perça les paupières talées par les fatigues, la moustache en virgules de soie jaune, le nez long et sensible. M. Suzanne devait sentir mon regard déplacer sur sa peau de véritables pattes d'insectes. Ses paupières, sa moustache, son nez, démesurément sensibilisés par le chatouillement, devenaient successivement tout son corps. Puis d'un coup mon regard raya — comme un diamant raie une vitre — la peau très soignée du front, pour s'attacher aux cheveux. Ce coiffeur n'avait réussi à se conserver que très peu de cheveux : un duvet blond, flou, qui évoquait l'oison nouveau-né et qui, dans la pénombre de la boutique, nimbait la face replète et pourtant tourmentée. La main de M. Suzanne se leva-t-elle pour écarter le regard d'un mouvement de chasse-mouche, ou pour rajuster sur le visage mis à nu les débris d'un masque ? Elle s'arrêta sur la gorge. Je reconnus les doigts. Main grasse et blanche, crémeuse, curieusement chargée de chevalières aux initiales différentes R.K., A.G., M.B., R.V., F.C. — alors que la main gauche, celle qui maniait le blaireau, était nue.

Nous parlâmes peu cette première fois, et de choses banales. Je revins. M. Suzanne avait la voix crémeuse comme ses mains. L'absence d'accent méridional lui conférait une sorte de distinction.

Je pris l'habitude de cette voix, de ces mains. Je me laissais pousser une barbe hirsute, elle me rongeait les joues et j'en usais comme d'un prétexte. Je « redescendais » me faire raser par M. Suzanne, et bien que je me répétasse « je redescends toujours » avec le sentiment de mon impuissance, je souriais en pensant au plaisir de l'eau chaude dans les plis de mon cou et au plaisir, dans mes oreilles et dans ma tête, du bavardage de M. Suzanne. « Si les coiffeurs sont si bavards, me dit-il un jour, c'est parce qu'ils se connaissent trop à force de s'interroger dans les miroirs. Ils ont besoin de sortir d'eux-mêmes. Ils discourent du temps qu'il fait. Ils se soûlent avec des mots. » Je laissais bavarder M. Suzanne en l'aidant de mon regard « naïf ». Je lui souriais affec-

tueusement des yeux. Aussi lançait-il ses paroles franchement parce qu'il les sentait recueillies et non perdues, c'étaient des cailloux qu'on précipite non dans un abîme sourd, mais dans un puits où l'écho les reçoit, répond, se creuse pour les accueillir, les accompagne d'ondes qui, s'élargissant, soulignent la profondeur de cet accueil. M. Suzanne devinait que j'étais prêt à comprendre tout comme à tout pardonner. Très vite, il aima parler devant moi. J'écartais les perles du rideau, j'« apparaissais », m'asseyais, souriais, et M. Suzanne recommençait son bavardage — il le continuait. Avec un soulagement infini, puisque j'étais là. Comme si, moi présent, M. Suzanne se sentait plus tranquille. Voilà : je *rassurais*. Sous « l'intense rayonnement » de mon regard, les ténèbres se dissipaient. Même au plus profond de M. Suzanne.

En fait, j'attendais — je ne savais quoi.

Un jour, désignant la vitrine :

— Voulez-vous me préciser à qui vous espérez vendre ce bric-à-brac ? Pour vos barrettes et vos fourragères, je doute que quelqu'un de votre quartier mérite jamais l'Étoile Noire du Benin ou la Santa-Rosa du Honduras. Quant à vos confettis et vos farces-attrapes, vos trompettes nasales, vos diplômes de rosière ou de cocu, tout cela vaut pour les chahuts de la campagne, mais dites-moi, ici, qu'en comptez-vous faire ? Vous n'avez pas le sens pratique.

— Il suffit de créer des besoins, répondit sérieusement M. Suzanne. Avant mon arrivée à Saint-Thénard — un village du Dauphiné où je fus installé quelque temps — les femmes ne se coiffaient pas. Elles rangeaient leurs cheveux, voilà tout. Je les ai ondulées. J'administrais l'ondulation Marcel à la dernière des filles de ferme. Mes fourragères ? J'en ai déjà vendu à une voisine pour sa robe du soir, elle en use comme de soutaches, et je liquide à chaque mariage mon stock de pétards et de fluide glacial. Enfin, cher monsieur, n'estimez-vous pas jolies toutes ces couleurs, toutes ces formes ? Cela ne fait-il pas que ma vitrine ne ressemble à aucune autre ?

Il n'avait osé me donner tout de suite les vraies raisons de son affection pour ce bazar, et qui étaient d'abord que ces objets bizarres, rapportés de ce village de montagne où il avait connu le drame de sa vie, il les gardait comme souvenirs, comme témoins ; ensuite, que Bonaventure (et c'était la raison majeure) les avait trouvés beaux, « pleins de poésie, d'une poésie spontanée », c'étaient ses mots. Mais à ce moment-là j'ignorais Bonaventure. Je revins à la charge :

— Et ce maquillage de théâtre ? Ces masques ?

M. Suzanne étendit sur son visage ce sourire vague qui rendait mous ses traits et tout à fait niaise la moustachette blonde. Il paraissait alors plus chauve, plus coiffeur chauve que nature. Ce sourire vague, c'était sa réponse, lorsqu'il ne voulait pas répondre.

— Et ces stars, dis-je, en tournant les yeux vers les photos qui couvraient les murs, vous aimez tant le cinéma ?

M. Suzanne éclata d'un rire qui me surprit, très jeune, clair, comme si ma question était réellement cocasse. S'il aimait le cinéma !

Redressé dans le fauteuil, je lorgnais l'hilarité de M. Suzanne, dont les rides se confondaient si parfaitement avec le plissé du rire et dont les yeux rapetissés pétillaient d'une si vive allégresse qu'il en rajeunissait de dix ans. M. Suzanne retrouva subitement son sérieux, son âge ; différentes peaux s'affaissèrent dans sa figure.

— Disparaître dans le noir. Prendre enfin congé de soi, pendant deux heures. Remiser sa peau, cette peau de coiffeur aux mimines trop soignées !

Il me confia qu'au cinéma il faisait le vide dans sa tête, il regardait passionnément devant lui et il endossait mille vies, n'importe lesquelles, n'importe où, gardeuse d'oies ou politicien, pourvu que ce ne soit plus, pendant deux heures, celle de coiffeur, ici. Le repos. Celui, profond, que l'on goûte à l'abri d'un masque et auquel s'ajoute la divine paresse du cinéma — cette dépersonnalisation qui commence par le confort des reins.

— Combien de films ai-je déjà vus ? A Marseille, je tiens un petit carnet, où j'inscris consciencieusement le titre, le nom du metteur en scène et une note de 0 à 20. Pas le nom des acteurs : j'ai pour cela une très bonne mémoire, je n'oublie jamais un visage. J'ai voulu continuer au village, ce village du Dauphiné dont je vous ai parlé, j'y ai renoncé parce que le manque de choix supprimait la compétition entre les films et que je me suis aperçu que je voyais n'importe quoi avec le même plaisir, de même que l'alcoolique boit n'importe quel alcool — celui de ses flacons de toilette ou de son réchaud. Revenu à Marseille, j'ai cependant repris mon carnet. Mais je déteste les actualités, encore plus maintenant qu'avant 1939. Je sors de l'écran. N'empêche que la sonnerie aux morts me pousse les larmes aux yeux et qu'une marche militaire me donne la chair de poule... Mais ce n'est tout de même pas pour qu'on me lance un condensé du monde réel à la figure, que je vais au cinéma.

La fois suivante :

— Vous avez mauvaise mine, Suzanne.

M. Suzanne jeta un rapide coup d'œil vers la glace.

— Je dors très mal, depuis quelques nuits.

— Vous ne sortez pas assez, vous vivez comme une taupe, dans votre capharnaüm d'hurluberlu. Mites et poussières.

M. Suzanne sourit ; pensait-il que j'allais engager une de nos disputes favorites sur les mérites respectifs de la nature et de la ville ? Lorsque je bêlais : « La Nature », j'arrondissais si parfaitement mes lèvres, comme pour gober une prune craquant de sucre, et mes petits yeux

étincelaient d'une telle lumière que l'on *voyait* la majuscule monumentale que je dressais à l'entrée du mot « Nature », en portique. M. Suzanne m'opposait la « ville » d'un petit ton condescendant qui m'exaspérait. Un jour, j'avais sauté sur mes pieds au risque de me faire trancher le col et, barbu de savon, fendu avec véhémence le rideau de perles sonores : « Respirez ! Et soyez franc ! Sentez-vous la mer ? Dites-moi si ce parfum-là n'est pas d'une autre essence que tous les patchoulis dont vous arrosez vos clientes ! »

— C'est pour la barbe.

— Elle n'a pas beaucoup poussé cette fois-ci, dit M. Suzanne. Vous la laisseriez pousser, elle serait rouge, vous auriez le bas du visage en flammes.

Suzanne maniait son rasoir de la main gauche, puisqu'il était gaucher, et c'était afin que rien ne le gênât dans l'exact maniement du rasoir qu'il avait accumulé sur les doigts de sa main droite ses chevalières aux initiales différentes. Je gardai le silence. Le rasoir raclait ma gorge en cet endroit — juste sous le menton, au-dessus de la pomme d'Adam — où M. Suzanne, il me l'avoua, aurait eu personnellement horreur qu'on lui promenât une lame tranchante — si vous glissiez ? Ça lui donnait froid, ça déclenchait ce réflexe, devenu tic : l'envol de la main baguée vers le point sensible.

Soudain, M. Suzanne s'arrêta, le rasoir en l'air. De sa main aux bagues, il tourna ma figure vers le bric-à-brac de la vitrine. Puis, à brûle-pourpoint, profitant de ce que je ne pouvais lui enfoncer dans le crâne la double pointe de mon regard :

— Que pensez-vous des apparences ?

Je soufflais mon étonnement à travers le savon.

— Les apparences ? dis-je.

Tout me surprenait, de cette question. La solennité du ton, ce mot même d'« apparences » que M. Suzanne avait prononcé avec une emphase inhabituelle. Je ne pouvais me tourner vers M. Suzanne mais j'imaginais le visage pensif, doucettement envahi par une graisse délicate, et au-dessus de la bouche sensible, charnue, et du nez fouineur, le regard qui, pour accompagner « apparences », avait dû prendre cet éclat attentif, presque angoissé, qui était le regard de M. Suzanne dès qu'il parlait gravement.

— Les apparences. Toutes les apparences. Je veux dire : mon visage, votre visage, la surface des choses. La plupart des gens ont des yeux qui s'arrêtent à la surface des choses. Ils ne pénètrent jamais jusqu'où elles deviennent compliquées et tristes. Ils s'en gardent bien ! Sans toujours le vouloir. Ils restent insouciants, ils sont candides. Ils ne veulent pas se rendre compte que tout n'est qu'apparence de quelque chose d'autre ; que partout, toujours, tout cache quelque chose, une autre réalité, la réalité profonde. Tout, à commencer par ce qui *apparaît* le plus simple, se révèle effroyablement compliqué, dès que l'on gratte. Ou que l'on sou-

lève. Ou que l'on creuse. Il y a du mystère dans tout. Du secret, M. Félix. Il faudrait à chaque fois se montrer assez fort pour, à chaque fois, tout remettre en question. Mais les gens ne veulent pas s'en rendre compte. Avec leurs cervelles de gens.

— Oui, dis-je.

Bien qu'il eût cessé de me raser, M. Suzanne me maintenait la tête tournée vers la vitrine où je voyais, entre l'eau de Cologne et les rubans militaires de la marque *INUSABLE*, des masques et un arsenal complet de maquillage pour théâtre.

— Je crois que c'est tant mieux, reprit M. Suzanne. On ne veut pas foutre la paix au monde ? Alors le monde se la fout à lui-même, comme il peut, avec les moyens du bord : on se camoufle, puisque ce moyen-là réussit. Ah là là, si l'on n'avait pas une double, une triple vie, oui, si l'on ne disposait pas d'une deuxième, d'une troisième vie, de tout un train de vies que l'on protège des gens en le camouflant sous les apparences, je me demande ce que l'on fabriquerait bien de la première. Le seul vrai refuge pour la liberté, c'est l'hypocrisie. Le plus heureux des hommes, c'est celui dont l'existence s'organiserait toute en arrière-boutique. Il pourrait, sans que personne le voie, sortir de soi, quand il le voudrait, en laissant son visage en vitrine. Son visage habituel, l'ordinaire, nez, bouche, joues, front de tous les jours, ceux que les gens ont l'habitude de saluer. Les gens n'y verraient que du feu, ils ne regardent pas les yeux. Pour les yeux, c'est plus difficile. Les yeux trahissent.

M. Suzanne sourit, puis :

— Malheureusement, que de précautions faut-il prendre ! Parce que, les gens s'aperçoivent-ils que dans la vitrine c'est un masque, ils se dépêchent d'imaginer des horreurs, tout de suite, avec leurs cervelles de gens, et puis ils soulèvent le masque pour vérifier. Ils croient le soulever, mais, les brutes, ils arrachent votre peau avec, et votre chair, et toutes vos vies...

Je me mis à rire sans conviction et me levai pour plonger ma figure dans l'eau froide.

— Et moi, cher Suzanne, est-ce que je porte un masque ?

— Bien sûr, dit Suzanne.

— J'insiste. Vous avez vraiment mauvaise mine, dis-je en m'installant dans le fauteuil. Vous auriez dû dormir jusqu'à midi.

M. Suzanne ne répondit pas, et cet air taciturne dont la fatigue pouvait être la cause contrastait avec son amabilité coutumière qui, pour moi, n'était plus uniquement professionnelle. Il savonna mes joues trois fois avant d'ouvrir la bouche, sertissant mes lèvres avec précision, caressant ma gorge, où la pomme d'Adam saillait comme un étrier d'échasse. Pour ne plus s'entendre penser, il appuya son attention sur cette caresse dont il enveloppait ma face renversée, et grâce à laquelle, caresse permise puisque apparemment innocente, il déversait clandestinement sur

ses clients le trop-plein de sa passion pour les masques vivants — oserait-il un jour en embrasser un ? A chaque barbe, à chaque indéfrisable, quel délicieux vertige renouvelé ! Les clients qui ne pouvaient savoir les trésors de tendresse maudite, voire de plaisir, que M. Suzanne y avait enfouis, rendaient grâce au coiffeur de son habile douceur.

Mais son regard heurte dans la glace le mien, aux aguets. Suzanne rougit.

— Ne pensez-vous pas, commence-t-il, ne pensez-vous pas que certaines personnes attirent le malheur, comme les pointes attirent la foudre ? Tout s'acharne contre elles. Elles sont *marquées*. Dans la forêt du Saint-Thénard, en Dauphiné, j'ai vu les bûcherons préparer les coupes. Ils marquent les arbres d'une croix rouge et ils s'en vont. Et ces arbres-là continuent à vivre, à pousser vers le ciel leur charge de feuilles, de sève, d'oiseaux, comme si rien de neuf ne les guettait. C'est un sursis. Les bûcherons reviendront et rien ne pourra plus faire que ces arbres ne portent la croix rouge.

Je laissais venir. La nuque totalement renversée sur le dossier du fauteuil, je fixais les chiures de mouches qui constellaient le plafond, toute mon attention mobilisée dans mes oreilles. Le rasoir gratta ma peau, délicatement.

— Il y a des Christs tous les jours. Des hommes que l'on crucifie tous les jours pour les mieux charger de tous les péchés des autres. On les appelle aussi des boucs émissaires, n'est-ce pas ?

La voix de M. Suzanne était terne, comme si rien de tout cela ne pouvait le concerner, comme s'il ne poursuivait là, devant moi, qu'une conversation abstraite, une de ces discussions psycho-philosophiques désintéressées que les raffinés de la culture mènent dans les beaux salons. L'acier contournait habilement ma pomme d'Adam, lissait à présent ce repli de la gorge sous le menton, si exposé, tellement offert, tendre et attendrissant, et si facile à trancher d'un seul coup franc, propre, d'un seul mouvement du poignet, qu'en exact pendant à la tentation de la caresse (et difficilement démêlable, ce désir de tuer, du désir d'étreindre), il devait en exister une autre pour le coiffeur, aussi vertigineuse : la tentation du meurtre, à laquelle M. Suzanne (comme je me faufilais aisément dans sa peau !) doutait parfois (que le client fût sympathique ou non — dans cette indifférence résidait l'horrible) d'échapper.

— Les gens leur lancent des pierres, soupira M. Suzanne, ça les excite, ça les soulage.

— Suzanne, dis-je, les yeux aux chiures de mouches, et la peau de ma gorge sautait sous le rasoir, allez-y, parlez-moi de Bonaventure.

C'était dit. J'allais savoir ce que j'avais attendu.

— Bonaventure, dit-il, il a tant souffert qu'on ne peut que l'aimer. De moi, vous savez déjà beaucoup, monsieur Félix. Ce que je pense des masques. Et ma curiosité pour les autres. Mais lorsque la curiosité se

confond avec l'amour et la vie mêmes, peut-on l'appeler curiosité ? J'ai longtemps habité Marseille. Marseille est une ville où l'on rencontre beaucoup de ces gens marqués, et masqués — du moins ils essaient de l'être. Les plus passionnants qui soient. Les plus pathétiques. Les plus fraternels : des Christ, des boucs. La plupart font tout pour que la foule les conduise au supplice. Ils « cherchent », ou plutôt, comme ils disent, ils « chassent». Des choses différentes. Chacun la sienne, et celle-là uniquement : de l'or, l'oubli, des corps, l'amour, ou, comme moi, du mystère humain, des secrets sur les âmes, beaucoup plus que des corps. Des regards. Sans doute aiment-ils chasser ce qu'ils chassent. Je n'ai compris que plus tard, à Grenoble, une nuit que je « chassais » moi aussi, qu'ils ne peuvent agir autrement. Cela ne dépend plus d'eux... Marseille est une ville extraordinaire pour les gens marqués. A faire rêver. Un jour je vous raconterai. Mes chevalières sont de Marseille.

Bref coup d'œil vers moi qui, la figure encore barbouillée de savon, souriais pour l'encourager. Un sourire qui n'affectait que la bouche. De tout son poids, M. Suzanne se laissa retomber dans le passé.

Il avait quitté Marseille en octobre 1939, profitant du désordre provoqué par la guerre. « Un jour, je vous raconterai. » Il avait couru « se réfugier » à Grenoble ; il lui semblait que la proximité des montagnes lui garantissait, à lui qui ignorait tout du ski et détestait grimper à cause de son cœur, la sécurité. Il avait découvert une chambre, au pied de la Bastille, sous le trajet même du téléférique, et une place chez Édouard Mouthe, le grand coiffeur pour dames de la place Victor-Hugo. Il y bouclait, teignait, rasait, parfumait, coupait du crin femelle, tétonnant des dames de neuf heures à douze heures et de deux à six, sauf le lundi. Le reste du temps il s'appartenait.

Ou plutôt il ne s'appartenait plus. A six heures sonnantes, il posait ses fers, ses ciseaux, ses onguents et ses poudres, trottait chez lui de l'autre côté de l'Isère : les bennes du téléférique volaient au-dessus de sa tête dans un vaste bruit de papier de soie, constellé d'étincelles qui, les soirs d'hiver, devenaient violettes. Son dîner expédié, M. Suzanne s'habillait soigneusement, se rasait d'extrêmement près pour mieux combler ses rides de crème, se lavait les mains « parce qu'on ne sait jamais », se parfumait discrètement un peu partout et partait pour la salle de cinéma qui n'avait pas encore reçu sa visite depuis le changement des programmes. S'il avait vu tous les films, il recommençait la série par le spectacle le mieux noté. Ce qu'il venait solliciter de ces reflets qui palpitaient à plat au fond de l'ombre, d'abord c'était l'ombre, et ces baisers frénétiques, inhumains, au bord de l'asphyxie, que les reflets s'y donnent, ces bouches gigantesques qui s'aspirent et qui se dévorent, mêlées, se boivent inlassablement ; mais c'était surtout qu'on lui présentât une des vies possibles dont il éprouvait le grouillement au fond de lui-même, à nouveau vierge pour de nouveaux destins. Il ne

lui fallait que du noir où disparaître et des reflets dont il laissât envahir ses yeux et ses oreilles. N'avoir plus à agir, à désirer, à agir pour approcher son désir, mais s'exposer seulement, s'offrir, *subir* sans cet inévitable contact des peaux que l'amour impose. Dans le cinéma, M. Suzanne trouvait une passivité moelleuse, enfin épurée, qui le comblait.

La dernière image éteinte, M. Suzanne retrottait chez lui par le premier pont. Ce qui suivait dépendait du temps, du degré de lumière dans le ciel, du film vu, d'autres détails encore — fort peu de la volonté de M. Suzanne. Il arrivait qu'il se couchât. La plupart du temps, il vidait scrupuleusement ses poches, son portefeuille, ne conservant sur lui que ses papiers d'identité ; il détachait son bracelet-montre. Bien qu'elles eussent pu lui servir de coup de poing américain dans le cas d'un swing, qu'il savait ne jamais pouvoir donner, il dépouillait ses bagues.

Quelle légèreté à s'exposer sans rien risquer de précieux et quelle hardiesse en retire-t-on ! M. Suzanne retraversait l'Isère, impérieusement attiré par le mystère et se préparant aux rencontres qui pouvaient faire de cette nuit une nuit exceptionnelle. Il s'enfonçait dans Grenoble.

Il trottait la nuit entière. Il parcourait vingt fois le même circuit dans l'attente du Miracle : rencontrer quelqu'un qui différât des autres, l'être pour qui vous êtes né, la moitié d'orange — comme si cet être fabuleux pouvait justement courir les rues de Grenoble à trois heures du matin ! Mais n'était-il pas encore plus improbable qu'il vînt chercher par la main M. Suzanne, derrière son fauteuil chez Mouthe, ou chez lui, sous le téléférique de la Bastille ? Cette poursuite du miracle n'était qu'un prétexte : M. Suzanne savait que la moitié d'orange ne pourrait satisfaire son appétit puisque cet appétit était tourné vers l'inconnu et que toute rencontre serait la bonne, à condition qu'elle fût à venir. Mais lorsqu'il cavalcadait des nuits durant à travers la ville morte, M. Suzanne nourrissait au moins l'illusion qu'il travaillait pour son bonheur. De fait, il connaissait cette excitation mêlée d'angoisse dont il avait fait son bonheur. Il agissait — pouvait-il être assuré chaque soir, que ce serait dans le vide ? Et s'il ne rencontrait personne qu'il pût aimer, du moins satisfaisait-il sa faim de nouveaux visages, et parfois, avec de la chance, son appétit de caresses. De plus, comme à chacune de ses rencontres, il endossait un personnage encore neuf, il épuisait quelques-unes de ses mille vies possibles. O fraternel M. Suzanne.

— Je n'ignore point ce que les gens pourraient penser, dit M. Suzanne. Que c'était le plaisir, *mon* plaisir, que je « chassais ». Et je n'ignore pas qu'ils pourraient s'apprêter à me lancer des pierres. Mais croient-ils donc, les imbéciles, que je n'aurais pas préféré dormir comme tout Grenoble, plutôt qu'attraper des ampoules à trotter sur des kilomètres de ruelles dont j'espérais et craignais le désert ? Croient-ils donc que je n'aurais pas aimé vivre d'une façon ordinaire, que tout le monde respecte, sans faux nez, en surface, exister selon la règle ? Nourrir pour les autres une tendresse permise ? Je veux dire : payée de retour. Et

qu'à ma faim réponde une faim égale ? Comme si c'était possible ! Combien de fois des gens ignorant le genre de passion qui m'accrochait à leur suite et se méprenant grossièrement sur le sens de mes regards, de mes avances, m'ont insulté, frappé. C'est depuis l'un de ces cruels malentendus que j'ai horreur des contacts. Cependant, je m'acharne aux aventures interdites. J'ignore la paix. Bonaventure avait un mot pour cette paix du plus grand nombre : « la norme ».

Je hochai gravement le menton.

— S'en tenir stupidement aux apparences. Surtout, surtout, ne rien chercher sous les visages. Ne pas fouiller dans les regards, ne penser que ce que tout le monde pense et que l'on peut dire tout haut, pas de mystère, être une brute, s'occuper de soi seul, n'en avoir ni horreur ni lassitude, baiser sa femme sans chercher midi à quatorze heures. J'imagine quel repos. Parce qu'il arrive que le masque étouffe. Quelle force d'âme il faut à qui se sent éternellement un étranger, un espion parmi les autres, nulle part à sa place sauf dans le secret, en perpétuelle clandestinité ! Si seulement on était sûr que le jeu en vaille la chandelle.

— Seriez-vous, Suzanne, ce que les gens appellent un « artiste » ?

M. Suzanne se mit à rire — un rire très différent du rire qui m'avait tant frappé : moins jeune.

— Vous devriez enlever votre savon, il sèche, et ce n'est pas recommandé pour la peau. Artiste ? J'aurais pu être acteur, j'aurais aimé jouer, à cause des mille vies : en voilà qui n'ont pas besoin de souffrir pour devenir chaque soir quelqu'un d'autre. Ou poète, comme Bonaventure, j'aurais aimé être poète. Mais je suis garçon coiffeur. Artiste en cheveux. Les cheveux des autres, ajouta-t-il en désignant sa calvitie.

— Bonaventure était poète ?

— Ma voix, mes manières, ce poison en moi qui fait que j'aime les autres pour leurs secrets et que je trouve que ce mystère est le Beau où qu'il soit, et mon nom même : M. Suzanne, comme si je n'avais pas pu m'appeler M. Durand — tout me désigne, me proclame exceptionnel, un scandale, un danger. Mais un danger pour moi seul.

— Bonaventure est-il poète ? répétai-je en m'épongeant les joues,

— Je ne sais pas, répondit M. Suzanne.

Il expliqua que, pour ses chasses, il avait adopté des chaussures à talonnettes de fer, heureux de ce cliquetis qui provoquait les ombres. Il traversait les avenues, enfermé dans ce martellement clair qui augmentait la saveur de l'angoisse puisqu'il était appel, en même temps que, trahissant son passage dans la nuit, il le désignait pour cible. Lorsqu'il en vint aux semelles de crêpe, tout changea : le « pas feutré » lui donna l'impression de faire corps avec les ténèbres. Comme il ne dérangeait plus rien, il surprenait tout et mieux. Sa contemplation y gagna beaucoup.

De ces courses, il rentrait crevé de fatigue, couvert de boue les nuits de pluie ou de neige. Bien qu'il tombât de sommeil, il prenait le temps

de passer son visage et ses mains à l'eau de Cologne, souvent son corps entier, purification quasi rituelle comme si son corps, son visage et ses mains avaient dans la nuit touché des corps, des visages, des mains. Il demeurait un instant devant la fenêtre, sensible à la fraîcheur de l'alcool qui s'évapore. Il suivait d'un regard machinal le premier téléférique du matin qui franchissait le ciel, pareil à une comète noire et bruyante traînant sa queue d'étoiles.

A neuf heures précises, il sonnait chez Édouard Mouthe : M. Suzanne était un employé ponctuel. Il balayait méticuleusemen son coin, nettoyait ses outils à l'alcool comme tout à l'heure chez lui il s'était purifié lui-même. Puis, il bouclait, teignait, rasait, parfumait, tétonnait les clientes, et les clientes, sensibles au charme poli de M. Suzanne, à ses manières exquises, à sa conversation qui traitait avec esprit des projets de l'atmosphère ou des derniers films, réclamaient ses soins. L'irréalité de tout le soûlait plus qu'une drogue.

— Le masque, dit-il à voix très basse.

Je ne cessais de l'encourager de mon sourire. Les yeux de M. Suzanne se troublèrent. Ce fut à cette époque — où il avait, en renonçant aux talons de fer pour les semelles de crêpe, avancé d'un pas dans les ténèbres — qu'il connut Bonaventure. Bonaventure était beau. M. Suzanne appartenait à la catégorie de gens — tous des faibles — qui trouvent automatiquement « beau » ce qui les pousse au rêve.

— Il l'est resté jusqu'au bout, dit M. Suzanne.

De son passage dans l'armée de 1940, Bonaventure avait gardé un maintien corseté et son uniforme d'officier de réserve. Il avait seulement décousu les galons, les écussons, remplacé les boutons de cuivre gravé par du corozo civil. Grand, mince, cuisse musclée, visage construit en plans nettement coupés et qui devenait volontiers farouche lorsque, lèvres serrées, les mâchoires se durcissaient, Bonaventure promenait dans Grenoble une ravageuse élégance de hussard romantique, qu'on s'étonnait seulement de voir dépouillé de la pelisse de léopard, de la culotte de casimir blanc moulant les genoux, et de cette sacoche chamarrée qui brimballe à hauteur des mollets. Il promenait aussi cet air d'avoir eu des malheurs, et de savoir souffrir, qui ne laisse insensible aucune personne de cœur. Il avait tous les talents : peignait de jolies choses, savait décorer une pièce. Il écrivait des chansons qu'il « détaillait » lui-même d'une très belle voix de basse. Il chantait aussi *L'Air de la Calomnie*, *Les Bateliers de la Volga*, *Le Cor*, de Fléchier. Cette voix, M. Suzanne l'avait adorée, moins parce qu'elle était chaude, caressante, vraiment belle, que par haine de la sienne propre dont la douceur excessive, lorsque M. Suzanne se risquait à chanter ou à rire ou à crier, déraillait en des arpèges de vieille fille. Bonaventure, voilà un homme à la portée de qui se bousculaient les milles vies.

Un soir, M. Suzanne se rendit à l'*Éden*, ce cinéma qui se trouve à

l'extrême rétrécissement de la place Grenette : il y verrait pour la troisième fois *L'Éternel Retour*. Il s'asseyait n'importe où, sauf derrière un pilier ou un chapeau à plumes, se souciant peu de sa voisine puisque ne l'attirait point là le désir de peloter mais de prendre le large. Ce soir-là, déjà séparé de lui-même, il « buvait » le film, loin de Grenoble, lorsque quelqu'un prit place à ses côtés. A l'entracte, lumières rallumées, Suzanne jeta un coup d'œil : son regard s'accrocha comme un hameçon s'accroche aux herbes sous la surface de l'eau dormante. Il faut trancher le fil. Ou se noyer. L'homme sourit à M. Suzanne et dit :

— Je suis le propriétaire de ce cinéma dont vous êtes, vous, à n'en pas douter le meilleur client, le plus assidu. Voici plusieurs semaines que je me promets de bavarder avec vous, non pour vous remercier platement de votre fidélité envers mon commerce, mais pour vous connaître. J'imagine que nous portons au cinéma le même amour, il m'a suffi de considérer votre profil pendant la projection.

Il posa sa longue main sur le bras de M. Suzanne, se pencha et presque tragique :

— C'est votre opium, n'est-ce pas ? S'arracher à soi, n'est-ce pas ? et à tout ce qu'on entraîne avec soi jusqu'à la mort ?

Bonaventure l'emmena au bar, but un whisky, M. Suzanne un pamplemousse. Bonaventure parlait avec exaltation de son métier, du cinéma, de l'art. En silence, lui si bavard, M. Suzanne écoutait, troublé, ravi d'entendre ses propres pensées dans une si belle bouche. Ils devinrent inséparables. Chaque soir, ils dînèrent ensemble, puis ils s'enfermaient soit à l'*Éden*, soit dans l'un quelconque des cinémas grenoblois où Bonaventure entrait comme chez lui. Après quoi, M. Suzanne retournait à sa chambre, il s'y couchait. Il n'avait plus besoin de « chasser » : Bonaventure était le mystère fait homme. Et pourtant, jamais Suzanne ne souffrit tant qu'à cette époque. En Bonaventure, il aimait une manière d'être, lumière et ténèbres mêlées, qui excitait à chaque instant sa curiosité passionnée. Que Bonaventure parût heureux, qu'il prononçât un calembour ou désignât d'un clin d'œil une jolie passante, un bibelot cocasse dans une vitrine ou un nuage étonnant dans le ciel, et c'étaient les yeux clairs, transparents, sans couleur précise (qu'importe la couleur, c'est la lumière qui vaut), en accord avec les cheveux clairs, c'étaient des pensées claires qui évoquaient le mobilier net, léger et blanc, propre, de ces chambres de vacances au bord des mers nordiques. Mais que Bonaventure cessât soudain de paraître heureux, soit qu'il aperçût dans la ville un de ces spectacles, inquiétants ou pathétiques, ou sordides, qui réveillaient l'aventure en M. Suzanne, soit que son cinéma intérieur lui représentât quel grand malheur il y a pour un homme à être beau, et voilà les yeux troubles, voilà Bonaventure chargé de tous les secrets de l'Homme, contenant à lui seul, beau et sans cesse inconnu, tout ce dont M. Suzanne avait fait sa passion. Si bien que le coiffeur ne put rapidement dissocier Bonaventure de cette faim qui le poussait à quêter les

autres, non plus — paradoxal assemblage ! — que des idées de pureté, limpidité, sérénité, réserve tranquille, élégante et fière, après quoi il soupirait chaque nuit, une fois embourbé dans leur contraire. Vertus qu'il avait cru inaccessibles. Et voilà que Bonaventure... Mais Bonaventure cessait-il d'être l'inaccessible ?

Bien qu'il ait su d'emblée que cet amour, qui l'enfonçait davantage dans la clandestinité, ne pouvait que lui apporter souffrance et humiliation, M. Suzanne l'accueillit avec soulagement. Il s'y abandonna. Il détruisit en lui avec ivresse ce violent appétit des autres qu'il avait maintenant en horreur et dont jusqu'ici il avait fait sa joie. Souffrir par Bonaventure serait son bonheur.

Il s'appliqua cependant à se faire aimer. Il désira douloureusement, tel qu'il était, assez séduisant sans doute mais flasque, mais chauve, mais garçon coiffeur chez Mouthe, être aimé de Bonaventure. Jouant toutes ses cartes, ne négligeant aucune des chances qui pouvaient l'aider dans ce combat qu'il savait vital et mortel, il quêta cette affection à sa manière : sourde, profonde, nocturne, pleine de dévouement, de hardiesse invisible et de terreur, de passivité — mais d'une passivité qui embrase plus que toute action. Sans cesser d'y penser une seconde, même penché sur les indéfrisables des mignonnes, il travaillait à s'approcher toujours plus près de Bonaventure, non, comme eût procédé la femme, en se parfumant derrière les oreilles et en variant les étoffes qui cachent son corps, mais en s'obligeant de toutes ses forces à une très chaste félicité ainsi qu'à ce quelque chose qui tenait Bonaventure debout et droit, et lui servait de corset — est-ce bien cela que les gens appellent la dignité intérieure ? M. Suzanne, lui, avait tendance à s'effondrer, à l'intérieur comme à l'extérieur, à s'affaisser avec la mollesse d'un beurre qui coule, d'une femme qui renonce. Des femmes, il en voyait énormément, par métier ; elles se tenaient, elles luttaient bec et ongles contre le temps, la pesanteur — avec quelle dévorante curiosité (quasi fraternelle) M. Suzanne interrogeait, caressait leur masque ! Et puis un jour, tout à coup, il ne les voyait plus venir s'asseoir dans son fauteuil, elles s'abandonnaient. Elles s'effondraient aussitôt, coulaient. Les rencontrait-il dans la rue ? il hésitait à les reconnaître dans ces limaces mornes traînant leur ventre sur le pavé sans même laisser derrière elles une trace brillante.

Bonaventure fut sensible à cette adoration dont il soupçonnait la rare qualité. (Comme j'examinais du coin de l'œil la main droite de M. Suzanne : — Non, non, dit vivement le coiffeur en remuant ses bagues. Aucune ne porte ses initiales. Cette amitié-là ne mangeait pas de ce pain.)

Bonaventure, au reste, était couvert de femmes. Cela non plus ne dépendait pas de lui. La langue pendante, les yeux hors du crâne, elles se précipitaient à sa suite à travers Grenoble, comme aspirées par un courant d'air ; elles se ruaient sur lui, en grappes, en bouquets

convergents, comme une limaille sur un aimant. Bonaventure leur souriait, très grand seigneur, la tête penchée sur une épaule, il se secouait, en ramassait quelques-unes, les plus belles pour son plaisir, les plus niaises pour son repos. Jamais pour très longtemps. M. Suzanne y veillait. Jusqu'au jour où survint Nadège. Nadège, rien que ce prénom ! Encore une qui n'aurait pu s'appeler Jeanne ou Marie, comme tout le monde ! Elle tomba folle de Bonaventure. Pourtant d'excellente famille — les ciments Yolande — avec une obstination où M. Suzanne reconnut bien la part du va-tout, elle se compromit irrémédiablement, elle provoqua le tout-Grenoble, grand et petit bourgeois. La politique du pire. Elle s'installait à l'*Éden*, ostentatoire, dès l'ouverture des guichets, et partait la dernière avec l'ouvreuse, après M. Suzanne lui-même. Elle suivait Bonaventure dans les rues avec un air de somnambule ou de soûlarde qui faisait ricaner les passants. Un jour, elle l'aborda place Victor-Hugo. M. Suzanne assista à la scène de la boutique de M. Mouthe : Nadège coupa au travers du square et surgit sur le chemin de son hussard ; elle le saisit par un coude ; M. Suzanne devina que Bonaventure souriait à la façon dont il pencha sa tête. Le soir même, ils dînaient à trois.

M. Suzanne essaya de lutter. « Méfie-toi, soufflait-il à Bonaventure les rares fois qu'ils se retrouvaient seuls, celle-là est intelligente. » Il dut se rendre à l'évidence : Bonaventure aimait Nadège. Il dut également admettre qu'ils formaient un couple étonnant. D'une réelle beauté, excellente musicienne, bridgeuse remarquable, capable d'une conversation éblouissante, Nadège était une femme comme on en voit peu. Plus énergique que beaucoup d'hommes. Une âme forte. L'amour de Bonaventure devint très vite de la passion. Comme Nadège adorait les parfums, M. Suzanne, pour son Bonaventure, se mit à piller les réserves de M. Mouthe. Il n'osait plus rien contre Nadège. Trop conscient de son infériorité pour être seulement jaloux, et par peur de blesser Bonaventure, il se contentait, dans leur ombre, de respirer leur bonheur. Nadège cependant devina tout de suite l'ennemi en M. Suzanne. Elle le traita comme tel dès qu'elle fut assurée de son pouvoir. Elle l'ignora d'abord, le traversant de son regard comme une vitre, le bousculant sans s'excuser, comme une chaise dont on ne prend même pas la peine de s'étonner qu'elle soit là. Ignorance pire que le pire dédain : Nadège avait pour Suzanne la même absence de regard que les ciments Yolande avaient pour Nadège et dont elle n'allait pas tarder à souffrir. Ensuite, lorsqu'elle s'aperçut que M. Suzanne n'aspirait qu'à être traité de la sorte, elle changea de tactique, brusquement : elle l'accabla de sarcasmes, s'intéressa méchamment aux chevalières, à voix haute soupçonna des horreurs à cause des mains trop soignées, du pas trop pressé, de la voix trop tendre de M. Suzanne, comme s'il y avait de sa faute ! Systématiquement, elle démolit M. Suzanne. Avec le génie que les femmes, seraient-elles le plus stupides, mettent dans la méchanceté, elle s'attarda sur sa calvitie précoce. C'était là le défaut de la cuirasse, elle avait

deviné juste. Le coup porta, qui réveillait une vieille douleur. Bien placé, croyait-il, pour enrayer la chute de ses cheveux trop soyeux, M. Suzanne avait tout essayé. A Marseille, crucifié par les quolibets des amis qui soutenaient que la calvitie ne constitue pas précisément une réclame pour un coiffeur, il avait imaginé de se fabriquer des cheveux. Les plus beaux qu'il avait coupés le jour, il les recueillait dans des enveloppes, les cousait sur un tulle impalpable, et la nuit se les collait sur ses clairières, par plaques minuscules, avec du vernis à ongles. Quelle infinie patience ! On avait fini par croire que ses cheveux repoussaient ; on le suppliait de divulguer sa méthode secrète, le nom de son élixir. Par malheur, le vernis ne tarda pas à lui provoquer des bobos, des furoncles, quelques vilaines plaies, à tel point que M. Suzanne renonça à sa perruque avec d'autant moins de regret que, les plaques ne se révélant pas de la même nuance, il était à craindre que la chevelure ne prît au bout du compte l'aspect d'une mosaïque.

Nadège, avec un cérémonial à dessein exagéré, offrit à M. Suzanne une vraie perruque, une crinière blonde et bouclée. Une perruque de femme. Elle la tendit, au restaurant, par-dessus les hors-d'œuvre, à Suzanne interdit, comme un scalp. Elle croyait être féroce, elle l'était, mais Bonaventure dans le même moment adressait à son ami un tel sourire navré que M. Suzanne, éperdu de tendresse, des larmes dans la voix, remercia Nadège avec une sincérité et accueillit le scalp avec une reconnaissance qui la déroutèrent. C'était du sourire de Bonaventure qu'il la remerciait, c'était le sourire qu'il accueillait, encore que ce fût une très belle perruque et que M. Suzanne l'aimât sans oser cependant la porter, même virilisée. « Et votre moumoute ? » réclamait à chaque fois Nadège, d'une voix de tête. Elle multiplia les allusions, les jeux de mots, Édouard Mouthe devint Édouard Moumouthe et Suzanne, Miss Moumouthe. « Et votre moumoute ? » criait-elle chaque fois plus fort. La moumoute, M. Suzanne la gardait dans sa chambre. Il s'en coiffait le soir, cinq minutes avant de se coucher, pour regarder filer dans le ciel le dernier téléférique.

— Une chevelure merveilleuse, M. Félix. Un flot d'or souple et dansant. J'aime tout ce qui est beau, ces cheveux l'étaient. Le mariage aussi le fut. Je n'étais pas garçon d'honneur.

La cérémonie visait à provoquer. Elle provoqua, avec une violence inouïe. Par orgueil — pour montrer aux parentes et aux amies qu'elle, Nadège, se considérait comme tellement au-dessus des lois de son milieu qu'elle accomplissait ce qu'aucune d'elles n'eût osé envisager seulement — et par rancune contre sa « position sociale » qui s'était dressée en obstacle non seulement du côté des ciments Yolande mais du côté de Bonaventure lui-même qui, orgueilleux lui aussi, ne voulait rien recevoir d'une femme (scrupules d'un autre âge qui n'avaient fait qu'exaspérer le désir de Nadège), Nadège profita de ce mariage, contre lequel les ciments Yolande avaient mobilisé en vain, pour rompre spectacu-

lairement avec sa famille. A la fin de la cérémonie religieuse, elle renvoya la voiture. Toute en blanc, suivie d'une traîne immense, son regard froid, aigu, cherchant dans la foule rigolarde ou émerveillée ou scandalisée ses ennemis (ses parents), elle entraîna Bonaventure accroché à son bras. Le menton haut, le pas énergique, elle traversa Grenoble à pied. La traîne de soie blanche transformait cette parade en passage de comète ; sur sept mètres derrière Nadège, la traîne bruissait, coulait ; elle forçait les tramways, les autos à s'arrêter aux carrefours. Nadège souriait aux chauffeurs, aux agents, avec une bonne grâce de souveraine en visite. Elle répondait en hochant la tête aux cris de « Vive la mariée », que sa beauté arrachait aux passants. Cette beauté, ces sourires, cette politesse exquise réservés à la plèbe, c'était là l'insolence à l'égard des ciments Yolande. Puis d'un geste, Nadège supprima les ciments Yolande de son univers. Du moins, elle le crut. Elle réclama l'argent qui lui revenait, le chalet de montagne. Bonaventure, malgré lui, se trouva riche. Ils s'installèrent à grands frais dans l'un de ces appartements modernes qui dominent le cours Jean-Jaurès. Toujours la provocation. Tapis, soies, meubles anciens dans un de ces désordres dont on répète qu'ils sont un effet de l'art. M. Suzanne n'y pénétra qu'une fois et en cachette de Nadège, puisqu'elle ordonnait à présent qu'on le flanquât à la porte.

— Pauvre Bonaventure. Il craignait que je lui en veuille. Il ne quittait plus, dès qu'il me voyait, ce sourire navré qui datait de la perruque et qui me chauffait le cœur. A cette époque, il était pourtant heureux, et en dehors de moi. Nadège distribuait les billets, tenait la caisse de l'*Éden* avec une politesse si hautaine que tout Grenoble défilait à l'*Éden* pour que la plus belle des héritières des ciments Yolande leur comptât la monnaie — ils n'osaient dire merci. Nadège avait toujours ces regards glacés qui vous perçaient d'un coup (amis ou ennemis) puis vous ignoraient, et ces dents serrées comme pour la lutte — mais quelle lutte à présent qu'elle avait Bonaventure ? Par un mimétisme, qui chez elle étonnait (mais l'amour est capable de métamorphoses plus profondes), elle qui, avant Bonaventure, estimait que ce « délassement populaire » était au théâtre ou au concert ce que le suffrage universel était à la monarchie éclairée : le triomphe du vulgaire — elle s'était mise à aimer le cinéma. Les entrées vendues, elle s'installait dans la salle au côté de Bonaventure ou, si Bonaventure opérait en personne, dans la cabine de l'opérateur. Ils s'adoraient. Bonaventure n'avait pas encore besoin d'évasion.

» Nous nous voyions, mais de loin en loin, par raccrocs. Nous nous en remettions au hasard, et parfois le hasard me témoigna quelque bonté. Cela me suffisait, j'avais appris à me contenter de peu, ne me suis-je pas toujours contenté de peu ? Je n'avais pas encore repris mes courses nocturnes.

Tout ce bonheur, même pour Suzanne qui appelait « bonheur » sa souffrance puisque Bonaventure en était la source, dura peu. M. Suzanne

aimait trop Bonaventure pour s'en réjouir. Un jour, à midi, ils se heurtèrent, grâce au hasard qu'aidait la patience de M. Suzanne, devant la *Taverne des Trois Dauphins*, Bonaventure se suspendit au bras du coiffeur avec, dans les yeux, une prière d'une surprenante ardeur. Ils s'étaient assis à la taverne, Bonaventure devant un, puis deux, puis trois whiskies, Suzanne devant son éternel pamplemousse. « Suzanne, mon grand ami Suzanne, avait murmuré Bonaventure, je sais ce que je suis pour toi — où tu m'as placé, à quelle altitude. Mais il y a l'amour. Est-ce que tu comprends, Suzanne ? Mon amour contre lequel je ne puis rien. »

— Si je comprenais ! dit M. Suzanne avec son rire clair. C'est comme lorsque vous m'avez demandé si j'aimais le cinéma... Je lorgnais les tables voisines, Bonaventure criait presque, avec une agitation dont le whisky seul ne pouvait être responsable. Il se frappait la poitrine des deux poings comme si là siégeait l'amour, et non dans le crâne, et qu'il en eût voulu l'expulser. Je ne l'avais jamais vu dans cet état. Ses mains tremblaient, son regard (où était-il le regard clair ?) fuyait le mien, ou au contraire plongeait en lui, avec une telle ardeur que, troublé jusqu'au vertige et fou de joie, je me détournais.

» Ce jour-là, les confidences n'allèrent pas plus loin. Ce ne fut que plus d'un mois après que Bonaventure m'avoua son enfer. Nadège s'était vite rendu compte de ce que représentait pour elle ce déclassement dont les ciments Yolande l'avaient en vain menacée et auquel elle-même s'était acharnée. Passés le scandale, l'excitation de la bagarre et le plaisir d'orgueil qu'elle avait goûté à jouer aux yeux de tout Grenoble le rôle d'une caissière de ciné, une fois attiédi le premier feu de la passion, elle souffrit de ce que la société l'eût prise au mot et qu'on la laissât soigneusement de côté roucouler avec son Don Juan débobineur de pellicules. Elle qui, par amour et poussée par le goût de s'encanailler qu'ont certaines femmes du monde et qu'elles confondent avec la vocation d'artiste, avait délibérément démoli sa « situation » en s'amusant à scandaliser les gens, cette situation à présent perdue, elle y attacha de l'importance. Elle mit à reconquérir ses privilèges de caste autant de force et de calcul qu'elle en avait mis à les gaspiller. Les ciments Yolande reconquis, Bonaventure gardé, sa victoire serait totale. Jusqu'alors, elle n'avait fait que répondre au salut des autres (quand elle y répondait !). A présent, elle épiait les plus furtifs regards, prête à saluer, souhaitant un sourire de personnes qu'elle n'eût auparavant même pas songé à voir, saluait tout le monde, et la première. Un jour, elle retourna au manège. On lui refusa un cheval. Il fallut lui arracher des mains l'écuyer qu'elle rossait de sa cravache, sans dire un mot. Elle s'entêta, souriait désespérément à n'importe qui. Elle s'arrangea pour prévenir les ciments Yolande qu'elle reconnaissait ses torts, elle leur fit des avances, même des excuses. Les ciments l'ignorèrent ; Grenoble aussi, qui avait pris le parti des ciments. Lorsque Nadège arrivait dans une maison de

thé, les mères de famille sonnaient le rassemblement de leurs filles, levaient le camp en se rengorgeant, les yeux au plafond. Les serveuses étaient insolentes. Nadège avalait son thé brûlant, et rageuse, insolente à son tour, disparaissait avec une pensée pour ce qu'elle avait été : la première demoiselle de Grenoble, qui pouvait tout faire, tout se permettre — non de se perdre. Elle avait régné sur une ville entière, sur une province. C'était cette royauté qu'elle regrettait. Bonaventure ne lui suffisait plus comme sujet. Devant cette conspiration du silence, Nadège se vit caissière à vie : elle eut peur. L'énergie, la violence qu'elle avait employées contre les ciments Yolande pour obtenir Bonaventure, elle les tourna contre Bonaventure pour reconquérir les ciments Yolande. Elle l'accusa : « Je vous ai tiré de la crotte, criait-elle. Je vous ai donné cela, cela, cela ! hurlait-elle en désignant les rideaux, les tapis, les bonheur-du-jour. Et vous, en échange ? Une place de caissière ! » Et autres reproches entremêlés d'insultes dont M. Suzanne ne se souvenait plus, mais toujours assez intelligemment choisies pour que Bonaventure en souffrît comme il fallait. Lui ne répondait pas : il était trop tard, il l'adorait.

— Il prit ainsi l'habitude de se confier à moi, ça le soulageait : « Tu m'es si commode, mon pauvre ami. Comme un essuie-plumes ou comme un crachoir. Avec tes mines de caniche pour aveugle, sois content, tu m'es aussi nécessaire que l'air. » Jamais je n'ai été aussi heureux : je touchais enfin des plaies, je guérissais enfin des écrouelles. Ma passion pour les autres, je la nourrissais avec d'autant plus de volupté, que les autres c'était Bonaventure. Bonaventure, lui, se mit à boire vraiment.

» Nadège aussi. Par défi, et avec l'emportement qu'elle mettait dans tout. Soûls, ils se flanquaient des tripotées dans le salon Directoire dont ils bouleversaient le beau désordre. Malgré les encouragements de Nadège, haineuse : « Tape. Tape donc : brute ! voyou ! » Bonaventure n'osait cogner ; il se contentait de paralyser la furibonde en la serrant dans ses bras. Ils oscillaient comme deux arbres, ramures emmêlées, que secoue la tempête. Ils tombaient, roulaient à terre, toujours enlacés. Ils finissaient par faire l'amour sur le tapis du salon en bégayant leur passion.

» Et cela n'avait pas de fin. Bientôt, Nadège disparut pour de courts moments, de petites fugues soigneusement inattendues, pour le seul plaisir d'affoler Bonaventure, de le lancer, sous les sarcasmes, d'un poste de police à l'autre. Puis elle modifia la mise en scène : avant de se sauver par les rues, elle l'insultait, du trottoir ; Bonaventure fermait les fenêtres, les volets. Ce fut au tour de Nadège de courir des kilomètres dans Grenoble éteint. Cela ne tarda pas à devenir ignoble. La proie d'une frénésie ahurissante, pareille à un gerbier de paille qu'une braise touche soudain, et tout flambe d'un coup, ronfle, saute et brûle jusqu'au ciel (toutes les femmes, monsieur Félix, ne sont-elles pas ce feu sous la paille, les plus honnêtes réussissant à le cacher jusqu'à ce qu'il s'éteigne avec

le temps ?) Nadège « chassait ». La merveilleuse héritière des ciments Yolande, caissière de l'*Éden* pour avoir épousé Bonaventure, devint Mme Cent Francs, c'était son tarif. Non qu'elle manquât d'argent — pas encore ; elle s'abandonnait au vertige de l'indignité. Victime d'une mystérieuse et irrésistible accélération, elle consacrait à la putasserie la volonté, l'énergie, l'intelligence et l'adresse dont eussent pu profiter la charité, l'héroïsme, la musique, la religion ou les ciments Yolande. Par son mariage, elle se trouvait au bas d'une pente qu'elle avait eu de la volupté à descendre — mais qu'elle avait essayé de remonter. Puisqu'on l'en empêchait, elle se laisserait rouler encore plus bas, sur d'autres pentes. « On » avait voulu l'humilier ? On allait voir ! Elle se chargeait elle-même de la besogne. Elle courait à l'abîme, par goût de l'extrême. On lui fermait les salons ? Elle roulerait dans le ruisseau ! Et elle élargissait encore cet abîme, toujours désireuse de franchir les limites. Était-ce de l'hystérie ? Était-ce pathologique ? Pas une seconde il n'était question de plaisir sensuel — il n'y avait qu'à considérer ce visage dur, ce regard jamais plus froid, plus aigre, plus lucide, cette démarche jamais plus énergique. Si Nadège s'avilissait avec rage, ce n'était pas qu'elle s'abandonnât à un vertige des sens ni qu'elle cédât à ce goût de la déchéance sociale où certaines personnes de l'élite, dans la terreur de nourrir des préjugés bourgeois, voient l'indice de la supériorité intellectuelle. Nadège obéissait à une décision de sa volonté. C'était encore de la provocation, encore de l'insolence. Toujours la politique du pire. De pentes en pentes, elle comptait peut-être descendre si profond dans l'avilissement que plus rien ne pourrait continuer ainsi, que l'absurde de la situation éclaterait, que le monde, et Grenoble avec, éclaterait. Nadège punissait les ciments Yolande qu'éclabousserait sa boue, elle punissait Bonaventure dans ce qu'il avait de plus cher, elle, Nadège, et elle se punissait davantage elle-même, se châtiant follement de son erreur et de l'énorme stupidité de son amour. Elle ne chômait pas : cent francs ! et elle était si belle ! gardant, même lorsqu'elle s'allongeait sur un banc de square, la jupe sous les bras, son allure de souveraine. Peut-être espérait-elle forcer l'indifférence des ciments Yolande par son inconduite fabuleuse ?

» Le scandale éclata vite, vite gigantesque. Comme les ciments Yolande entretenaient les meilleures relations avec le préfet, ils obtinrent, après avoir plus ou moins ténébreusement dépouillé Nadège, qu'on l'expulsât de la ville. Bonaventure vendit son cinéma, à perte, pour en racheter immédiatement un autre, un ambulant, le *Pathé-Rural*. Il ne pouvait se passer de cinéma à présent qu'il lui devenait nécessaire de s'arracher tous les soirs, comme il disait, « à soi et à ce qu'on entraîne avec soi jusqu'à sa mort ». Ce fut alors qu'ils partirent s'installer à Saint-Thénard, dans la montagne, à cause de ce chalet, le Pont-de-l'Œil, qui lui appartenait, à elle, Nadège.

— Son tombeau ne s'y dressait pas encore, dit M. Suzanne. Et il se tut.

Des besognes militaires m'empêchèrent quelque temps. Je ne redescendis pas à Marseille de deux semaines. Je me rasai moi-même.

Lorsque je revis M. Suzanne, il me parut que tout contact entre nous était rompu ; j'avais beau sourire — un sourire qui signifiait « Et alors ? » — nous parlâmes du mistral et du Gouvernement. Je n'osais plus poser franchement la question. Je recommençais d'attendre. Un jour je sentis que M. Suzanne, fatigué de lutter pour son silence, allait replonger dans sa mémoire. J'accentuai mon sourire. Un client entra, assassinant du coup la confidence. Je prenais pourtant bien soin de ne venir que l'après-midi où j'étais à peu près sûr de trouver Suzanne seul.

Un après-midi enfin... Il pleuvait. Le bruit ruisselant de la pluie pénétrait dans la boutique, profitant du silence. A travers le bazar de la vitrine, M. Suzanne regardait sans la voir l'eau du ciel qui piétinait la rue luisante. Cette eau grise transformait le jour en une obscurité indécise qui ressemblait assez à l'obscurité de l'aube dans les ruelles des villes. M. Suzanne frissonna. Il murmura qu'il revoyait Grenoble après le départ de Bonaventure. Grenoble vide, mort, et lui, Suzanne, au cœur de toute cette pierre, comme un ver dans une coque de noix. Il parla.

Sa solitude l'avait terrassé, plus profonde qu'avant Bonaventure. Soudain et d'un coup, ce fut la fin des soirs sans démons, la fin de cette très chaste félicité qui l'avait tourmenté d'une joie plus douloureuse que bien des supplices. Un tourbillon l'en précipita, le relança dans les rues noires, et sa poitrine sautait follement lorsque, se glissant sous les arbres des squares où s'accumulait une ombre peuplée, il reconnaissait la délicieuse angoisse dont il avait cru se guérir par Bonaventure. « Il m'empêchait de m'avilir », dit-il. Bonaventure parti, M. Suzanne s'aperçut avec horreur que son vertige, loin de s'atténuer par cet entracte, y avait comme puisé des forces. Bien plus : cette curiosité des autres, parce qu'elle s'était trouvée satisfaite non plus par une collectivité désincarnée mais par un Bonaventure en chair et en os, s'accompagnait d'une faim de la chair qui affola M. Suzanne. Il était à présent la proie d'un désir renouvelé par chaque rencontre et que la personne rencontrée semblait seule, au moment de la rencontre, capable d'assouvir. « Me voilà Nadège », se répétait-il chaque soir quand il franchissait le pont vers la ville. Il connaissait la même fureur. Il s'abandonna, comme Nadège, à l'ivresse connue de ceux qui s'abîment irrémédiablement. De nouveau il arracha ses bagues, vida son portefeuille, chaussa ses crêpes.

Les lendemains, neuf heures précises, M. Suzanne était, plus que jamais, l'employé modèle de la maison Mouthe.

JEAN-LOUIS BORY

(*A suivre.*)

BOSWELL EN ITALIE ET EN CORSE

par René Lalou

Tous les critiques d'outre-Manche s'accordent pour reconnaître que la publication des *Journaux* de James Boswell a compté parmi les événements littéraires de ces vingt dernières années. En effet, quand Boswell mourut, en 1795, sa place semblait à jamais fixée devant la postérité. Sa *Vie de Samuel Johnson* et son *Journal d'un Voyage aux Hébrides*, en compagnie du même Johnson, l'avaient fait ranger parmi les princes de l'art biographique. Mais, sans cesser de lui rendre cet hommage, on continuait d'ajouter, depuis un siècle et demi, qu'il devait ce titre à sa dévotion envers le redoutable dictateur des lettres qui avait régi une « ère johnsonienne » et à son humble effacement devant cette figure altière. Or, après une période de *blackout* qui s'étendit sur cinq générations, des chercheurs obstinés parvinrent à entrer en possession des manuscrits inédits de Boswell. Depuis qu'ils ont commencé d'être publiés, avec toutes les garanties désirables, sous le patronage de l'Université de Yale, James Boswell prend une singulière revanche sur le docte Macaulay qui le traitait de « grand imbécile » et attribuait tout son talent à sa faculté de mimétisme. Il apparaît aujourd'hui que Boswell n'a pas été seulement un des meilleurs prosateurs du XVIIIe siècle, mais aussi l'un de ses observateurs les plus pénétrants et l'une de ses personnalités les plus originales.

Avec une ténacité que ses lecteurs ont certainement approuvée, *La Revue de Paris* leur a permis de suivre pas à pas James Boswell dans sa glorieuse carrière posthume. Dès 1933, Albert Schinz avait publié ici [1], d'après l'édition procurée par le colonel Isham, les entretiens de Boswell avec Voltaire et Rousseau. Plus récemment, André Maurois a fait précéder d'une importante étude la traduction par Mme E. R. Blanchet du journal de Boswell à Londres, en 1762 [2]. Il a ensuite retracé, d'après

1. *La Revue de Paris*, 15 mai et 1er juin 1933.
2. *La Revue de Paris*, juin 1952.

les mêmes sources, le séjour de Boswell en Hollande (1763-1764) où notre Écossais flirta lourdement avec Belle de Zuylen, prédestinée à devenir l'une des initiatrices de Benjamin Constant [1]. Nos lecteurs ont pu également accompagner le voyageur durant ses pittoresques visites aux petites cours d'Allemagne [2]. C'est avec un très vif plaisir que, prenant à mon tour le relais dans ce transfert du flambeau boswellien à travers l'Europe, je les invite maintenant à partager les aventures de ce curieux explorateur en Italie, en Corse et en France, telles que les relate le second volume de *Boswell on the Grand Tour*, publié et commenté par Frank Brady et Frederick A. Pottle [3].

Au début d'octobre 1765, dans une lettre à Rousseau où il résumait ses neuf mois de séjour en Italie, Boswell (il avait alors vingt-cinq ans) s'accusait d'avoir maintes fois cédé au démon de la luxure. Il rappelait que l'illustre philosophe lui avait dit, au moment où ils allaient se séparer : « Monsieur, tout ce qui vous manque, c'est la connaissance de ce que vous valez. » Ayant longuement médité sur cette phrase, Boswell répondait : « J'ai parfois conscience de ce que je vaux et je pense et agis noblement. Mais alors survient une attaque de mélancolie : je me méprise et il m'apparaît que je perdrais mon temps à essayer d'améliorer un être aussi méprisable. » Un peu plus loin, il décrivait les cruelles souffrances que lui causait son hypocondrie ; elle allait jusqu'à lui faire mettre en doute le génie et le caractère de Rousseau qu'il admirait tellement, lorsqu'il était dans son état normal. De tels aveux suffisent à prouver que Boswell était beaucoup plus complexe, moralement et intellectuellement, que l'imaginaient ceux qui le réduisirent au rôle d'une ombre de Johnson.

Sa première étape importante fut Turin. Il s'étonna d'abord de constater que l'adultère y était de pratique courante, parmi les gentilshommes qu'il fréquentait. « Pourquoi donc vous mariez-vous alors ? » leur demanda-t-il. « Parce que c'est l'usage, répondirent-ils, pour perpétuer les familles. » Ainsi encouragé, Boswell décida d'avoir une intrigue avec la comtesse de Saint-Gilles. Il l'avait choisie, explique-t-il, parce qu'ayant dépassé la cinquantaine, elle serait une conquête plus facile pour un visiteur qui ne disposait que de quelques jours. Mais elle ne lui céda pas plus que la comtesse Burgaretta ou la comtesse Skarnavis qu'il courtisa ensuite. Il se vengea de ce triple échec en mandant à Rousseau que les belles dames du Piémont, habituées à la débauche, ne comprenaient rien aux délicatesses d'un soupirant passionné.

En février, il passa une bonne semaine à Rome où il résolut de se

1. *La Revue de Paris*, juillet 1953.
2. *La Revue de Paris*, avril 1955.
3. Aux éditions William Heinemann. Le premier volume du *Grand Tour* a, comme le *Journal de Londres*, été récemment traduit en français (Hachette).

comporter « en Espagnol » et de se payer une fille par jour. La première lui coûta sept shillings, mais pour les trois suivantes il dut verser treize shillings. A Naples, il eut plusieurs conversations avec le célèbre John Wilkes, politicien et pamphlétaire, qui avait dû s'exiler, après avoir été expulsé de la Chambre des Communes. Entre Boswell le monarchiste et Wilkes, l'idole des foules de Londres, les sujets de discussion ne manquèrent point. Avant de prendre congé, Boswell n'en tint pas moins à protester qu'Écossais de vieille souche, il ressentait cependant pour Wilkes autant d'affection qu'en pouvait éprouver n'importe quel Anglais.

Il regagna Rome juste pour voir le pape Clément XIII présider à la fête de l'Annonciation, le 25 mars, en l'église Santa Maria sopra Minerva. Ensuite se déroula, conte-t-il, une procession de jeunes filles qui venaient recevoir leur dot, les unes pour se marier, les autres pour entrer au couvent. Il observa, non sans surprise, que « fort peu d'entre elles étaient jolies et que la plupart des jolies étaient de futures nonnes » En bon touriste, il suivit, pendant six jours, une série de visites dirigées des monument antiques. Il admira notamment le Forum et le Colisée, non sans s'indigner que ce dernier servît de parc à bestiaux. A Saint-Pierre, le jeudi saint, il assista au lavement des pieds de douze prêtres par le Pape qui s'acquitta de cette charge avec un noble mélange de majesté et de modestie. Il se lia d'amitié avec lord Mountstuart qui le conduisit à Tivoli où il déclama une ode d'Horace. Quant à sa conduite privée, il dut avouer à Rousseau qu'elle n'avait pas toujours été aussi vertueuse que l'eût souhaitée ce maître.

Elle ne s'améliora pas à Sienne, bien au contraire ! Il s'en excuse sur la liberté universelle des mœurs en cette cité : « Je découvris que les gens y vivaient absolument selon la nature, faisant l'amour au gré de leurs inclinations. Puisque telle était la coutume dans cette société, je me conformai à la coutume... Jouir était l'unique affaire. Grisé par ce suave délire, je m'abandonnai sans remords, avec une complète sérénité, aux charmes des amours irrégulières. » En fait, il mena de front deux campagnes, utilisant un valet qui ne savait pas lire et qui portait dans sa poche droite les messages pour Porzia Sansedoni et dans sa poche gauche les billets pour Girolama Piccolomini. Avec la première ce ne fut qu'une passade ; car Boswell s'aperçut bientôt que Porzia n'était qu'une froide calculatrice. Il se tourna donc entièrement vers sa chère petite « Moma » et ils vécurent plusieurs semaines de bonheur.

Moma n'avait connu jusqu'alors que les brutalités d'un vieil époux et les fadeurs de ces *cavalieri serventi* que Boswell compare à des « soldats sans solde ». Elle s'éprit sincèrement du jeune Anglais qui lui dispensait à la fois les plaisirs charnels et les leçons de morale. Un passage de la longue lettre que Boswell écrivit, pour Rousseau, à Lucques, en octobre 1765, mais qu'il ne lui envoya jamais, offre un savoureux tableau de leurs rapports intimes : « Dans mes instants de vertu et de piété, je

lui répétais tout ce que l'on a coutume de dire contre l'adultère. Elle aimait passionnément vos ouvrages. Je pris donc un air grave et sérieux pour lui lire les belles phrases, si touchantes, de votre Julie à propos de ce terrible vice. J'en étais si ému qu'elle ne put y demeurer insensible. Mais je me sentis débordé par un retour de passion. Je l'étreignis frénétiquement et nous renouvelâmes nos criminelles extases. » A ses charmes, cette amoureuse ajoutait, d'ailleurs, de solides qualités. Elle ne réclamait aucun cadeau, elle ménageait l'argent de Boswell, lui interdisant de le risquer au jeu de cartes. On ne s'étonne donc point de l'entendre dire, sans qu'on le puisse soupçonner d'ironie : « Elle jouait si bien le rôle d'une excellente épouse qu'elle me donnait l'impression que nous étions réellement mariés. Jamais le vice ne fut à ce point sanctifié par la vertu. Elle me faisait l'accompagner à la messe ; et j'ose dire qu'à l'église nous étions aussi pieux que si notre conduite eût été entièrement innocente. » Tout commentaire affaiblirait ces images idylliques.

Cependant le père de Boswell, lord Auchinleck, s'irritait d'un si long séjour à Sienne, bien que son fils eût tenté de le persuader que cette ville était celle où l'on apprenait à parler le plus pur toscan. James, d'autre part, redoutait de tomber dans le piège matrimonial. Non sans regret, ni sans jurer à Moma de lui garder une éternelle amitié, il quitta Sienne. Par Lucques, puis par Pise où il mystifia son guide en suggérant, d'un ton modeste, que c'était peut-être le vent qui avait fait pencher la fameuse tour, il parvint à Livourne. Ce fut de ce port qu'il s'embarqua pour la Corse, le 11 octobre 1765.

L'idée de ce voyage d'exploration s'était précisée dans son esprit, en décembre 1764, quand il était venu voir Rousseau à Môtiers. Dans *le Contrat Social*, Rousseau avait formulé ce jugement : « Il est encore en Europe un pays capable de législation : c'est l'île de Corse. » En réponse, le capitaine Matteo Buttafoco l'invita à s'y rendre en personne pour aider à doter d'une constitution cette jeune république. Rousseau venait de recevoir cette offre lorsque Boswell arriva. Il proposa en souriant de se faire l'ambassadeur extraordinaire du philosophe en Corse. Ce n'était pas là une simple boutade. Comme beaucoup de ses contemporains, Boswell voyait dans cette île un terrain d'élection pour vérifier les théories de Rousseau sur l'homme en l'état de nature. De plus, tout en satisfaisant sa curiosité, il aurait le mérite d'être le premier Anglais cultivé qui rapporterait une description, complète et minutieuse, de ce pays. Pour mieux réaliser son projet, il se garda seulement d'en avertir son père, l'exigeant lord Auchinleck.

Nous n'insisterons pas sur le récit de ce voyage, puisque *La Revue de Paris* en offre à ses lecteurs tous les passages importants. Il sied néanmoins d'observer qu'*An Account of Corsica* n'est plus un journal intime, mais un ouvrage composé à loisir. En le publiant, Boswell disait qu'il n'avait pas voulu fatiguer ses lecteurs par un récit de ses aventures quo-

tidiennes. En se libérant ainsi d'une stricte chronologie, il a pu donner tant d'importance à ses entretiens avec Paoli qu'on est surpris de découvrir qu'il n'a passé auprès du chef corse qu'une seule des six semaines de son séjour dans l'île. En s'accordant le temps de la réflexion, il a pu modérer son premier enthousiasme et avouer que les Corses, lorsqu'ils ne sont pas engagés dans l'action, passent leurs journées à se griser de chants héroïques. On sent également qu'en écrivant ces pages, Boswell affermissait ou nuançait ses jugements. Il a parfaitement indiqué que Rousseau, après une flambée d'imagination, se dérobait à l'épreuve que lui avait proposée Buttafoco. Il n'a pas moins finement discerné que Paoli souhaitait utiliser le talent de l'écrivain, non le charger de rédiger un code de lois. Même si les femmes le dupent encore, aucun homme ne pourra désormais tromper la vigilance de Boswell.

Boswell avait péniblement arraché à son père la permission de s'absenter pendant quatre mois. De délai en délai, ces quatre mois en étaient devenus dix. Lord Auchinleck intima donc à son fils l'ordre de rentrer au plus vite. Boswell, qui avait regagné Gênes, se remit en route, sans manifester pourtant une hâte excessive. Le 15 décembre, il visita Monaco qui le fit penser, par un curieux rapprochement, à son pays natal : « Le prince actuel de Monaco habite presque toujours à Paris. De sorte que son palais a l'air désert, comme la maison d'un *laird* écossais qui habite en Angleterre. » Par Nice et par Antibes, il gagna Fréjus. A Marseille, il fut conduit chez une aimable Mlle Susette qui l'accueillit dans sa jolie chambre à coucher. Mais les sentiments de Boswell furent assez contradictoires. « Susette, note-t-il, était si petite que j'eus l'impression que c'était une enfant et ne la désirai guère. Je me souvenais de ma charmante signora de Sienne. Toutes les autres femmes me dégoûtaient et j'étais furieux de me trouver dans les bras de cette Susette. Pourtant elle bavardait gentiment et me divertit. Je sacrifiai aux grâces. »

Des incidents assez divers marquèrent son voyage vers Paris. A Avignon, il eut la joie d'être reçu chez le comte de Dunbar, un des plus fervents Jacobites. Boswell y retrouva une parfaite atmosphère écossaise et y glana des anecdotes sur Jacques II et sur le prince Charles. A partir de Montpellier, il souffrit d'un ongle incarné qui causa l'inflammation d'un de ses orteils. Il tenta de se faire soigner à Lyon. Le chirurgien proposa de lui arracher l'ongle, afin d'être assuré qu'il ne lui causerait plus d'ennui. Boswell déclina cette offre et se contenta d'un emplâtre jusqu'à l'arrivée à Paris.

Il était impatient d'y parvenir, parce qu'il venait de recevoir une grande nouvelle : tracassé par les autorités suisses, Rousseau avait accepté l'invitation du philosophe David Hume et allait l'accompagner en Angleterre. A Paris, Boswell retrouva Horace Walpole et John Wilkes qui lui conta qu'au moment où il prenait congé de Voltaire, l'auteur de

Candide lui avait dit : « Monsieur, il n'y a que quatre endroits où vous puissiez vivre : Londres, Paris, le Ciel ou l'Enfer. »

Hume et Rousseau avaient quitté Paris, le 4 janvier 1766. Boswell qui les suivit, le 31 janvier, reçut la mission de conduire Thérèse Le Vasseur en Angleterre. Les pages du *Journal* où Boswell narrait leur voyage de onze jours ont été détruites par les possesseurs de ses papiers. Mais le colonel Isham avait eu la chance de les lire et d'en faire un résumé. Nous savons ainsi que, dès le second soir à l'auberge, ils partagèrent le même lit. Comme il lui arrivait souvent, le premier essai de Boswell fut un fiasco. Thérèse, son aînée de vingt ans, le consola maternellement. Il reprit courage et se comporta plus vaillamment. Mais, le lendemain, il commit l'imprudence de féliciter Thérèse d'avoir enfin connu les ardeurs d'un amant écossais. On imagine sa déception quand elle lui répondit : « Je reconnais que vous êtes un amant robuste et vigoureux, mais vous manquez d'art. » Elle entreprit donc de lui donner des leçons de technique qui ne le convainquirent d'ailleurs point de sa supériorité. Ainsi trompèrent-ils l'ennui du voyage. N'omettons pas, pour être juste, que dans les intervalles de ces ébats amoureux, Boswell sollicitait de Thérèse des confidences sur les idées philosophiques de Rousseau.

On a fréquemment loué le talent de reporter de James Boswell. Frank Brady fait remarquer qu'il s'institua, avec un égal succès, son propre agent de publicité. Du 5 décembre au 11 février, il avait envoyé à la *London Chronicle*, une série de textes, destinés à entretenir la curiosité du public sur les motifs et les conséquences du voyage de James Boswell esquire, en Corse. Bien qu'il eût ainsi préparé sa rentrée, on porte à son crédit qu'aussitôt après avoir remis Thérèse dans les bras de Rousseau, il se précipita chez Johnson.

Boswell obtint alors une audience du roi George III. Comment n'en pas citer son compte rendu dans le *Journal ?* « Sa Majesté : « Revenu ici tout récemment ? » Il n'en dit pas davantage. Me sentis fort à l'aise, nullement intimidé, et l'appréciai beaucoup. » Sa conversation avec William Pitt fut moins laconique. Quand on introduisit Boswell, Pitt était en compagnie des lords Shelburne et Cardcross. Boswell se borna donc à rapporter que Rousseau admirait beaucoup Pitt et à citer un propos de Voltaire, affirmant qu'il n'y avait en Europe qu'un roi et demi : celui de Prusse et celui de Sardaigne. A quoi Pitt, enchanté, riposta : « S'il m'est permis d'améliorer un jugement de M. de Voltaire, j'accorderai le tout au roi de Prusse, disant qu'il est un roi et demi, tous les autres n'étant que des rois. » C'était là simplement peloter avant de faire partie. En effet, dès le départ des deux seigneurs, on en vint aux affaires sérieuses. Pitt commença par rappeler sa situation officielle : « Je ne puis légalement recevoir aucune communication du général Paoli. Car je suis Conseiller Privé et j'ai prêté serment de ne rien entendre d'aucune puissance étrangère qui puisse concerner la Grande-Bretagne, sans le communiquer au Roi et au Conseil. A vous donc, Monsieur, de juger si ce que

vous avez à dire est de nature à leur être répété ou non. Je serai très heureux d'entendre ce que vous me direz de la Corse, en votre qualité de voyageur. » Cette précaution prise, Pitt écouta fort attentivement le rapport de Boswell qui dut éprouver les sentiments d'un augure parlant à un autre augure.

Le *Journal du Grand Tour* s'arrête, ce 23 février 1766, après une conversation avec Goldsmith. Boswell et lui sortaient de chez Johnson qui s'était montré encore plus irritable qu'à l'ordinaire. Comme Boswell l'excusait de ne pouvoir supporter aucune contradiction, Goldsmith prononça une phrase qui anticipait le jugement de la postérité : « Monsieur, personne ne résiste à une adulation perpétuelle. » Si Boswell a cessé alors de tenir son journal pour ne le reprendre qu'en janvier 1767, ce fut peut-être parce qu'il se trouvait mêlé à ce qu'il appellera plus tard « une tragi-comédie littéraire ». Les renseignements que nous possédons ne permettent pas de démêler si Rousseau savait vraiment, grâce à des aveux de Thérèse, qu'il avait contre Boswell des griefs très personnels, ou bien s'il l'engloba dans la méfiance que lui inspiraient maintenant Hume et Walpole. De son côté, Boswell avait perdu beaucoup de ses illusions sur Rousseau, à tel point que son *Journal* de 1765, envisagé de ce biais, est l'histoire de la vie et de la mort d'une amitié.

RENÉ LALOU

JOURNAL D'UN VOYAGE EN CORSE

par JAMES BOSWELL

Ayant résolu de passer quelques années à l'étranger pour m'instruire et me distraire, je conçus le dessein de visiter la Corse. Le voyage classique à travers l'Europe ne me suffisait pas ; la Corse me parut un coin d'Europe jusqu'ici ignoré et où je trouverais le spectacle unique d'un pays en train de se battre au nom de la liberté [1], et de métamorphoser une nation opprimée, faible et pauvre en un état indépendant et prospère.

A mon arrivée en Suisse, j'allai rendre visite à M. Rousseau. Il vivait alors dans un isolement romanesque dont il eût peut-être mieux fait de ne jamais sortir. De sa lointaine retraite, son éloquence singulière nous donnait une haute idée du philosophe-ermite. Quand il redescendit au niveau humain, nous savons, hélas ! quelle désillusion ce fut.

Il me reçut fort courtoisement, car je lui étais recommandé par mon

1. Les Corses, dirigés par Paoli, s'étaient révoltés contre les Génois, qui avaient établi leur domination dans l'île depuis plusieurs siècles.

honorable ami, le comte Marischal, avec qui j'avais eu le plaisir de voyager en Allemagne. On m'avait dit que M. Rousseau était en rapports avec les Corses qui lui avaient demandé conseil pour les aider à établir une constitution. Je l'informai de mon projet d'aller chez eux, une fois terminé mon voyage en Italie, et lui demandai instamment une lettre d'introduction. Voyant que mon enthousiasme pour les vaillants Corses était aussi chaleureux que le sien, il promit de m'envoyer cette lettre aussitôt que je le préviendrais de la date précise de mon voyage.

Je lui écrivis de Rome, en avril 1765, que je comptais mettre mon projet à exécution en septembre et que je le priais donc de m'envoyer la lettre d'introduction promise, faute de quoi je partirais quand même, mais risquais de me faire pendre comme espion, ce dont je lui laissais l'entière responsabilité.

Le philosophe-ermite fut homme de parole et, à mon arrivée à Florence, en août, je reçus sa lettre. Muni de cette recommandation, je n'eus plus qu'un désir : arriver au plus tôt auprès de l'illustre Pascal Paoli. Les charmes de l'adorable Sienne m'avaient retenu plus que de raison. J'avais besoin de l'air tonifiant de la Corse pour me revigorer après les délices de la Toscane.

Je me rappelle avec étonnement à quel point même les gens bien placés pour le connaître ignoraient l'état réel de la Corse. Un haut officier de la marine britannique, qui connaissait plusieurs ports de cette île, m'avait dit que je risquais ma vie en allant chez ces barbares ; car l'aide de son médecin de bord, étant descendu à terre pour le plaisir de chasser, n'avait cessé de voir surgir des fourrés des indigènes avec leur fusil chargé et, sans la protection de ses guides corses, ils lui eussent certainement réglé son compte.

A Livourne même, qui n'est qu'à un jour de traversée de la Corse et qui est en rapports constants avec elle, j'ai trouvé des gens pour me déconseiller un voyage si plein de dangers !

Mais l'entreprise ne me causait nulle appréhension, car le comte Rivarola, consul de Sardaigne, qui est corse, m'avait affirmé que les mœurs dans son pays étaient fort civilisées, et que, même aux temps les plus rudes, aucun Corse n'aurait jamais attaqué un étranger. Le comte eut la bonté de me remettre des lettres de recommandation pour maintes personnalités du pays. Je venais de voyager dans plusieurs pays étrangers où j'avais constaté mon aptitude à m'entendre avec des hommes au langage et aux sentiments différents des miens. Je n'avais aucune crainte d'éprouver des difficultés à sympathiser avec les Corses si simples et si généreux.

Le seul danger que je prévoyais était celui d'être enlevé par des corsaires et d'avoir à subir l'esclavage chez les Turcs, en Alger. J'en parlai au commodore Harrison, chef de l'escadre anglaise en Méditerranée et qui se trouvait alors au mouillage dans la baie de Livourne, sur le *Centurion*. Il m'affirma que si les Turcs m'enlevaient, ils ne me garderaient

pas longtemps ; mais, afin de prévenir tout incident, il eut la bonté de me fournir un passeport amplement circonstancié et précis. Comme ce papier ne devait être utile qu'en cas de rencontre avec des corsaires, il me dit en riant, au moment de me le donner : « J'espère, monsieur, qu'il vous sera parfaitement inutile. »

Avant de quitter Livourne, j'eus le temps de m'apercevoir que les politiciens italiens prenaient mon voyage fort au sérieux, comme si véritablement j'avais eu mandat de mon Gouvernement pour négocier un traité avec les Corses. Plus je me récriais, plus leur conviction prenait corps, ce qui me donnait la réputation d'un jeune homme excessivement discret. Je les laissai donc m'accorder la dignité de plénipotentiaire jusqu'au jour où ils découvriraient l'inanité de leurs suppositions.

Je quittai Livourne à bord d'un bateau toscan qui s'en allait au Cap Corse chercher du vin. Je lui donnai la préférence sur le bateau qui allait à Bastia [1], car j'ignorais les sentiments du général français vis-à-vis des Corses et je craignais qu'il ne me permît pas de joindre Paoli. Je décidai donc de débarquer sur le territoire de la nation corse, et, après avoir vu leur illustre chef, j'irais présenter mes respects aux Français, s'il y avait lieu.

Habituellement, il suffit d'une journée pour aller de Livourne en Corse, mais, en l'absence totale de vents favorables, il nous fallut deux jours. Le premier sembla le plus long. Heureusement, il y avait deux ou trois Corses à bord et l'un d'entre eux joua sur sa *cetra* [2], ce qui me divertit beaucoup. Au coucher du soleil, tous se mirent à chanter l'*Ave Maria* avec beaucoup de dévotion et non sans harmonie. C'était un plaisir d'entrer ainsi dans l'esprit de leur religion et de les entendre élever vers le ciel leurs prières du soir.

Le lendemain, nous avions fait connaissance et nous étions tous plus animés et plus gais. Les braves Corses jugèrent à propos de faire la morale à un jeune voyageur qui arrivait d'Italie. Ils me dirent que je serais traité, dans leur pays, avec la plus grande hospitalité, mais que si jamais j'essayais de débaucher une de leurs femmes, ils me tueraient sur-le-champ.

J'aidai les rameurs pendant plusieurs heures, ce qui me mit d'excellente humeur. Je débordais de joie en approchant de l'île que mon imagination revêtait d'une noblesse exceptionnelle. Aussi loin que je puisse remonter dans mes souvenirs, j'avais toujours entendu parler des « révoltés corses, groupés autour de Paoli ». Comme c'était excitant de penser que j'allais bientôt me trouver en leur présence !

Après avoir consciencieusement visité Corte, je m'occupai de mon voyage à travers ce pays montagneux pour joindre Paoli. La veille du départ, je m'aperçus que j'avais oublié de me faire établir un passeport,

1. Le corps français de Marbeuf était cantonné dans la région de Bastia (les Corses ayant spontanément demandé l'aide de la France).
2. Sorte de cithare.

précaution encore nécessaire en l'état actuel des choses dans le pays. Donc, après souper, le prieur du couvent franciscain qui m'avait accueilli m'accompagna chez le grand chancelier qui acquiesça aussitôt à ma demande ; et, tandis que son secrétaire rédigeait la pièce en question, il m'aida agréablement à passer le temps en me lisant certains passages des minutes de la *Consulte générale*. Le passeport rédigé, il n'y manquait plus que le sceau ; et ce fut l'occasion d'une scène brève et charmante qui me toucha profondément. Le chancelier demanda à un petit garçon qui jouait dans la pièce où nous nous tenions, d'aller bien vite auprès de sa mère chercher le grand sceau du royaume. J'eus l'impression de me trouver chez un nouveau Cincinnatus.

Le lendemain matin, nous partîmes en bon ordre, avec de belles mules vigoureuses et d'excellents guides corses. Mes dignes Pères du couvent, qui m'avaient traité avec bonté pendant mon séjour, tinrent à me donner des provisions pour la route, sous la forme d'une gourde de leur meilleur vin et de délicieuses grenades. Mes guides étaient si sympathiques qu'à maintes reprises je descendis de ma monture pour marcher auprès d'eux, accordant ma conduite sur la leur : quand nous avions faim, nous lancions des pierres dans les grosses branches des châtaigniers qui nous entouraient ; une pluie de châtaignes en tombait, dont nous remplissions nos poches et dont nous nous régalions tout en poursuivant notre route ; et nous nous allongions au bord du premier ruisseau pour étancher notre soif à même le courant. Nous redevenions exactement, pour une brève période, pareils à ceux de la *prisca gens mortalium* d'Horace, la race primitive des hommes qui rôdaient dans les bois, se nourrissant de glands et buvant l'eau des sources.

Dans un petit village, je fis un arrêt pour reposer mes mules ; les habitants firent cercle autour de moi, comme si j'eusse été un ambassadeur me rendant auprès de leur général. Lorsqu'ils surent de quel pays je venais, l'un d'eux, un grand diable basané, s'exclama : « Les Anglais ! des barbares ! ils ne croient pas en Dieu. » Je lui répondis : « Pardon, Monsieur. Nous croyons en Dieu, et en Jésus-Christ aussi. — Hum ! Et vous croyez au Pape ? — Non. — Et pourquoi ? » La question était épineuse, vu les circonstances, car l'auditoire était nombreux. J'eus l'idée de proposer un argument tout personnel, et répondis d'un ton convaincu : « Parce que nous sommes trop loin. » Argument assez neuf contre l'infaillibilité universelle du Pape. Il eut un certain poids cependant, car mon adversaire mit un temps avant de répondre : « Trop loin ! La Sicile est bien aussi loin que l'Angleterre et pourtant, en Sicile, ils croient au Pape. — Oh ! dis-je, nous sommes dix fois plus loin que la Sicile. — Ha ! ha ! dit-il, trouvant l'explication suffisante. C'est ainsi que je me tirai d'affaire. Je me demande si les savants arguments de nos doctes ministres protestants auraient aussi bien réussi.

Lorsque enfin j'arrivai en vue de Sollacaro, où résidait Paoli, je ne

pouvais me défendre d'une anxiété grandissante. L'image que je me faisais de lui s'était considérablement amplifiée au cours des conversations que j'avais eues avec les gens du pays ; si divers qu'ils fussent, tous me l'avaient représenté comme un être au-dessus de l'humain. J'avais le plus vif désir de rencontrer une personnalité aussi exceptionnelle, mais comment pourrais-je jamais trouver les arguments raisonnables pour motiver ma présomption ? N'allais-je pas être réduit à néant par sa simple présence ? J'étais presque tenté de repartir sans l'avoir vu. Tout le long du trajet, mon esprit fut occupé de ces débats intérieurs.

Laissant mon serviteur avec les guides, je franchis la ligne des sentinelles. Des gens de l'entourage du général vinrent au-devant de moi et me conduisirent dans un vestibule où se tenaient quelques gentilshommes de la chambre. Le signor Boccheciampe avait prévenu de mon arrivée et l'on m'introduisit dans le bureau de Paoli. Je l'y trouvai seul et, d'emblée, sa personnalité s'imposa à moi. C'est un homme grand, fort, bien bâti ; le teint clair, l'air sensé, libre et franc, le port viril et noble. Il avait alors quarante ans. Son costume était vert et or. Longtemps il avait porté le costume traditionnel de son pays ; mais, depuis l'arrivée des Français, il avait pensé qu'une certaine élégance dans la tenue pourrait donner de son Gouvernement une impression plus respectable.

Il me demanda quelles étaient mes recommandations auprès de lui. Je lui donnai une lettre du comte Rivarola ; lorsqu'il l'eut terminée, je lui présentai la lettre que j'avais reçue de Rousseau. Il se montra poli, mais extrêmement réservé. Je m'étais déjà trouvé en présence de plus d'un prince ; mais jamais l'épreuve n'avait été aussi dure qu'avec Paoli. Il a un don remarquable de physionomiste. Comme il est continuellement exposé aux traîtrises, à l'assassinat, il a pris l'habitude de scruter longuement tout visage nouveau. Pendant dix minutes, nous nous promenâmes de long en large dans la pièce en échangeant de rares paroles ; mais son œil pénétrant, aigu et tenace, ne me quittait pas ; on eût dit qu'il me fouillait jusqu'à l'âme.

Ce début d'entrevue fut excessivement pénible pour moi. Mais sa réserve peu à peu se fondit et, à mon grand soulagement, il commença à parler. Je m'aventurai alors à lui adresser ce compliment sur les Corses : « Monsieur, je suis en train de prendre contact avec le monde ; il y a peu de temps, j'ai visité Rome. J'y ai vu les ruines du passé d'un peuple libre et brave ; ici, c'est la naissance d'un autre que je vois. »

Il accueillit mon compliment avec bonne grâce, mais fit la remarque que les Corses n'avaient aucune chance de devenir, comme les Romains, un grand peuple de conquérants qui étendrait son empire sur la moitié du monde. Leur situation géographique et les systèmes politiques modernes s'y opposeraient absolument. « Mais, ajouta-t-il, la Corse pourrait devenir un pays heureux. »

Il m'exprima sa grande admiration pour Rousseau que le signor Buttafoco avait invité à venir en Corse pour aider le pays à établir ses lois.

M. de Voltaire, toujours railleur, avait, paraît-il, fait courir le bruit que ce n'était qu'une bonne farce qu'on avait faite à Rousseau. Dès que Paoli eut vent de la chose, il avait écrit lui-même au philosophe, me dit-il, pour renouveler l'invitation.

Quelques-uns des seigneurs de son entourage entrèrent dans la pièce et l'on nous dit bientôt que le dîner était servi. Le général me fit l'honneur de me placer à côté de lui. C'était une tablée d'une quinzaine de couverts, car il recevait à sa table beaucoup de notables du pays. Il avait un cuisinier italien qui avait exercé longtemps en France, mais Paoli s'en tenait à quelques plats simples et substantiels, évitant tout mets recherché et ne buvant aucun vin étranger.

Je me sentais quelque peu intimidé dans une telle compagnie de héros. La conversation du général roulait principalement sur l'histoire et la littérature. Je me rendis bientôt compte qu'il avait une belle culture classique, que son esprit était orné de connaissances variées et que sa conversation était instructive et divertissante. Avant le dîner, il parlait français. Maintenant, c'est en italien qu'il s'exprimait et avec beaucoup d'éloquence.

Nous prîmes le café dans une autre pièce. Ma timidité s'évaporait. Je cessais de penser avec anxiété à ma petite personne ; mon attention était toute absorbée par les propos du chef illustre de la Corse.

Il me recommanda aux soins de l'abbé Rostini qui avait passé de longues années en France. Le signor Colonna, seigneur du château de Sollacaro, étant absent, on m'offrit sa maison comme logis. J'y restai seul jusqu'au soir et retournai auprès du général un peu avant l'heure du souper. Je trouvai grand profit à sa conversation ainsi qu'à la société de son entourage que j'appris peu à peu à connaître.

Chaque jour augmentait ma satisfaction. On m'accordait des marques d'attention toutes particulières en tant que sujet de Grande-Bretagne ; l'écho en parvint en Italie et fit naître la supposition que j'étais un envoyé officiel. Le matin, on me servait mon chocolat sur un plateau d'argent aux armes de Corse. Je dînais et soupais constamment avec le général. Je recevais des visites de tous les nobles du pays et, chaque fois que l'envie me prenait de faire une excursion, j'étais accompagné d'une escorte. Je priai instamment le général de ne me point traiter avec tant de cérémonie, mais il n'en voulut pas démordre.

Un jour que, accompagné de mon escorte, je montais le propre cheval de Paoli, richement caparaçonné de velours cramoisi rehaussé de broderies d'or, je me laissai aller à goûter, un instant, la bouffée d'orgueil que m'inspirait ce déploiement, car j'étais curieux d'expérimenter par moi-même quels pouvaient bien être les plaisirs de la pompe et des honneurs dont les hommes s'enivrent de si étrange façon. De retour sur le continent, après tant de magnificence, je n'en finissais pas de taquiner

mes amis en leur disant que je ne pourrais plus vivre auprès d'eux, car ils ne me traitaient pas avec les égards qui m'étaient dus.

Le temps s'écoulait pour moi de la manière la plus agréable. Je vivais dans une sorte d'atmosphère de nobles sentiments. Paoli s'amadouait. Je me livrais davantage. J'oubliais la grande distance qui nous séparait et j'avais, chaque jour, plusieurs heures de conversation privée avec lui.

Depuis le début de mon voyage, j'écrivais chaque soir mes observations de la journée, notant tout pêle-mêle afin d'y puiser ensuite à loisir. De ces observations, les plus intéressantes pour mes lecteurs, comme pour moi-même, sont certainement les souvenirs et les formules remarquables de Paoli que je suis fier de transcrire ici.

Parlant de la guerre de Corse : « Monsieur, me dit-il, si nous avons la chance de triompher, on nous baptisera : nobles défenseurs de la liberté. Si nous avons le malheur d'échouer, on nous traitera de misérables rebelles. »

Les Français lui objectaient que la nation corse n'avait pas d'armée régulière. « Nous n'en voudrions pas, disait Paoli. Qu'y gagnerions-nous ? L'héroïsme d'un régiment, puis d'un autre ? Actuellement, chacun de nos hommes vaut un régiment. Si les Corses étaient enrégimentés en troupes régulières, ce serait la mort de cet héroïsme individuel qui nous a valu des exploits tels qu'ils suffiraient, en tout autre pays, à couvrir de gloire le plus fameux généralissime. »

Je lui demandai comment il était possible d'avoir, comme lui, une âme si désintéressée. « Elle n'est pas désintéressée, expliqua-t-il, mon intérêt est de me faire une réputation. Je sais très bien qu'on la conquiert en faisant le bonheur de son pays, et je compte l'obtenir. Pourtant, si je pouvais donner le bonheur à ce peuple, je ne demanderais pour moi que l'oubli. J'ai un orgueil inouï. L'approbation de mon propre cœur me suffit. »

Il disait qu'il aurait grand plaisir à voyager, qu'il aimerait fréquenter les savants et les grands esprits du monde entier. Je lui demandai alors comment, avec ces dispositions, il pouvait supporter d'être confiné dans une île de civilisation encore primitive et, au lieu de participer à des soirées attiques, *noctes cœnaeque Deum* (soirées et banquets des Dieux), de vivre sans cesse dans les soucis et les dangers. A ma citation d'Horace, il répondit par un vers de Virgile : « *Vincet amor patriæ laudumque immensa cupido.* » (L'amour de la patrie prévaudra, ainsi que le désir immodéré de louange.) Quelle noblesse dans ce bel et sonore accent italien, quelle grâce dans la dignité de son attitude ! J'aurais voulu qu'un sculpteur éternisât cet instant.

Je lui demandai s'il comprenait l'anglais. Il se mit à le parler, fort passablement. Jeune officier à Naples, il avait connu plusieurs Irlandais. Et comme il avait de grandes facilités pour les langues, c'est ainsi qu'il avait appris l'anglais. Mais, ne l'ayant pas parlé depuis dix ans, il

s'exprimait avec lenteur. On voyait bien qu'il connaissait les mots, mais à cause du manque d'exercice, il éprouvait quelque difficulté d'élocution.

Il me confiait que ce qui lui tenait le plus à cœur, c'était de dresser ses Corses de telle manière qu'ils arrivent à former un ensemble bien organisé et puissent se passer de lui. « Notre Etat, expliquait-il, est jeune et a encore besoin d'être tenu en lisière. Ce que je voudrais, c'est que les Corses apprennent à marcher tout seuls. Aussi, quand ils viennent me trouver pour me demander qui ils doivent choisir comme *Padre del Commune* ou autre notabilité, je leur réponds : « Vous connaissez mieux « que moi les gens capables et honnêtes autour de vous. Réfléchissez aux « conséquences de votre choix, non seulement pour vous personnelle- « ment, mais pour le pays en général. » De cette façon je les habitue à sentir leur propre importance en tant que membres de la communauté. »

Je le réjouis beaucoup en lui exprimant ma surprise de le trouver si aimable, si cultivé et si courtois; car bien que je m'attendisse à voir un grand homme, je l'imaginais plutot sous les traits d'un homme rude, un Attila roi des Goths, ou un Luitprand, roi des Lombards.

J'ai remarqué que, bien qu'il eût fréquemment sur les lèvres un sourire bienveillant, il ne riait pour ainsi dire jamais. Je ne saurais dire si un rire bruyant, en société, est considéré généralement comme une marque de faiblesse ou de naïveté, mais tout ce que je sais, c'est que les vrais grands hommes et les hommes de parfaite éducation s'y laissent rarement aller.

La variété, je dirais même la diversité de l'esprit de ce grand homme, est merveilleuse. Un jour où je venais lui présenter mes respects avant le dîner, je le trouvai fort agité, au milieu d'un groupe de ses nobles amis, avec, devant eux, un Corse qui avait l'air d'un criminel devant ses juges. Paoli immédiatement se tourna vers moi : « Je suis content que vous arriviez, monsieur. Vous autres protestants vous insurgez contre notre doctrine de la transsubstantiation. Contemplez donc ici même un miracle de transsubstantiation : un Corse métamorphosé en Génois. Cet homme indigne que voilà est un Corse qui a servi longtemps comme lieutenant dans l'armée génoise, au cap Corse. Andrea Doria et tous leurs plus grands héros n'auraient pas pu être plus violemment partisans de la république génoise que cet homme, et tout cela, contre son propre pays. »

Se tournant alors vers l'homme : « Monsieur, la Corse s'est fait une loi de pardonner aux plus indignes de ses enfants quand ils se rendent à merci ; même, comme c'est le cas pour vous, quand ils n'ont pu faire autrement. Vous êtes donc libre. Mais prenez garde. J'aurai l'œil sur vous et si vous faites jamais la moindre tentative pour retourner à vos traîtrises, vous n'ignorez pas que je saurai me venger. » Il prononça ces paroles d'un air farouche, et, à la noirceur de son regard, on voyait bien

qu'il songeait à une terrible vengeance. Cependant, après cette séance, il reprit dans l'instant son air accoutumé, nous lança un « Allons dîner ! », passa à table et fut d'aussi aimable humeur que s'il ne se fût rien passé.

Un jour que nous étions seuls, il me confia : « Jamais je ne me marierai ; je ne possède pas les vertus conjugales. Aucun mariage ne me tenterait, si ce n'est avec une riche héritière qui m'apporterait une immense fortune à mettre au service de mon pays. »

Toutefois, il accordait de grandes louanges à l'institution du mariage qui, d'après l'expérience des siècles, s'était montrée la mieux calculée pour le bonheur des individus et pour le bien de la société. S'il n'avait été un homme public, il se serait probablement marié et j'ose affirmer qu'il eût excellé dans les rôles de mari et de père comme il le fait dans ceux de chef de gouvernement et de chef militaire. Mais sa situation difficile et dangereuse lui interdisait de jouir du bonheur familial. Il a épousé sa patrie et les Corses sont ses enfants.

Paoli avait le plus grand désir de me voir étudier le caractère de ses compatriotes. « Promenez-vous parmi eux, me disait-il, plus vous causerez avec eux, plus vous me ferez plaisir. Oubliez leur extérieur minable. Ecoutez parler leur cœur. Vous trouverez chez ces pauvres gens de l'honneur, du bon sens et des capacités. »

Son cœur débordait quand il parlait de ses hommes. Et tandis qu'il décrivait les vertus de ceux au bonheur desquels il consacrait chaque minute de sa vie, ses qualités personnelles apparaissaient sous leur plus beau jour. « Si je conduisais une armée de Corses sur le champ de bataille, disait-il, pour affronter une armée deux fois plus nombreuse, je n'aurais qu'à leur dire quelques mots pour leur rappeler l'honneur de leur pays et la vaillance de leurs ancêtres — je ne dis pas qu'ils emporteraient la victoire, mais ce que je peux affirmer, c'est que pas un seul ne reculerait. Les Corses, ajouta-t-il, ont une résolution farouche qui vous étonnerait. J'aimerais que vous en puissiez voir un affronter la mort. Les Génois ont un proverbe qui dit : « Les Corses méritent la « corde et ils ne la redoutent pas. » Ce proverbe renferme un véritable compliment à notre adresse. »

Il ajouta qu'en Corse on exécute les criminels vingt-quatre heures après la sentence. « Ce n'est peut-être pas très catholique, dit-il, mais c'est humain. » Il me donna plusieurs exemples de l'énergie corse, dont celui-ci : « Un sergent, grièvement blessé au cours d'un combat sans espoir, m'écrivit, au moment de mourir : « Je vous salue. Prenez « soin de mon vieux père. Dans deux heures j'aurai rejoint mes frères « qui sont morts courageusement pour leur patrie. »

Bien que le général fût membre du *Sindacato* [1], il y siégeait rarement. Il restait chez lui ; si l'un des plaignants n'était pas satisfait des décisions

1. Tribunal de cour d'Assises.

du tribunal, Paoli lui accordait audience et il parvenait toujours à le convaincre que justice lui avait été faite. Cette coutume me parut une sorte d'indulgence indispensable de la part d'un Gouvernement encore jeune. Les Corses, ayant vécu depuis si longtemps dans l'anarchie, ne pouvaient d'emblée se soumettre à l'autorité absolue de la justice. Ils se soumettaient sans discussion à Paoli parce qu'ils l'aimaient et le respectaient. Mais, au fond, cette soumission est fonction de leurs passions. Ils se soumettent à un individu pour lequel ils ont une estime personnelle. On ne pourra les dire véritablement civilisés que le jour où ils accepteront les décisions de leurs magistrats uniquement parce qu'ils sont les agents de l'Etat chargés de rendre la justice. En les amenant à comprendre que les magistrats jugent avec compétence et loyauté, Paoli habitue les Corses à avoir en leurs dirigeants cette salutaire confiance qui est indispensable pour assurer considération et stabilité au Gouvernement.

Après avoir éloquemment loué les Corses, il me dit : « Tenez ! vous allez avoir la preuve que je n'exagère rien. Dans l'antichambre, ils sont nombreux à attendre que je les reçoive. Je vais appeler le premier que je verrai en ouvrant la porte, et vous l'entendrez. »

Le premier qui se présenta se trouva être un vieillard vénérable. Le général lui serra la main et lui souhaita le bonjour avec une bonne grâce si naturelle que le vieux paysan se sentit encouragé à parler librement à Son Excellence. Paoli le pria de ne pas tenir compte de ma présence. Le vieillard lui exposa alors qu'il y avait eu une malencontreuse bagarre dans son village et que deux de ses fils avaient été tués. C'était pour lui un grand malheur ; mais, considérant que ceux qui avaient tué ses fils l'avaient fait sans préméditation, il aurait été prêt à abandonner toute poursuite. Mais sa femme, qui souhaitait ardemment la vengeance, avait fait une démarche pour les faire arrêter et condamner.

Il s'était donc permis de venir déranger Son Excellence pour le supplier qu'on agisse avec la plus grande circonspection, de peur qu'à cause des passions éveillées parmi ses voisins, on n'en vînt à punir des innocents. Il y avait quelque chose de si généreux dans ce sentiment, alors que le pauvre homme semblait tellement affecté par la perte de ses fils, que j'en fus profondément remué.

Paoli me lança un regard significatif : la conduite du vieillard ne lui donnait-elle pas cent fois raison ? Et l'homme s'exprimait avec une telle éloquence et une mimique si expressive qu'il justifiait amplement l'affirmation de Petrus Cyrnaeus [1], qui disait en parlant des Corses : « *Diceres omnes esse bonos causidicos.* » (On dirait qu'ils sont tous avocats de naissance.)

Les paysans et les soldats corses adorent exciter leurs gros chiens montagnards à se battre contre le bétail. Cela entretient chez les hommes

1. Prêtre qui écrivit une *Histoire de la Corse* au début du XVIe siècle.

une sorte de férocité qui exclut toute pusillanimité. J'ai vu un Corse se précipiter au beau milieu de la mêlée, tirer les chiens hors du combat, empoigner par les cornes la bête affolée et la ramener à l'étable. Les gens du peuple ne semblent guère avoir de divertissements. J'en ai vu quelques-uns, dans la grand-salle de la maison Colonna où j'habitais, s'amuser à une sorte de jeu de dames assez curieux. Ils dessinaient à la craie, sur le plancher, le nombre de carrés nécessaire, les barbouillant de craie, ou les laissant vides, alternativement, et remplaçant les pions noirs et blancs par des cailloux d'une part et des bouts de bois de l'autre. C'était un bon simulacre de jeu de dames.

La principale distraction des habitants, lorsqu'ils ne sont ni à la guerre, ni à la chasse, est, selon toute apparence, de s'allonger paresseusement au soleil, de raconter les exploits de leurs compatriotes et de chanter des chansons en l'honneur des Corses et contre les Génois. Même après la tombée du jour, ils restent là dehors, à moins que la pluie ne les oblige à regagner leurs maisons.

Ils ne tardèrent pas à adopter celui qu'ils appelaient *l'ambassiatore inglese*. Je me fis faire un costume corse et me pavanais joyeusement parmi eux. Le général me fit l'honneur de m'offrir ses propres pistolets, de fabrication corse, faits avec le bois et le fer du pays et admirablement travaillés. On m'offrit toutes sortes d'ornements, y compris une des conques qui avaient maintes fois sonné l'alarme pour la liberté en péril. Je conserve tous ces souvenirs avec le plus grand soin.

Paysans et soldats étaient également libres et naturels avec moi. Nombre d'entre eux venaient me voir, le matin, entrant et sortant à leur guise. Je fis tout mon possible pour leur faire aimer les Anglais et je leur laissais entrevoir l'espoir d'une alliance avec nous. Ils me posaient mille questions sur mon pays, auxquelles je répondais avec joie et application.

Un matin, je me souviens, j'entrai à l'improviste chez Paoli, alors qu'il était en train de s'habiller. Je ne fus pas fâché de cette occasion de le voir à l'un de ces moments délicats où, selon le duc de La Rochefoucauld, nul homme n'est un héros pour son valet de chambre. Ce gentilhomme spirituel, qui se faisait un malin plaisir de dépouiller l'homme de sa dignité en ne le montrant que sous certains angles et en exagérant ses faiblesses, aurait certainement reconnu qu'à chaque instant de sa vie Paoli demeurait un héros.

Il m'avait confié que, dès sa jeunesse, il avait aspiré à l'importante situation qu'il occupe aujourd'hui, ainsi donc, ses sentiments avaient-ils toujours dû être exaltés. Je lui demandai comment un homme aux pensées aussi hautes pouvait se soumettre le moins du monde aux cérémonies vaines et aux conversations banales de la société aristocratique, ce qu'il avait certainement été obligé de subir lorsqu'il était officier à Naples. « Oh ! répondit-il, je m'en tirais très facilement. J'avais la réputation d'être un original. Je bavardais, je plaisantais et j'étais gai, mais

jamais on ne me vit à une table de jeu ; j'entrais et sortais à mon gré. Je n'aime que la gaieté spontanée et sans affectation. Je ne supporte pas longtemps les bavards professionnels. »

Comme ce grand homme a raison ! Comme sa conception des agréments de la conversation est loin au-dessus de celle des beaux esprits attitrés qui s'évertuent sans relâche à trouver des réflexions originales, des réparties brillantes. Ils se mettent en quatre afin de plaire, cependant ils plairaient beaucoup mieux s'ils consentaient à paraître ce qu'ils sont réellement. Une réunion de beaux esprits brevetés m'a toujours fait penser à une équipe d'artificiers qui s'affairent autour d'une tâche extrêmement délicate et difficile qu'on leur a imposée.

Bien qu'il reste toujours calme et maître de lui, Paoli possède une extraordinaire vivacité. Sauf lorsqu'il est malade ou excessivement fatigué, il ne s'assied jamais, en dehors des repas. Il est perpétuellement en mouvement et marche de long en large à une allure martiale. M. Samuel Johnson (dont l'intelligence lucide et vigoureuse a atteint, à force d'observer les hommes, à une connaissance parfaite de l'humaine nature) a écrit, dans un essai sur la biographie : « Il existe beaucoup de menus détails qui acquièrent plus d'importance que les faits connus de tous, qu'il s'agisse pour le lecteur d'enrichir sa connaissance de l'homme ou d'en tirer des enseignements moraux. Ainsi Salluste, grand maître en la connaissance des hommes, n'a pas jugé inutile, dans son portrait de Catilina, de faire observer que « sa démarche était tantôt rapide, puis se ralentissait... » montrant par là que son esprit travaillait en grande agitation ». Toujours docile au sage enseignement du Rambler [1], je me suis habitué à noter les petites particularités des caractères. Le mouvement perpétuel de Paoli, que dis-je, son agitation telle que, comme le dit Salluste de Catilina, « *Neque vigiliis, neque quietibus sedari poterat* » (il ne trouvait la paix ni dans la veille, ni dans le repos), sont preuves qu'il était aussi actif et aussi infatigable que Catilina, mais pour une cause bien différente : le conspirateur, parce qu'il cherchait les moyens d'attirer sur Rome la ruine et la destruction ; le patriote, parce qu'il cherchait les moyens d'apporter à la Corse liberté et bonheur. Paoli me confia que la vivacité de son esprit était telle qu'il ne pouvait jamais travailler plus de dix minutes d'affilée. « Ma tête est prête à éclater, expliqua-t-il, je n'ai jamais le temps de noter moi-même mes idées, tant elles courent la poste. Le temps que j'écrive, elles sont déjà loin. Aussi, j'appelle l'abbé Guelfucci : « Arrivez vite et notez mes idées », et c'est lui qui écrit. »

Paoli a une mémoire comparable à celle de Thémistocle, car on m'a affirmé qu'il connaît les noms, les caractères et les liens de parenté de presque tous ses compatriotes. Sa mémoire de lettré est non moins remarquable. Il connaît presque tous ses classiques par cœur et, chose fort

1. La phrase citée est tirée d'un essai de Johnson dans *Le Rôdeur* (*The Rambler*), hebdomadaire édité par Johnson de 1750 à 1752 et rédigé presque entièrement par lui (203 numéros sur un total de 208).

rare, il a l'heureux don d'en tirer toujours la citation appropriée. Il ne faut pas croire que ce don soit réservé aux pédants. Les cas où Paoli l'utilise sont bien la preuve du contraire.

Sous l'administration de Paoli, peu de lois nouvelles furent promulguées. Il mentionna l'une d'elles qu'il avait trouvée fort efficace pour dompter l'esprit vindicatif des Corses dont j'ai parlé plus haut. Il existait chez eux une forme de vengeance particulièrement effroyable nommée *vendetta trasversa* (vengeance collatérale) que Petrus Cyrnaeus indiquait déjà sans la blâmer. Elle consistait en ceci : quand un homme avait à se plaindre d'un autre et ne trouvait pas moyen de se venger directement sur le coupable, il se vengeait sur un membre quelconque de sa famille. Une coutume si barbare était la source de multiples crimes. Paoli, sachant que les Corses tiennent à leur honneur plus qu'à toute autre chose, dressa cet honneur même contre la perpétration de ces crimes innommables que des habitudes séculaires avaient ancrée dans les mœurs. Il fit une loi qui décrétait que non seulement cette vengeance collatérale serait punie de mort, comme n'importe quel autre assassinat, mais que le nom du meurtrier serait inscrit sur un pilier commémorant à jamais cet acte infâme. Il avait aussi décidé que la même règle s'appliquerait à ceux qui violeraient un pacte de réconciliation après l'avoir accepté. En combattant ainsi un vice si destructeur, il avait, en dressant l'une contre l'autre des passions contraires, ramené ses Corses farouches à la douceur ; et il m'affirmait qu'ils étaient maintenant tous convaincus de l'équité de cette loi.

Il est un certain trait du caractère de Paoli que je présente à mes lecteurs avec hésitation, sachant à quel point il risque d'être tourné en ridicule à une époque où les hommes sont si tentés par l'incrédulité qu'ils semblent se faire une gloire de réduire au minimum l'étendue de leurs croyances. Mais je considère cette frénésie de négation comme une simple mode éphémère dans le développement de l'esprit humain, et je suis fermement convaincu qu'avant peu nous reviendrons à une philosophie mieux équilibrée.

J'avoue ne pouvoir m'empêcher de croire que, bien que nous puissions nous vanter d'avoir fait quelques progrès dans les sciences, et en général d'avoir approfondi nos connaissances dans les domaines qui ressortissent à nos facultés humaines, nous ne devons point pour autant nous imaginer que nous sommes plus sages que nos pères. Je m'aventurerai donc à confier à mes lecteurs que Paoli a parfois d'étranges illuminations sur des faits éloignés dans le temps et dans l'espace.

Voici comment je découvris qu'il possédait cette faculté. Désirant connaître à fond un personnage d'une telle qualité, j'allais jusqu'à abuser de sa complaisance en lui posant mille questions sur les circonstances les plus humbles et les plus personnelles de sa vie. Lui ayant un jour demandé, en présence de quelques-uns de ses gentilshommes, si un esprit aussi actif que le sien ne continuait pas à travailler même

pendant le sommeil et s'il rêvait beaucoup, Signor Casabianca s'exclama, d'un air et d'un ton qui en disaient long : « Pour ça oui, il rêve ! »

Quand je lui demandai de s'expliquer, il me répondit que le général avait souvent vu en rêve des événements qui s'étaient effectivement passés par la suite. Paoli confirma la chose par quelques exemples. « Il m'est impossible, déclara-t-il, de vous apporter la moindre explication. Je me bornerai aux faits. Quelquefois je me suis trompé ; mais, dans l'ensemble, ces visions se sont réalisées. Je ne saurais dire par quels moyens agissent les esprits invisibles. Ils en savent certainement plus long que nous, et il n'y a rien d'absurde à supposer que Dieu leur permette de nous transmettre ce qu'ils savent. »

Il n'est personne, en Corse, qui n'ajoute foi à cette mystérieuse faculté de Paoli. Les Corses, comme les Italiens, s'expriment beaucoup par gestes. Quand je demandai à l'un d'eux s'il y avait eu beaucoup d'exemples de cette prescience du général, il saisit une grosse poignée de ses cheveux et répliqua : « Autant qu'il y a de cheveux dans mon poing ! »

On pourrait arguer que le général s'est appliqué à propager cette croyance afin d'en imposer davantage à ce peuple primitif et farouche ; de même que Lycurgue prétendait s'appuyer sur l'oracle de Delphes ; de même que Numa faisait croire qu'il avait de fréquentes entrevues avec la nymphe Égérie ; de même encore que Marius persuadait les Romains qu'il recevait des messages des dieux par l'intermédiaire d'une biche. Mais il m'est absolument impossible d'imaginer que Paoli ait jamais eu besoin de recourir à de pieux mensonges.

Bien qu'il ne s'abandonne jamais à la familiarité, Paoli témoigne toujours, dans son attitude, du naturel le plus parfait. C'est là une marque de véritable grandeur. La distance et la réserve qu'affectent certains de nos gentilshommes modernes, s'expliquent par ce que la noblesse, à l'heure actuelle, n'est plus guère que nominale. Autrefois, les nobles vivaient comme des princes dans leurs résidences seigneuriales à l'hospitalité souveraine. C'étaient des hommes puissants qui pouvaient lever des centaines de soldats. Alors, ils étaient accueillants et affables. Certains de nos aristocrates d'aujourd'hui tiennent tellement à sauvegarder une apparence de dignité (qui, ils le savent bien, ne supporterait pas l'examen), qu'ils redoutent de se laisser approcher. Paoli est bien différent. Ceux de son entourage entrent chez lui à toute heure, le réveillent, l'aident à s'habiller, parfaitement libres vis-à-vis de lui de toute contrainte ; ce qui ne les empêche pas de connaître leurs distances, de ne jamais se laisser aller à une familiarité, tant ils sont pénétrés de sa véritable grandeur.

Encore qu'il soit si facile à approcher, toutes précautions sont prises pour éviter des attentats contre l'illustre chef, car il a tout lieu de se méfier des Génois qui ont si souvent eu recours à l'assassinat pour des fins politiques et qui auraient un tel intérêt à se débarrasser de lui. Un certain nombre de soldats veillent constamment sur lui, et en guise de

gardes du corps immédiats, il a des chiens dévoués. Cinq ou six d'entre eux dorment soit dans sa chambre, soit à sa porte. Il les traite avec affection et ils lui sont extrêmement attachés. Ils sont fort intelligents et connaissent tous ses amis et tous ses serviteurs. Si un étranger tentait de s'approcher du général après la tombée de la nuit, il serait instantanément mis en pièces. Voilà-t-il pas un nouveau trait qui rapproche encore Paoli des héros de l'antiquité ?

La dernière journée que je passai avec Paoli me parut d'une qualité inestimable. A la veille de le quitter, je le trouvais plus attirant et plus imposant que jamais. Ce soir-là, un petit incident survint qui le montra sous un jour particulièrement agréable. Quand les serviteurs apportèrent le dessert, à la fin du souper, l'un d'eux laissa échapper une corbeille pleine de noix. Au lieu de se fâcher de la maladresse involontaire, Paoli dit en souriant : « Ça n'a pas d'importance. » Et, se tournant vers moi : « C'est un heureux présage pour vous, monsieur. *Tempus est spargere nuces.* (Voilà le temps venu d'éparpiller les noix !) C'est signe de mariage ; rentrez dans votre pays et épousez une femme digne de votre vraie affection. Je me réjouirai à l'annonce de cette nouvelle. » C'était là une charmante allusion à la coutume romaine de répandre des noix le jour d'un mariage.

Lorsque je demandai à Paoli, une fois de plus, si je pouvais faire quoi que ce soit pour lui témoigner mon profond respect et mon profond attachement, il répondit : « N'oubliez pas que je suis votre ami, et écrivez-moi. » Je lui dis que j'espérais bien que lorsqu'il me ferait l'honneur de me répondre, il ne m'écrirait pas seulement en chef, mais en philosophe et en lettré. Il me prit par la main et me dit : « En ami. » Je n'ose recopier ici les notes de mon journal intime où j'exprime les sentiments que me causa cette dernière conversation. On me trouverait peut-être trop enthousiaste. Je pris congé de Paoli avec regret, avec émotion et non sans quelque espoir de le revoir un jour. Car mes rapports familiers avec un être aussi remarquable avaient exalté mon appréciation de la nature humaine, en même temps que, par une sorte de contagion, je ressentais une honnête ambition de me distinguer, de me rendre aussi utile que possible dans les limites de ma situation et de mes capacités ; de plus, je fus, pour le reste de ma vie, libéré de ma timidité craintive en face des grands hommes, car où trouverai-je un homme plus grand que Paoli ?

*
**

Le second jour de mon voyage de retour, j'arrivai à Vescovato, où je fus reçu par le signor Buttafoco, colonel du régiment royal des Corses au service de la France, avec qui je passai quelques jours.

Comme on a beaucoup parlé, en Europe, d'une certaine invitation, adressée à M. Rousseau, de venir en Corse, et que l'affaire avait été menée par ledit signor Buttafoco qui me montra l'échange de corres-

pondance entre M. Rousseau et lui, je suis à même de mettre les choses au point.

M. Rousseau, dans son traité politique intitulé *Du Contrat social*, a écrit ceci : « Il est encore en Europe un pays capable de législation : c'est l'île de Corse. La valeur et la constance avec laquelle ce brave peuple a su recouvrer et défendre sa liberté mériterait bien que quelque homme sage lui apprît à la conserver. J'ai quelque pressentiment qu'un jour cette petite île étonnera l'Europe. »

Là-dessus, signor Buttafoco écrivit à M. Rousseau, lui exprimant ses remerciements pour l'honneur qu'il avait fait à la Corse et l'invitant expressément à y venir en personne, à être le sage qui éclairerait leurs esprits.

On m'autorisa à prendre copie de la réponse du philosophe-ermite à cette invitation ; elle est écrite avec son habituelle éloquence : « Il est superflu, monsieur, de chercher à exciter mon zèle pour l'entreprise que vous me proposez. La seule idée m'élève l'âme et me transporte. Je croirais le reste de mes jours bien noblement, bien vertueusement, bien heureusement employés, je croirais même avoir bien racheté l'inutilité des autres, si je pouvais rendre ce triste reste bon à quelque chose à vos braves compatriotes, si je pouvais concourir par quelque conseil utile aux vues de votre digne chef et aux vôtres ; de ce côté-là, soyez sûr de moi : ma vie et mon cœur sont avec vous. »

Ce furent là les premières effusions de Rousseau. Mais avant même la conclusion de cette première lettre, il se plaignait éloquemment de ses malheurs et des persécutions dont il était l'objet, puis entamait une liste détaillée des difficultés que comportait cette entreprise. La correspondance se poursuivit quelque temps ; mais, l'enthousiasme de ce paradoxal philosophe retombant petit à petit, le projet se défit de lui-même.

Comme je l'ai dit plus haut, M. de Voltaire avait jugé bon d'exercer sa verve à l'occasion de cette proposition, car il détestait le grave Rousseau et désirait le blesser. Je me souviens qu'il parlait toujours de lui avec un sourire moqueur, en l'appelant « ce garçon » ; j'ai retrouvé ceci dans les notes que j'avais prises sur les conversations de M. de Voltaire pendant que j'étais son hôte au château de Ferney, où il reçoit avec l'élégance d'un prince-né, plutôt que d'un prince des lettres. Quant à Rousseau, je pense qu'il trouva ample satisfaction lorsqu'il reçut de la main de Paoli une lettre mettant à néant les affirmations de Voltaire.

D'après ce que j'ai pu exposer de la constitution actuelle de la Corse, et de son illustre chef et législateur, on se rendra facilement compte que le projet d'amener Rousseau en Corse avait été orchestré jusqu'à l'absurde par tous les racontars du continent. On disait que les Corses allaient faire de Rousseau rien moins qu'un Solon et qu'ils accepteraient les yeux fermés son projet de constitution.

La réalité était loin de cela. Paoli était trop intelligent pour mettre la législation de son pays entre les mains d'un homme absolument étran-

ger à son peuple, à leurs mœurs, bref, à l'île tout entière. Vous pouvez m'en croire, Paoli attache plus d'importance à l'acquis de l'expérience qu'aux plus beaux systèmes conçus dans l'abstrait. En outre, les Corses n'étaient pas gens à se laisser modeler en bloc. Il fallait les préparer graduellement et former un système complet de jurisprudence en appuyant prudemment une loi sur la précédente et ainsi de suite.

Ce que souhaitait Paoli, c'était d'accorder à Rousseau un généreux asile, d'utiliser, par de longues conversations avec lui, les brillantes qualités dont le philosophe faisait preuve dans ses écrits, de mettre à profit les lumières de cette riche imagination, espérant ainsi améliorer en de nombreux points les plans qu'il avait tirés de sa propre sagesse.

Mais ce qu'il désirait surtout, c'était d'utiliser la plume de Rousseau pour célébrer les exploits héroïques de ses braves compatriotes. Il est regrettable que ce projet ait échoué. Le père de l'actuel colonel Buttafoco avait noté quantité de ces exploits, depuis de nombreuses années. Ces notes ont été soigneusement conservées ; jointes à celles de l'abbé Rostini, elles pouvaient fournir d'amples matériaux pour une Histoire de la Corse. Illustrée par le génie de Rousseau, on aurait eu là un des plus nobles monuments des temps modernes.

***

Le signor Buttafoco m'accompagna jusqu'à Bastia. Quel plaisir d'arriver dans une ville accueillante et confortable après les fatigues du voyage ! Nous allâmes chez le signor Morelli, avocat-conseil, avec qui nous soupâmes. Je fus logé, cette nuit-là, chez un ami du signor Buttafoco, dans un autre quartier de la ville.

Le lendemain matin, j'allai rendre visite à M. de Marbeuf. Le signor Buttafoco me présenta et je remis la lettre de recommandation que m'avait donnée Paoli. M. de Marbeuf m'accueillit le plus poliment du monde. Je fus charmé par l'apparat de son *lever* ; c'était une scène si différente de tout ce que j'avais vu ces derniers temps. Il me semblait être passé, d'un seul coup, d'un siècle primitif et rude au siècle policé d'aujourd'hui, des montagnes de la Corse aux rives de la Seine.

Une fièvre qui me tenait depuis le départ était devenue si forte que je me sentis défaillir. Je fus obligé de demander au général français la permission de m'asseoir. Lorsque M. de Marbeuf sut que j'étais souffrant, il eut la bonté de m'inviter à demeurer chez lui jusqu'à ce que je sois rétabli. « J'y tiens absolument, me dit-il, j'ai une chambre bien chauffée pour vous. Mes serviteurs vous porteront du bouillon et tout ce qu'il faut à un malade ; de plus, nous avons un excellent médecin. » Je donne tous ces détails afin de montrer la bonté de M. de Marbeuf pour qui je garderai la plus profonde gratitude. Son invitation était si amicale, si cordiale, que je l'acceptai de grand cœur.

A le fréquenter, je connus que M. de Marbeuf était un Français respec-

table et d'une nature ouverte. On a souvent remarqué — et c'est bonne justice — qu'une des natures d'homme les plus agréables au monde, c'est un Français qui a servi de longues années dans l'armée et a atteint l'âge où le feu de la jeunesse s'est calmé. Un tel homme est gai sans être licencieux et judicieux sans sévérité. Tel était le comte de Marbeuf, descendant d'une vieille famille de Bretagne, la province de France où l'on rencontre le plus de simplicité. Il avait été gentilhomme de la chambre auprès du valeureux roi Stanislas, beau-père de Louis XV.

Il s'occupa de moi comme s'il avait été un des mes proches parents. Il m'apportait des livres et tout ce qui pouvait me distraire. Tant que le médecin m'ordonna le repos, M. de Marbeuf ne laissa personne m'approcher, mais il venait lui-même me faire d'amicales visites. Au fur et à mesure que je me rétablissais, il m'entourait davantage, amenant avec lui chaque fois quelques-uns de ses officiers ; si bien qu'à la fin, j'avais l'honneur d'une nombreuse compagnie dans ma chambre. Les officiers étaient bien élevés et de rapports agréables ; quelques-uns avaient été prisonniers en Angleterre pendant la dernière guerre. L'un d'entre eux, chevalier de Saint-Louis, avait nom Douglas. Il était descendant de l'illustre maison écossaise des Douglas, dont une branche s'était installée près de Lyon. Ce gentilhomme venait souvent à mon chevet. Nous étions enchantés, l'un et l'autre, de nous trouver, en quelque sorte, compatriotes.

Mon médecin s'appelait M. de La Chapelle. Il avait été médecin de l'armée à Minorque pendant plusieurs années et remplissait maintenant le même office en Corse. Je l'avais baptisé : le médecin des îles. C'était vraiment un excellent médecin. Dans toutes les professions qu'ils exercent, les Français apportent cette *gaieté de cœur* qui leur est propre. Je me souviens de l'expression employée par un simple soldat de l'armée anglaise qui m'avait dit qu'à la bataille de Fontenoy son capitaine avait reçu une balle en plein cœur et qu' « il était tombé, dit-il, la pertuisane en main, que jamais gentilhomme n'avait été tué plus proprement. » On pourrait employer l'expression du soldat pour qualifier presque toutes les activités des Français. Je pourrais dire que je fus très proprement guéri par M. de La Chapelle.

Mais je tiens absolument à mentionner un détail qui montre la délicatesse et du médecin et de ses compatriotes. Bien qu'il m'eût soigné avec la plus grande assiduité, lors de mon départ, il ne consentit pas à accepter le moindre louis d'or. « Non, monsieur, dit-il. Je suis payé largement par mon Roi. Je suis médecin de son armée à Bastia. Si je peux, en même temps, être utile à quelqu'un du pays ou à un gentilhomme de passage, c'est un plaisir pour moi. Mais vous comprendrez que je ne puisse accepter d'argent. » M. Brion, le médecin-major, se comporta de la même manière.

L'attitude de M. de Marbeuf me sembla pleine de prudence et de modération. Il m'expliqua qu'il désirait maintenir la paix en Corse. Il avait passé une convention avec Paoli aux fins de se rendre mutuellement les

criminels qui chercheraient abri sur le territoire de l'autre. Autrefois, plus de 99 p. 100 des criminels échappaient à la peine. Corses et Génois ne communiquaient pas entre eux, si bien qu'un criminel qui réussissait à s'évader dans le territoire opposé était sain et sauf. La chose était extrêmement facile à réussir, de telle sorte que les crimes se multipliaient. Depuis cette équitable convention, la justice a retrouvé ses droits.

Peut-être, en somme, la présence des Français en Corse a-t-elle été un avantage pour les patriotes. Depuis qu'ils sont là, deux fois par semaine des marchés se tiennent aux abords de toutes les villes de garnison ; les paysans corses y écoulent leurs produits variés et rapportent de bonnes espèces françaises que l'on transforme en argent corse. Ces quelques années sans batailles ont été une trêve bienfaisante, permettant à la nation de se préparer à l'ultime effort qui aboutira probablement à l'expulsion totale des Génois. En outre, ils ont eu ainsi la possibilité de s'occuper d'améliorer la vie des habitants, ce à quoi l'exemple des Français n'a pas peu contribué. Beaucoup des soldats, par ailleurs, étaient fort adroits de leurs mains et enseignèrent mille choses aux gens du pays.

Une des grandes distractions de M. de Marbeuf était de faire établir d'élégants jardins de plaisance ; et ce digne officier était si humain et si serviable qu'il se préoccupait de découvrir quelles denrées manquaient le plus dans le pays et il les importait de France pour les faire connaître aux habitants. C'est ainsi, par exemple, qu'il introduisit la culture des pommes de terre qui étaient inconnues dans le pays lors de son arrivée. Ce tubercule sera d'une grande utilité aux Corses ; outre la saine variété qu'il introduira dans leur alimentation, il diminuera d'autant la consommation de châtaignes et permettra d'en exporter de plus grandes quantités.

Chaque jour m'attachait davantage à M. de Marbeuf. Lorsque le médecin me permit de prendre mes repas à la table de Son Excellence où nous trouvions toujours nombreuse compagnie, nourriture variée et abondante, M. de Marbeuf était si plein d'attentions pour moi qu'il ne me permettait pas la moindre dérogation aux prescriptions du médecin. « Vous comprenez, me disait-il, à table, je suis à la fois le médecin et le commandant en chef ; alors, vous n'y échapperez pas. » Il me conjurait, fort aimablement, de prolonger mon séjour auprès de lui et disait : « Nous avons pris soin de vous quand vous étiez malade ; nous avons bien quelque droit à vous garder, maintenant que vous êtes en bonne santé. » Sa bonté m'accompagna encore après le départ. Grâce à lui, je fus reçu fort aimablement par M. Michel, le *chargé d'affaires* français à Gênes ; grâce à lui encore, je fus honoré de mille politesses, à Paris, par M. l'abbé de Marbeuf, *conseiller d'État*, frère du comte et aussi accompli que lui.

Je quittai la Corse à regret, en songeant à l'illustre Paoli. Je lui avais écrit de Bastia, l'informant de mon état de santé, évidemment dû, lui disais-je, à la haute importance qu'il m'avait accordée : au lieu de me

loger dans une simple chambrette, ne m'avait-il point installé dans le grandiose et antique palais où le vent et la pluie avaient leurs entrées ?

Sa réponse à ma première lettre est si pleine d'entrain que je lui demandai l'autorisation de la publier, autorisation qu'il m'accorda le plus élégamment du monde en disant : « Je ne me souviens pas du contenu de ma lettre, mais ma confiance en M. Boswell est telle que je suis assuré qu'il ne la publierait pas si elle contenait quoi que ce fût qui ne pût être dit devant tous ; je lui accorde donc la permission demandée. » C'est pourquoi je puis offrir à mes lecteurs une lettre authentique de Paoli.

Patrimonio, 23 *décembre* 1765 [1]

Très honoré M. Boswell,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite de Bastia et suis très heureux d'apprendre que vous êtes entièrement rétabli. Vous avez eu de la chance de tomber entre les mains d'un bon médecin. La prochaine fois que, dégoûté de vivre dans des contrées policées et favorisées du ciel, vous reviendrez dans notre malheureux pays, je prendrai soin de vous loger dans un appartement plus chaud et mieux conditionné que celui de la maison Colonna à Sollacaro. Mais, de votre côté, vous feriez peut-être mieux de vous résigner à ne pas voyager à l'époque où la saison et les intempéries obligent à rester chez soi jusqu'à l'arrivée du beau temps. J'attends avec impatience la lettre que vous m'avez promise de Gênes où je soupçonne fort que la délicatesse des belles dames vous aura imposé quelques jours de quarantaine, afin de vous purifier du moindre miasme que vous pourriez garder sur vous, au sortir de l'atmosphère de notre pays ; et cela d'autant plus s'il vous a pris fantaisie d'exhiber ce fameux costume de velours corse et ce chapeau dont mes compatriotes font remonter l'origine aux casques du moyen âge, alors que les Génois prétendent qu'il fut inventé par les voleurs de grands chemins dans le but de dérober leur visage — comme si, sous la règle génoise, les voleurs publics avaient lieu de redouter le châtiment. Mais je suis bien certain que vous aurez employé la meilleure méthode avec ces aimables et délicates personnes et leur aurez laissé entendre que les cœurs des belles sont faits pour la compassion et non pour le dédain et la tyrannie, et que vous aurez ainsi aisément regagné leurs bonnes grâces.

Dès mon retour à Corte, j'ai appris qu'Abbatucci venait de débarquer secrètement sur la côte de Solenzara. Tout nous porte à croire qu'il entretient des desseins nettement nuisibles à la tranquillité de tous. Cependant, il est venu au château se constituer prisonnier et il affirme hautement son repentir. A mon passage à Bocognano, on m'avait averti qu'un officiers génois transfuge cherchait des complices pour m'assassiner. Il

1. Le texte original, en italien, a été traduit en anglais par Boswell.

n'avait pu réussir et, se sachant découvert, s'était enfui dans les bois où il fut occis par la troupe armée que les magistrats des provinces de l'Ouest avaient envoyée pour l'arrêter. Ces escarmouches n'ont pas l'air d'être des préliminaires favorables à un règlement amiable avec la république génoise. Je préside actuellement le *sindacato* de la province de Nebbio. Vers le 10 du mois prochain, j'irai remplir le même office dans la province du Cap Corse, et, dans le courant de février, je compte fixer ma résidence à Balagna. Je retournerai à Corte au printemps pour me préparer à ouvrir la session de la *Consulte générale*. En quelque endroit que je me trouve, la pensée de votre amitié m'accompagnera et je serai toujours enchanté de correspondre avec vous.

En attendant, croyez que je suis vôtre bien affectueusement.

Pascal Paoli.

TRADUCTION CHRISTINE LALOU

JAMES BOSWELL

CHRONIQUE DES LIVRES

MISSION DE LA FRANCE EN ASIE

par FRÉDÉRIC-DUPONT *(Éditions France-Empire)*

M. FRÉDÉRIC-DUPONT a été, pendant cinq ans, rapporteur du budget militaire des Etats Associés ; il a, depuis 1949, accompli quatre missions d'enquête en Indochine. Les deux tiers de l'ouvrage qu'il publie aujourd'hui sont consacrés à une critique, souvent acerbe, au passé. Les cent dernières pages répondent mieux au titre du livre. Elles contiennent une bonne analyse de la situation actuelle dans ce qui fut l'Indochine française et une réponse à la question : « Comment sauver le Sud-Est Asiatique ? ». M. Frédéric-Dupont a constaté l'échec (sur le plan psychologique) de la diplomatie du dollar. Il ne croit pas — et avec raison — que le capitalisme libéral et le parlementarisme occidental puissent effectivement défendre l'Asie contre la poussée ou contre la tentation soviétique. Il pense — également avec raison — que la France a encore un rôle à jouer et une présence à maintenir dans cette partie du monde. Les directives principales de la politique française devraient être, d'après lui, les suivantes : non-immixtion dans les affaires intérieures du Vietnam ; rapprochement (possible et souhaité) avec le Gouvernement Diem ; participation militaire, de préférence aéro-navale), à l'O.T.A.S.E. (organisation du Traité de l'Asie Sud-Est); négociation visant à la sauvegarde, à la transformation en sociétés mixtes ou à l'indemnisation des entreprises françaises ; transformation de l'Union Française en une sorte de Commonwealth plus souple et plus adaptable ; intégration de la Nouvelle-Calédonie et des Nouvelles-Hébrides dans un plan d'ensemble.

P. F.

(Suite de la chronique des livres page 104.)

LA TERRE A-T-ELLE UN FEU CENTRAL ?

par J. Coulomb

Qu'un feu brûle au centre du Globe, la plupart des Français de mon âge croient le savoir depuis leur enfance. J'ai souvenir d'avoir vu en coupe, sur un manuel des petites classes, une Terre pleine de flammes ; elles jaillissaient par les volcans figurés au pourtour. Les manuels d'aujourd'hui sont illustrés avec plus de prudence. Notre enseignement élémentaire tend à substituer aux classifications et aux théories générales une description de phénomènes concrets ; on doit s'en féliciter, bien que les particularités sur lesquelles insistent les auteurs perdent parfois de leur intérêt pour qui ne voit plus l'ensemble. Mais certes il était mauvais de provoquer des questions à quoi l'on ne peut répondre : ce qui brûlait, dans les flammes du livre, personne ne pouvait le savoir ; plus grave encore, les enfants apprenaient dans une autre « leçon de choses » que la combustion est une combinaison chimique, une oxydation, et l'on aurait été embarrassé pour leur dire d'où venait l'oxygène nécessaire à l'entretien du feu central.

C'est aux volcans que le mythe a dû son origine et sa trop longue durée. De fait, les matières qu'ils rejettent brûlent en arrivant à l'air. En enfonçant de longues tiges de fer dans la lave du Kilauea, fluide comme celle de tous les volcans d'Hawaï, Jaggar a pu mesurer sa température à quelques mètres de profondeur. Elle est de l'ordre de 1 100 ou 1 200 °C, décroissant jusque vers 900 °C par refroidissement normal lorsque la lave approche de la surface ; elle remonte alors jusqu'aux environs de 1 100 °C par combustion des gaz dégagés, lesquels peuvent atteindre eux-mêmes des températures très supérieures. Ainsi la combustion, très réelle, est purement superficielle. Strictement parlant, à la question posée par notre titre, quelques lignes suffisent pour fournir une réponse négative.

A vrai dire, l'idée implicitement présente et qu'il y a lieu de discuter n'est pas celle de combustion mais celle d'incandescence, c'est-à-dire de température si élevée qu'elle rendrait les corps lumineux si on pouvait les apercevoir. Le véritable problème à résoudre est de connaître les températures à l'intérieur du Globe, si possible aussi la façon dont

elles évoluent et les causes de cette évolution. Les laves nous sont pour cela d'une médiocre utilité. On voit souvent leur origine dans une pâte à haute température, qu'on appelle ordinairement un magma, lequel serait partout présent sous la croûte terrestre et monterait sous pression dans les régions fissurées. Cette image même est beaucoup trop simple : si forte qu'elle soit, la pression exercée par la croûte sur le magma ne peut le faire monter tant que sa densité reste plus grande que celle de la croûte, ce qui est le cas général. Mais lorsque, par un processus encore bien mystérieux, une éruption se déclenche, les gaz dissous dans le magma, la vapeur d'eau principalement, se dégagent et c'est une véritable émulsion qui monte dans la cheminée du volcan, comme monte l'eau émulsionnée dans certains béliers hydrauliques. Le processus inconnu, mécanique, chimique, atomique peut-être, et les réactions secondaires qu'il entraîne ont pu échauffer la lave ; elle se refroidit d'autre part par contact avec les parois de la cheminée, par fusion et digestion de matériaux, ainsi que par détente des bulles de gaz qu'elle renferme. Son histoire serait extrêmement difficile à reconstituer.

Y arriverait-on, connaîtrait-on la température du magma avant qu'il soit devenu lave, il faudrait encore savoir à quelle profondeur s'applique le nombre obtenu. Contrairement à ce qu'on a longtemps admis, cette profondeur ne doit pas dépasser un petit nombre de kilomètres, chaque volcan s'alimentant séparément à un réservoir situé dans la croûte. Le caractère local des éruptions est particulièrement net dans l'exemple célèbre des deux volcans d'Hawaï : Le Mauna Loa, énorme masse de 4 200 mètres d'altitude et son cratère adventice du Kilauea, qui n'en a que 1 200, sont distants de 35 kilomètres à peine ; outre la différence d'altitude entre les niveaux atteints par les laves dans les deux cratères, de grandes différences de composition entre elles, impossibles à produire sur un aussi court trajet, indiquent clairement deux alimentations indépendantes. Il faut admettre que les phénomènes volcaniques correspondent à des circonstances assez anormales et ne peuvent guère nous renseigner sur les températures qui règnent, en moyenne, à l'intérieur du Globe.

Une critique analogue peut être faite aux très nombreuses mesures de température exécutées jusqu'à 3 ou 4 kilomètres de profondeur dans les sondages de recherche pétrolière, puisque ceux-ci intéressent des masses sédimentaires, elles aussi peu représentatives de la croûte terrestre, dont les sédiments ne constituent pas le dixième. En moyenne, le gradient [1] de température qui règne à partir de la profondeur d'une vingtaine de mètres où la variation annuelle de température cesse d'être sensible, est de l'ordre de 20 ou 30 °C par kilomètre, comme l'avaient montré depuis longtemps les observations dans les mines, mais les variations sont énormes d'un sondage à l'autre, de 15 à 100 °C/km par exemple, voire, dans un même sondage, d'une profondeur à l'autre. Pourtant,

1. Taux de variation.

on n'a pas hésité parfois à extrapoler directement, et fort loin, des renseignements aussi fragiles. Laissons la parole à Jules Verne dans son *Voyage au Centre de la Terre* :

Oui ! il est parfaitement reconnu que la chaleur augmente environ d'un degré par soixante-dix pieds de profondeur au-dessous de la surface du Globe ; or, en admettant cette proportionnalité constante, le rayon terrestre étant de quinze cents lieues, il existe au centre une température de deux millions de degrés. Les matières de l'intérieur de la terre se trouvent donc à l'état de gaz incandescent, car les métaux, l'or, le platine, les roches les plus dures ne résistent pas à une pareille chaleur. J'ai donc le droit de demander s'il est possible de pénétrer dans un semblable milieu !

— Ainsi, Axel, c'est la chaleur qui t'embarrasse ?

— Sans doute. Si nous arrivions à une profondeur de dix lieues seulement, nous serions parvenus à la limite de l'écorce terrestre, car déjà la température est supérieure à treize cents degrés.

— Et tu as peur d'entrer en fusion ?

— Je vous laisse la question à décider, répondis-je avec humeur.

— Voici ce que je décide, répondit le professeur Lidenbrock en prenant ses grands airs ; c'est que ni toi ni personne ne sait d'une façon certaine ce qui se passe à l'intérieur du Globe, attendu qu'on connaît à peine la douze millième partie de son rayon ; c'est que la science est éminemment perfectible et que chaque théorie est incessamment détruite par une théorie nouvelle.

Jules Verne, heureusement pour ses lecteurs, ne s'en est pas tenu à une position aussi prudente, ou aussi pessimiste. Nous allons voir de notre côté comment les théories, en s'écroulant, ont laissé des matériaux utilisables pour des constructions neuves, plus vastes et mieux fondées.

Que le gradient de température soit très variable est dû surtout aux différences de conductibilité thermique que présentent entre elles les diverses roches. On comprend en effet que la température s'égalise dans des masses très bonnes conductrices de la chaleur, tandis que des écarts de température importants peuvent s'établir entre les faces d'une couche isolante. On obtient dès lors une quantité beaucoup plus constante et partant beaucoup plus significative que le gradient de température ou que la conductibilité en considérant le produit des deux nombres, qui représente le flux de chaleur à une profondeur donnée, c'est-à-dire le nombre de calories traversant verticalement, chaque seconde, une surface horizontale de 1 centimètre carré. Ce flux qui provient essentiellement des couches profondes, est le même aux divers niveaux d'un sondage, du moins si l'on néglige les sources de chaleur (radioactivité, arrivées d'eau chaude, etc.) ou les « puits » de chaleur (pertes par détente de gaz, arrivées d'eau froide, etc.) existant sur le trajet.

Les déterminations précises du flux (en dehors des zones volcaniques, dont la surface totale est peu importante) se sont multipliées depuis 1939 sous l'impulsion des géophysiciens de Cambridge, Jeffreys puis Bullard. Bien des précautions sont indispensables : pour la mesure des différences des températures il faut attendre que les perturbations dues au forage se soient atténuées, ce qui peut prendre des mois avec les

forages modernes du système « Rotary » et il faut que la conductibilité soit mesurée sur des échantillons qui aient été prélevés à l'endroit même où les températures ont été mesurées. Vers 1949, Bullard a montré qu'on pouvait aussi déterminer le gradient, donc le flux de chaleur, au fond des océans, en y descendant au bout d'un câble et en y plantant brusquement un dard de 5 mètres de long portant des couples thermoélectriques à ses deux extrémités ; on possède déjà une vingtaine de résultats ainsi obtenus.

La plupart des valeurs, maritimes ou continentales, se groupent (à 50 p. 100 près) autour d'une moyenne de 1,2 millionnième de calorie par centimètre carré et par seconde, soit 38 calories par centimètre carré et par an. Cet apport est à peine le dix millième de la chaleur moyenne reçue du Soleil, et ne joue aucun rôle appréciable dans le bilan des quantités de chaleur arrivant à la surface du sol ou repartant vers l'espace, bilan qui conditionne la température superficielle. C'est pourquoi, sur la terre ferme, il serait impossible de déterminer le gradient entre deux points distants verticalement de 5 mètres, par suite des variations météorologiques de la température, tandis qu'on peut admettre une constance presque parfaite de la température de l'eau de mer au voisinage du fond.

Il semble que ce soit lord Kelvin qui, vers 1880, ait découvert le premier une voie plus satisfaisante que la simple extrapolation pour obtenir la température interne au-delà des régions accessibles. Son raisonnement, à vrai dire très indirect, souvent repris depuis, consiste à partir de la loi qui donnait la température en fonction de la profondeur dans le Globe encore liquide, loi supposée simple et facilement accessible à la théorie, puis à examiner les modifications intervenues par suite du rayonnement de la Terre vers l'espace, d'abord au cours de la solidification, ensuite à travers les temps géologiques. La solution du problème était relativement aisée au temps de lord Kelvin, car on ignorait encore les phénomènes de radioactivité.

On sait aujourd'hui que toutes les roches contiennent des atomes radioactifs, en quantité minime mais suffisante pour jouer un rôle important. L'énergie des rayonnements qu'ils émettent se transforme finalement en chaleur, et Strutt (devenu plus tard lord Rayleigh) a montré que si la Terre contenait dans toute sa masse des substances radioactives en aussi grande proportion que dans la croûte, elle s'échaufferait rapidement. On sait bien que ce n'est pas le cas ; on doit donc penser que l'abondance de ces substances est moindre dans les parties inaccessibles. On peut même la supposer telle que le refroidissement reste prépondérant ; un raisonnement analogte à celui de lord Kelvin est alors possible, mais il comporte au départ un certain arbitraire. En fait, le tableau est plus noir encore, car la radioactivité naturelle n'a plus aujourd'hui la même valeur qu'au moment où la Terre est née, certains radioéléments importants ayant une vie plus courte que l'âge attribué aux roches les plus anciennes. L'essentiel des controverses entre géophysiciens

sur le problème des températures concerne désormais la répartition en profondeur de la radioactivité.

Le quart du flux observé peut être raisonnablement attribué à la chaleur emmaganisée dans la Terre à l'époque où celle-ci a commencé à se solidifier, chaleur qui arrive des profondeurs par conduction. Les trois autres quarts du flux proviendraient de l'échauffement radioactif. Mais il est très difficile de préciser la quantité de chaleur dégagée par les roches, car les minéraux radioactifs s'y trouvent en quantité relative extrêmement faible, et sont distribués d'une façon tout à fait irrégulière, en sorte que deux échantillons apparemment identiques fournissent des résultats entièrement différents. Il faudrait analyser, en évitant toute contamination, un nombre énorme de spécimens de chaque roche. D'autre part, il serait nécessaire de connaître la répartition de chacune de ces roches dans la croûte et sous la croûte. Or, nous ne possédons encore que des renseignements très incomplets sur cette répartition des différentes espèces de roches ; ceci malgré les progrès considérables de la séismologie expérimentale, qui discerne la présence de leurs principales catégories par la valeur des vitesses de propagation. Il semble que les atomes d'uranium, de thorium et de leurs familles, soient trop gros pour entrer aisément dans le réseau cristallin des silicates, minéraux essentiels des roches ; ils ne peuvent trouver place dans les portions qui cristallisent les premières et sont progressivement refoulés, soit latéralement (c'est le cas des grandes masses granitiques appelées batholites, qu'on trouve par exemple dans le bouclier canadien, et dont le cœur est moins radioactif que la périphérie), soit vers le haut, en sorte que les roches les plus acides (la famille du granite) soient en même temps les plus radioactives...

Bullard estime qu'une couche de granite de 16 kilomètres d'épaisseur suffirait pour fournir la partie du flux restant inexpliquée. C'est à peu près la puissance que l'on suppose habituellement aux formations granitiques continentales. On voit l'acuité du « paradoxe de Strutt » sur le réchauffement de la Terre.

La chaleur produite par les basaltes est, à volume égal, de l'ordre du quart de celle qui est produite par les granites. La proportion est assez faible pour qu'on puisse, en réduisant un peu l'importance du granite et en complétant avec du basalte, constituer une croûte schématique qui fournirait le flux voulu tout en atteignant une trentaine de kilomètres de profondeur. Là se place un changement très net dans les propriétés de la matière, que les séismologues appellent la discontinuité de Mohorovicic et qui, d'après eux, marque le fond de la croûte. Si on adopte ces vues, la matière située sous la croûte ne devrait plus comporter d'éléments radioactifs. Cependant, on la conçoit généralement comme composée de roches ultrabasiques, de péridotites par exemple, dont la radioactivité n'est pas absolument négligeable. Mais la plus grosse difficulté n'est pas là, elle vient des mesures en mer.

Un peu avant la guerre, Ewing et quelques collaborateurs ont étendu la prospection séismique au domaine sous-marin en déposant sur le fond des charges explosives et, à quelque distance, des séismographes, chargés d'enregistrer les ondes produites par les explosions après qu'elles se soient réfractées ou réfléchies dans les diverses couches de la croûte. (Les mesures peuvent se faire d'ailleurs plus simplement en immergeant charges et appareils récepteurs à faible profondeur au bout d'un câble et en tenant compte du trajet supplémentaire des ondes dans l'eau.) Les résultats se sont multipliés ; divers pays, parmi lesquels le nôtre figure à peine, participent à cette exploration. Les conclusions ont étonné les milieux scientifiques. On se figurait autrefois le fond de l'océan Pacifique comme une vaste plaine basaltique agrémentée de reliefs assez rares ; c'était là notamment le point de départ de la théorie de Wegener. La structure des autres océans était considérée comme intermédiaire entre celle de l'océan Pacifique et celle des continents. Or, si nous laissons de côté la plateforme continentale qui n'intéresse pas directement le problème d'ensemble, on sait maintenant que les divers océans diffèrent peu les uns des autres. Le relief réel y est plus accentué que le relief des continents, ce qui est normal puisqu'il n'est pas soumis à l'érosion ; mais ce relief n'apparaît pas, étant en général noyé dans des sédiments peu consolidés, amenés par des courants boueux. D'autre part, si les propriétés élastiques de la croûte sous-océanique sont bien analogues à celles des basaltes, elle ne dépasse pas 5 kilomètres d'épaisseur, en contraste saisissant avec les 30 kilomètres de la croûte continentale. Dans ces conditions, en attribuant à cette croûte la radioactivité indiquée par Bullard pour le basalte moyen, on trouve que la chaleur apportée est cette fois beaucoup trop faible pour constituer une part importante du flux observé. On pourrait supposer en contrepartie que les matériaux situés sous la discontinuité de Mohorovicic océanique sont beaucoup plus radioactifs que les matériaux de même nature recueillis sur les continents ; mais l'étude des échantillons de provenance insulaire ne semble pas favorable à cette idée.

Pour échapper au dilemme, on a recherché un mécanisme qui permette à la chaleur emmagasinée depuis l'origine des temps dans les profondeurs de la Terre d'arriver au fond des océans plus vite que par simple conduction. Certains auteurs supposent que la matière située sous la croûte est, aujourd'hui encore, douée d'une certaine mobilité, et qu'il s'y établit des courants chauds ascendants, des courants froids descendants, avec des vitesses qui atteindraient l'ordre de grandeur du centimètre par an ; cela suffirait pour permettre un transport de chaleur important. Que la matière puisse s'écouler ainsi sous l'effet d'une poussée faible mais prolongée, et qu'elle réagisse pourtant comme un solide aux efforts brusques qui se produisent au cours des tremblements de terre, ce ne serait pas contradictoire ; car c'est le cas de nombreux corps à la surface de la Terre : nous avons tous vu des ouvriers casser à coups

de marteau le bitume destiné aux trottoirs, puis un bloc oublié s'effondrer en quelques jours, révélant ses propriétés de liquide très visqueux. Cette hypothèse des courants de convection sous la croûte a donc de nombreux partisans chez les géologues et même chez quelques géophysiciens. Malgré une apparente commodité, elle conduit néanmoins à des difficultés de détail jusqu'ici insurmontables.

On devine quel intérêt il y aurait à connaître directement la façon dont la radioactivité décroît en profondeur dans l'écorce terrestre. Rappelons à ce propos le curieux projet agité vers 1947 au cours d'une enquête sur la création éventuelle de laboratoires internationaux menée pour le compte du Conseil Économique et Social des Nations Unies par son secrétaire général Laugier. On envisageait de consacrer d'importants moyens financiers à creuser dans le sol une cavité aussi profonde que la technique pourrait le permettre, sans préciser d'ailleurs si des hommes devraient y descendre. En fait, les renseignements apportés par les mines les plus profondes, lesquelles atteignent 2 kilomètres environ, ont surtout une signification locale. Par contre, il semble qu'un effort international susceptible de faire passer le record du forage de 6 kilomètres, limite actuelle des sondages pétrolifères, à 10 ou peut-être même à 15 kilomètres, aurait une portée considérable : en descendant des appareils dans un tel trou, on saurait enfin si la radioactivité des roches disparaît à ces profondeurs. Bien entendu, l'emplacement du foyer devrait être soigneusement choisi (par exemple dans les plus anciennes parties de la Terre, celles qui forment les « boucliers » précambriens) pour que les résultats soient représentatifs d'une portion étendue de la croûte terrestre.

Aucune suite n'a été donnée à ce projet de tour de Babel en creux. Mais supposons qu'il ait abouti et que nous connaissions la chaleur émise aux diverses profondeurs de la croûte. On pourrait alors, comme l'a fait Jeffreys mais beaucoup plus sûrement, reprendre l'idée de Kelvin et chercher comment le refroidissement pénétrant dans la Terre a modifié la répartition primitive des températures. Jeffreys trouve que ce refroidissement est actuellement sensible jusque vers 700 kilomètres et voit, dans les efforts qu'il produit, l'origine des séismes profonds (c'est précisément leur limite extrême). La question est liée à la vieille théorie de la croissance des chaînes de montagnes par contraction thermique, dont la discussion nous retiendrait trop longtemps éloignés de notre sujet.

Si l'on s'intéresse, non plus à l'importance du refroidissement mais à la valeur de la température elle-même, la méthode de Kelvin apparaît très peu précise puisqu'elle dépend directement de l'hypothèse cosmogonique sur la température initiale. Par exemple, Jeffreys aboutit à une température de l'ordre de 3000 °C à 600 kilomètres de profondeur, Gutenberg suivant d'autres hypothèses à 2 000 °C seulement. Il y a de plus une cause d'imprécision dont l'importance augmente si l'on veut pousser plus

loin l'investigation. C'est notre ignorance de la loi de variation de la conductibilité thermique avec la profondeur (sans parler des différences régionales possibles ; elles deviennent peu sensibles sous de la croûte et on n'a plus de raison de les invoquer à partir précisément de la limite des séismes profonds). Le raisonnement suivant laisse à penser que la variation verticale de la conductibilité doit être considérable. Pour beaucoup de corps, des métaux en particulier, lorsque leur température varie dans des intervalles étendus, la conductibilité thermique reste proportionnelle à la conductibilité électrique ; c'est ce qu'on appelle la loi de Wiedemann-Franz. Même si cette loi n'est pas susceptible, à l'intérieur du Globe, d'une grande précision, elle conduit à attacher de l'importance au fait que la conductibilité électrique devient au moins mille fois plus grande que celle de la croûte lorsqu'on arrive à quelques centaines de kilomètres de profondeur. On s'en est aperçu en étudiant les variations superficielles du magnétisme terrestre. Nous allons rappeler en quoi elles consistent et nous verrons que cette digression nous ramènera finalement à la question de la température interne.

En tout point, le « champ magnétique », qui mesure la contrainte appliquée à une aiguille aimantée, est produit par une superposition de causes très diverses. On met de l'ordre dans ces phénomènes si on leur applique une méthode d'analyse dont le principe, dû au grand mathématicien Gauss, est connu depuis 1838. Cette « analyse harmonique sphérique » permet en effet de distinguer dans chaque espèce de phénomène, d'une part l'effet de masses aimantées ou de courants électriques intérieurs au Globe, d'autre part l'effet de causes extérieures. On sépare ainsi d'abord un « champ fondamental » qui évolue très lentement (cette évolution est dite variation séculaire géomagnétique) et qui est entièrement d'origine interne. Restent des variations, périodiques ou accidentelles, dont l'amplitude n'atteint pas le millième du champ fondamental et qui sont dues à des causes en partie externes, en partie internes. La plus importante de ces variations se reproduit plus ou moins régulièrement chaque jour ; pour cette variation diurne, la part d'origine externe vaut environ trois fois l'autre.

L'interprétation de la variation diurne donnée par Balfour Stewart (1882) et Schuster, connue sous le nom de la théorie de la dynamo atmosphérique, a introduit dans la Science la notion de couches conductrices de l'électricité situées dans la haute atmosphère, que l'on a appelées plus tard couches de Kennelly-Heaviside, et que nous appelons aujourd'hui l'ionosphère. Ce n'était à l'époque qu'une simple hypothèse, mais ces couches qui réfléchissent vers la Terre les ondes radioélectriques et permettent les communications par T.S.F. ont été étudiées à partir du sol par des méthodes analogues à celles du radar (bien avant que celui-ci ne soit inventé). Très récemment, elles ont été explorées directement par fusées. Selon la théorie de la dynamo, l'échauffement solaire et les marées

atmosphériques déplacent les couches conductrices dans le champ magnétique fondamental, qui y induit des courants électriques. La partie externe de la variation diurne observée à la surface du sol est due à ces courants circulant dans la haute atmosphère. Mais ils induisent à leur tour d'autres courants dans le sol, et ceux-ci produisent la partie interne. Plus le sol est conducteur et plus ces courants intérieurs sont importants. Inversement, l'analyse de Gauss, qui indique leur importance relative, permet de préciser la conductibilité de la Terre jusqu'aux profondeurs qu'ils intéressent. C'est le point où nous voulions en venir.

Les profondeurs ainsi atteintes dépendent en réalité de la période du phénomène. Pour la variation diurne, cette période est de vingt-quatre heures, mais le magnétisme terrestre subit des variations plus lentes et d'autres plus rapides, ces dernières pénétrant plus difficilement en vertu de l'effet pelliculaire (ainsi baptisé par les électriciens parce qu'il oblige les courants de haute fréquence à circuler « à fleur de peau » dans les conducteurs). En considérant des phénomènes de plus en plus lents, on a pu finalement obtenir la conductibilité électrique de chaque couche jusqu'à 1 000 ou 1 200 kilomètres de profondeur.

L'intérêt des données ainsi obtenues n'est pas dû seulement aux informations qu'elles apportent sur la conductibilité thermique. On peut les comparer directement aux effets de la température sur la conductibilité électrique des roches dont on soupçonne la présence à grande profondeur. Comme nous l'avons dit, ce sont très probablement des roches ultrabasiques ; à la suite de Jeffreys, beaucoup de géophysiciens y voient plus précisément des péridotites et prennent comme modèle le minéral olivine, orthosilicate double de magnésium et de fer (les pyroxènes se comportent d'ailleurs de façon analogue). Au-dessous de 600 °C environ, la conduction dans ces roches est due aux impuretés. Puis, vers 1 100 °C, les porteurs de charge électrique sont les électrons ; la conductibilité croît lentement. Cette température de 1 100 °C est atteinte un peu au-dessous de la croûte. A partir de là, les roches examinées se comportent comme des semi-conducteurs ioniques et la conductibilité croît très rapidement. Celle de l'olivine a été étudiée récemment au laboratoire par Hughes en fonction de la température jusqu'à 1 240 °C et de la pression jusqu'à 8 500 atmosphères. En comparant ses résultats à la conductibilité dans la Terre obtenue par Lahiri et Price (1939) à partir des données géomagnétiques, Hugues conclut que le gradient de température tombe sous la croûte à 1,7 °C/km (sa valeur superficielle est, nous l'avons vu, d'environ 30 °C/km). Un calcul théorique de Rikitake, comparé à ses propres résultats sur la conductibilité interne, conduit à des valeurs encore inférieures, de l'ordre de 1,3 °C/km. La méthode n'est donc pas actuellement très sûre ; elle est plus satisfaisante pour l'esprit que celle qui consiste à remonter à la température de la Terre primitive, mais elle reste liée à des hypothèses sur la constitution chimique, dont le point de départ est toujours la cosmogonie.

Nous paraissons être maintenant dans une position bien meilleure qu'Axel pour extrapoler vers la profondeur les températures connues. Mais en réalité, le procédé reste presque aussi dangereux, comme nous allons le voir. Auparavant, rappelons brièvement la plus importante des conclusions obtenues par la Séismologie sur la structure intérieure du Globe terrestre : à 2 900 kilomètres de profondeur se place un nouveau changement brusque dans les propriétés élastiques : jusqu'à cette profondeur, la matière transmet, au cours des tremblements de terre, non seulement des ondes élastiques analogues aux ondes sonores et procédant comme elles par compression et dilatation successives des particules atteintes mais encore des ondes, propres aux solides, procédant par distorsion des particules matérielles. La discontinuité franchie, ces dernières ondes disparaissent, ce qu'on interprète en supposant que le « noyau terrestre » dans lequel on a pénétré est dépourvu de rigidité ; il présente somme toute la principale propriété d'un liquide.

En extrapolant avec un gradient de 1,3 °C/km une température de 1 100 °C à 50 kilomètres, on obtiendrait 4 800 °C pour la température à la surface du noyau. Or, un calcul de Verhoogen, fondé d'une part sur une relation empirique entre le coefficient de dilatation et la température, d'autre part sur les données de la séismologie, conduit à penser que le résultat est trop haut d'au moins 2 000 °C ! Ainsi notre extrapolation, quoique moins absurde que celle d'Axel, mériterait toujours le scepticisme du professeur Lidenbrock. Il est donc prudent de s'arrêter dans ces tentatives pour fixer la température à des profondeurs de plus en plus grandes. Nous voudrions pourtant montrer que les phénomènes thermiques jouent, même au centre du Globe, un rôle capital.

Le noyau est certainement liquide jusqu'à 5 000 kilomètres de profondeur (sur les 6 400 du rayon terrestre). Là se place une nouvelle discontinuité, correspondant cette fois à une très rapide augmentation de la vitesse des ondes sonores. On a des raisons de penser que le petit corps central, qu'on peut appeler la graine, doit être de nouveau à l'état solide ; mais on est loin d'en être sûr. On a, par contre, des raisons très fortes de supposer que le liquide du noyau est en mouvement. Cette hypothèse a en effet permis de donner pour la première fois une explication vraisemblable de la variation séculaire du magnétisme terrestre. Les difficultés rencontrées jusque-là pour en rendre compte provenaient de la rapidité de son évolution, à l'échelle des temps géologiques. La variation séculaire est particulièrement importante dans des régions de l'ordre d'une centaine de kilomètres de diamètre qui semblent, pour autant que des observations encore trop récentes permettent de l'affirmer, apparaître puis disparaître au bout d'un temps de l'ordre du siècle ; pendant leur vie elles se déplacent d'est en ouest en se déformant ; elles parcourent un degré de longitude en quelques années seulement. La comparaison entre ces intervalles de temps et les millions d'années que dure une transformation géologique ont fait penser à Elsas-

ser, puis à Bullard, que la cause de la variation séculaire ne pouvait se trouver dans la partie solide du Globe, et leur a fait invoquer le mécanisme suivant : le liquide du noyau est probablement bon conducteur de l'électricité, soit qu'il se compose, suivant les idées classiques, de fer allié de nickel et d'un peu de cobalt, à l'image de certaines météorites, soit qu'il corresponde, comme le veut Ramsey, à un changement de phase des roches silicatées, dans les molécules desquelles les orbites électroniques s'effondreraient sous l'influence de la pression. Le déplacement du liquide conducteur dans le champ fondamental produit des courants électriques. Peut-être s'en ajoute-t-il d'autres, dus à des effets thermoélectriques. L'ensemble se manifeste en surface par une altération variable du champ, constituant la variation séculaire.

Si nous nous demandons maintenant l'origine de ces déplacements de liquide, l'idée qu'il s'agit de mouvements de convection dus à un échauffement dans la région centrale se présente d'elle-même. En fait, c'est la seule explication qui ait résisté à l'analyse. L'énergie proviendrait d'un reste de chaleur primitive enfoui à ces profondeurs, d'où il n'aurait pu remonter jusqu'à la surface (plutôt que d'une concentration de radioactivité dans la graine dont on ne verrait vraiment pas la raison). Une explication analogue peut d'ailleurs être avancée pour le champ fondamental : il serait dû aux mêmes mouvements, qui le construiraient à partir d'un très faible champ initial par un processus analogue à celui de la dynamo auto-excitatrice des électriciens ; la variation séculaire correspondrait seulement aux mouvements des parties externes.

Ainsi, en explorant ce domaine thermique, le plus broussailleux de toute la Géophysique, celui qui ferait presque admettre le scepticisme du terrible professeur Lidenbrock, nous avons néanmoins rencontré des points fermes. Nous ne connaissons pas encore la distribution exacte des courants liquides dans le noyau terrestre, mais nous possédons des cartes magnétiques dont nous pensons qu'elles lui sont apparentées. Elles nous font entrevoir toute une météorologie plus lente que celle de l'atmosphère, plus lente que celle des courants océaniques, dans laquelle les prévisions que nous pourrions faire seraient destinées à nos petits-enfants, à qui elles apporteraient enfin un témoignage irrécusable de la sûreté de nos interprétations. Dès maintenant, la vérité apparaît dans ses grandes lignes : ne brûlent ni le noyau bouillonnant, de 3 500 kilomètres de rayon, ni le « manteau » plus ou moins plastique qui le protège tant bien que mal contre le refroidissement, ni la croûte superficielle résistante où se sont concentrés les matériaux radioactifs dont notre siècle commence à utiliser l'énergie. Leur température est très élevée certes, mais beaucoup moins qu'on ne l'a cru longtemps. N'en concluons pas à la possibilité du voyage au centre de la Terre, qui désespérerait bientôt le plus optimiste des professeurs.

J. COULOMB,
Professeur à la Faculté des Sciences de Paris.

PER FAR L'AMORE

par L.-P. Hartley

A Venise, cet été-là, les moustiques se montraient particulièrement agressifs. On voyait même parfois les Vénitiens, en général immunisés contre ce fléau, les poignets rouges et le visage bouffi. Les insectes non plus n'observaient pas les usages. Ils n'attendaient pas le crépuscule pour commencer le festin et piquaient jour et nuit. Les propriétaires d'hôtels et leur personnel, tout en se grattant sans doute en cachette, refusaient d'admettre que ce déchaînement était anormal. *E la stagione*, remarquaient-ils avec philosophie : « C'est la saison ». La plupart des Italiens, réconfortés par l'idée que ces manifestations désagréables suivent l'ordre naturel des choses, n'hésitent pas à vous l'affirmer, même quand il n'en est rien. Mais les étrangers qui, après avoir passé plusieurs heures tapis ou agenouillés sous leurs moustiquaires à essayer, leur lampe de chevet à la main, de dépister les moustiques, s'éveillaient les yeux gonflés et les lèvres tuméfiées, ne se résignaient pas si facilement. Nombre d'entre eux se sentaient pousser les ailes de leurs bourreaux et s'envolaient vers les stations de montagne placées, disait-on, au-dessus de la zone dangereuse. Seuls, les pharmaciens profitaient de l'invasion : ils faisaient de brillantes affaires avec l'huile de citronnelle, les petites bougies de couleur destinées à asphyxier les moustiques et autres insecticides. C'était avant l'époque du Flit et du D.D.T.

Mais leur triomphe fut de courte durée. Ils se trouvèrent bientôt démunis non seulement de préventifs, mais même de remèdes contre les morsures, et furent réduits à repasser à leurs clients les lotions

contre les coups de soleil et les produits de beauté, tout aussi efficaces, affirmaient-ils.

Pour comble de malheur, une terrible vague de chaleur s'abattit sur la ville. A la vérité, sur toute l'Italie. Chaque jour, la feuille locale, le *Gazettino* et les grands journaux, le *Corriere della Sera* et la *Stampa*, publiaient la liste des températures maxima et minima dans les grandes villes de l'Empire, y compris Benghazi qui en faisait alors partie. Benghazi gardait le record avec plus de quarante degrés centigrades. Pour le maximum, Rome, Milan, Naples, Florence et Bologne battaient aussi Venise qui ne dépassait jamais trente-cinq. Mais son minimum restait le plus haut : il ne descendait jamais au-dessous de vingt-six. Peu profonde, la tiède lagune n'arrivait pas à se rafraîchir. Elle embrasait la ville comme une boule d'eau chaude permanente, impossible à écarter. Parfois les touristes anglais et américains, encore capables de cet effort et doués pour les mathématiques, peinaient, crayon en main, à une table de café, sur la transformation compliquée des centigrades en Fahrenheit. « Quatre-vingt-quatorze aujourd'hui », gémissaient-ils, un degré de moins qu'hier, mais l'humidité augmente, quatre-vingt-neuf pour cent : deux degrés seulement de moins qu'à New York ! »

Les nuits semblaient encore plus chaudes que les jours. L'après-midi, le vent tournait du Nord au Sud, du *borino* au *sirocco*, et vers six heures — le seul moment tolérable — il soufflait fort. Les touristes le humaient en se prédisant l'un à l'autre une nuit fraîche; mais, vers huit heures, la brise tombait et alors les pavés et les canaux surchauffés rendaient toute la chaleur emmagasinée sous le soleil. Plus tard, la pleine lune pointait, ardente comme un incendie, derrière l'île de San Giorgio Maggiore. Elle montait lentement jusqu'à ce que tout son disque rouge sang, enflé comme s'il avait été, lui aussi, piqué par les moustiques, apparût au-dessus des toits. Des nuages l'entouraient et parfois la striaient. Nuages indigo frangés de rose, comme dans les tableaux du Tintoret qui laissaient espérer un orage. Mais ils n'étaient que l'avant-garde de la chaleur. Bientôt la lune les repoussait et atteignait la voûte sombre de la nuit, perdant dans son ascension ses teintes vermeille, tournant du cuivre à l'ambre, et enfin au blanc lumineux, masque mortuaire en cire tachetée d'ombres bleues.

⁂

Mr. Henry Elkington la regardait tout en dînant sur la terrasse de son hôtel contre lequel frémissait doucement le Grand Canal. Il attendait sa femme et sa fille qui, si tard qu'il fût, arrivaient toujours plus tard encore. « Cette terrasse est l'endroit le plus frais de Venise », se disait-il. Pourtant la sueur perlait sur son front et brillait sur ses mains. Par

moments, elle coulait furtivement contre sa poitrine et il savait qu'elle descendait aussi le long de son dos, car, s'il s'appuyait au dossier capitonné de la chaise et se penchait ensuite en avant, son veston de toile blanche y restait collé. Une marque noire avait dû s'y former, une vilaine tache qui ne s'en irait pas. Mais, à cinquante ans passés, elle n'avait pas pour lui l'importance qu'il y aurait attachée vingt ans plus tôt. L'incommodité et l'effort qu'il devait faire pour donner des chiquenaudes aux moustiques l'agaçaient davantage. Guidés par le phare de la petite lampe voilée de rouge, ils s'annonçaient par un sifflement venimeux. Où étaient-ils, au juste ? Son visage, sa tête et ses mains, il pouvait encore les défendre en s'agitant comme un moulin en démence ; mais ses mollets et ses chevilles, leur terrain de chasse favori, comment les protéger ? Fatigué par des nuits sans sommeil, il se laissait aller, abandonnant la lutte. Sa santé l'inquiétait. Même quand les moustiques ne le piquaient pas, des troubles nerveux lui donnaient la chair de poule. Il ne se sentait pas à l'aise dans sa peau comme si elle eût été tantôt trop lâche et tantôt trop étroite. Le moindre souffle de vent, accueilli avec tant de joie, lui contractait les nerfs. Il avait tour à tour chaud et froid. Peut-être étaient-ce les fièvres.

Pourtant un espoir le soutenait. Avant d'aller s'habiller, sa femme lui avait promis de téléphoner à la comtesse Bembo et de lui dire qu'elle craignait de ne pouvoir assister à sa réception, le surlendemain. « Henry ne se sent pas bien, expliquerait-elle. Les moustiques et la chaleur l'ont fatigué et nous comptons partir tous les trois demain pour les Dolomites. » Les Dolomites ! Ce simple mot, avec ce qu'il suggérait d'air léger, sans moustiques, lui insuffla une vie nouvelle et il commanda un second martini sec.

Il avait eu beaucoup de peine à convaincre Maureen. Non qu'elle fût, en général, indifférente aux désirs et même aux caprices d'un mari qui lui avait donné à peu près tout ce qu'elle demandait à la vie, sauf du rêve. Un pareil mari mérite des égards et elle ne les lui accordait pas de mauvaise grâce. Mais il s'agissait d'un cas spécial. Le salon de la comtesse Bembo était l'un des plus élégants de Venise, et cette soirée promettait d'être le clou de la saison. Ce serait désolant de la manquer. Pour elle-même, Maureen se ferait une raison, mais Annette serait très déçue. Annette avait vingt ans. Elle découvrait Venise. Venise lui était montée à la tête. Elle y trouvait tout admirable. La chaleur, les moustiques ne la gênaient pas, elle s'en amusait plutôt. Ils faisaient partie de la joie qu'elle trouvait à passer de fête en fête. Des jeunes gens bourdonnaient autour d'elle. Impossible de se retrouver dans ces Nino, ces Nini, ces Gigio et ces Gigi : ils se ressemblaient comme les moustiques. Mais, il fallait le reconnaître, ils étaient beaux et leurs manières parfaites. Annette les jugeait beaucoup plus séduisants que ses jeunes admirateurs d'Angleterre. Pendant des heures, elle disparaissait avec

eux pour canoter, se baigner, jouer au tennis et danser. Ces absences inquiétaient un peu Henry, mais Maureen semblait savoir exactement quand il convenait ou non de chaperonner sa fille. Elle permettait, elle défendait dans des cas qu'Henry estimait tout à fait semblables. Une chose n'avait jamais été discutée : quoi qu'il arrivât, rien ne pourrait empêcher Annette d'assister au bal des Bembo.

C'était la première fois depuis plusieurs jours qu'ils dînaient seuls. Annette était adorée par son père comme par sa mère, et Henry, si sa santé n'avait pas été en jeu, n'aurait jamais voulu la priver d'un plaisir. Ce genre d'entrefilets devenaient chaque jour plus fréquents dans les journaux : *Colto da malore*. Frappé d'un malaise soudain, tel ou tel homme d'un certain âge — ils semblaient tous avoir entre cinquante à soixante ans — était tombé dans la rue et avait été conduit à l'hôpital. Il y avait expiré sur-le-champ ou, si on le jugeait guérissable, il devrait y rester une vingtaine de jours. La mort subite ou trois semaines d'emprisonnement, trois semaines à griller dans un hôpital vénitien ! A cette pensée, Henry tremblait.

Devant les gondoles qui passaient au-dessous de lui, la cohue des embarcations grandes et petites, décorées de lanternes, certaines silencieuses, d'autres d'où partaient un chant solitaire ou les notes grêles d'une mandoline, il essayait de retrouver la fascination, la joie capiteuse que ce spectacle lui avait données autrefois. Maintenant il ne lui apportait plus rien que le désir de partir et d'apaiser son corps douloureux dans l'air frais des montagnes.

Il reçut sur l'épaule une petite tape légère comme un moustique qui se pose, et se retourna vers le visage radieux d'Annette.

— Maman arrive, annonça-t-elle.

Ce n'était pas tout à fait vrai, Maureen ne parut que dix minutes plus tard. A son expression, Henry ne put rien deviner. Maureen attaquait rarement un sujet important avant qu'on n'eût parlé d'autre chose. Puis, d'un air innocent, elle l'introduisait. Pendant qu'elles croquaient avec entrain leurs *scampi* et qu'Henry chipotait du bout des dents sa sole grillée, Maureen lança :

— A propos, chéri, j'ai téléphoné à Loredana Bembo.

— Ah ? Qu'a-t-elle dit ?

— Elle a été on ne peut plus gentille. D'abord, elle est navrée que tu souffres de la chaleur. Elle t'envoie mille affectueux messages.

Le cœur d'Henry se serra.

— Elle comprend parfaitement ton désir de t'en aller. Elle voudrait bien en faire autant. Mais, Henry, elle nous supplie de ne pas la lâcher. Tant de gens l'ont plaquée à cause de la chaleur, et des moustiques que, pour finir, on ne pourra presque plus parler de fête. Trente personnes au plus pour le dîner. Elle dit qu'à part nous, il n'y a plus un chat à Venise.

— Voilà qui ne me plaît guère, plaisanta Henry, non sans effort.

— Ce n'est pas drôle, avoue, après tout le mal qu'elle s'est donné. Et elle a dit des choses charmantes sur Annette. Je ne crois vraiment pas possible de la laisser tomber. Tu ne trouves pas, chéri !

— Peut-être pas.

— Et, j'allais oublier — elle a dit qu'il ne fallait pas que tu aies peur des moustiques, parce qu'il n'y en aurait pas. Elle a trouvé un moyen très drôle pour s'en protéger. Surtout à cause de toi. Mais elle ne veut rien dire avant la fête.

Henry comprit qu'il n'avait plus qu'à s'incliner avec bonne grâce.

En se rendant le lendemain matin au magasin de fleurs de San Stefano — il devait renouveler chaque jour les bouquets de leur salon, racornis par la chaleur — le soleil le traversa comme une épée et la tête soudain lui tourna. *Colto da malore !* Affolé, il chercha de l'ombre. Le soleil accablait toute la longue place.

Enfin il découvrit un store et, à pas chancelants, se dirigea vers lui. Sous son ombre exiguë, il se sentait comme un naufragé sur un rocher, au milieu de l'océan en furie. Que faire ? Malgré sa peur, il ne voulait pas revenir sans les fleurs. Ce serait une défaite morale. Et pour Maureen, quelle déception ! A mi-chemin de la boutique, il se réfugia sous un porche et reprit confiance. D'autres piétons évitaient comme lui le centre torride où se trouvait la statue et rasaient les murs entre les îlots d'ombre. Personne ne tombait raide mort. Bientôt il rassembla son courage et entra presque en crânant dans le magasin de fleurs où des jets d'eau dispensaient une fraîcheur exquise.

Mais, ce jour-là, il ne quitta plus l'hôtel avant le coucher du soleil, et le jour de la fête, où il faisait aussi chaud à l'aube qu'à midi, il ne mit pas le pied dehors avant que leur gondole ne fût venue se ranger contre le ponton d'embarquement bordé de cuivre et que Maureen n'eût jeté aux gondoliers *Palazzo Bembo, Sa !* comme si, ce soir-là, on ne pouvait aller ailleurs.

Casa, aurait dû dire Maureen, maison et non palais. Les Bembo étaient de la vieille école et affectaient d'employer les termes d'un temps où l'on n'appelait pas encore palazzos les demeures des patriciens vénitiens. C'était une des rares habitations anciennes de Venise encore habitées par la famille qui l'avait construite.

Ce soir-là, son faste était encore rehaussé. Peut-être n'y avait-il pas un valet poudré sur chaque marche du grand escalier, mais leur nombre paraissait considérable, et ces paysans amenés de la propriété des Bembo et revêtus d'une livrée produisaient un effet magnifique. En passant devant eux et en regardant vaguement leurs mains gantées de blancs et leurs visages rouges et suants, Henry éprouva cette exaltation que procure parfois la gloire terrestre. D'autres Vénitiens donnaient des

réceptions comme on en voit partout, mais celles des Bembo avaient un cachet incomparable.

La tête légère, mais le pied lourd, il trébucha et se rattrapa à la cordelière de soie cramoisie qui, passée entre des mains stylisées de cuivre poli, pendait en festons contre le mur. Devant lui montaient Maureen et Annette. Quelle énergie révélait leur démarche vive et élastique! Ses chevilles à lui étaient enflées sous ses chaussettes noires, et le léger effort de gravir l'escalier le mettait en nage.

A l'entrée du salon se tenaient Loredana Bembo, une personne imposante, couverte de bijoux splendides et, à son côté, son mari, un petit homme trapu et chauve, mais avec un air d'autorité incontestable.

— C'est si gentil à vous d'être venu, dit-elle à Henry. Et ce soir, je vous promets cent lires pour chaque piqûre de moustique.

Dans ce temps-là, cent lires représentaient encore quelque chose.

— Ça vaudrait la peine d'être piqué une fois ou deux, se dit Henry, et il attendit le bourdonnement.

Mais rien ne vint, et quand enfin on se mit à table, il comprit pourquoi. Des grilles en métal, aux mailles si fines que même un moustique ne pouvait les traverser, défendaient les fenêtres. Certes, il en avait déjà vu ; à l'hôtel, son propre salon était ainsi équipé. Elles ne pouvaient pas être le secret dont avait parlé la comtesse.

Il n'était pas à côté d'elle, un ambassadeur et un monsieur titré occupaient ces places enviées. Il se trouvait entre une Italienne et une Anglaise qui venait toujours à Venise au mois d'août.

— Quel est le secret de la comtesse Bembo ? lui demanda-t-il. Etes-vous au courant ?

— Je sais qu'il y a quelque chose.

— Mais quoi ?

Elle hocha la tête.

— Loredana a toujours des idées, remarqua-t-elle. Espérons que celle-là ne sera pas trop bizarre.

Mariée à un membre de l'aristocratie vénitienne et y appartenant elle-même par sa naissance, Loredana Bembo faisait la loi. Rigoriste quand elle choisissait de l'être, elle pouvait, si la fantaisie l'en prenait, braver les conventions. *E originale*, disaient d'elle ses amis, et, s'il leur arrivait de la critiquer, ils en étaient fiers et en avaient un peu peur. Ses paroles faisaient autorité, et ses actes, personne ne les discutait.

Le champagne coulait à flots et plus Henry en buvait, plus il avait chaud. Peut-être eût-il été plus sage de ne pas boire, mais il ne pouvait renoncer au soulagement momentané que chaque gorgée lui procurait, soulagement physique immédiat et délivrance de ses prémonitions nerveuses. Tout cela, c'était les nerfs. Le lendemain, à la même heure, il respirerait enfin à Merano. En buvant beaucoup, il imaginait mieux ce paradis. En face de lui, les visages se brouillaient, mais il y avait celui

de Maureen et, plus à gauche, entre un Nino et un Gigi qui lui parlaient tous les deux à la fois, celui d'Annette.

Enfin, les chaises glissèrent sur la mosaïque et l'on quitta la salle à manger, selon la coutume continentale, les hommes et les femmes se séparant, un petit groupe de plastrons blancs et d'épaules nues. Ils montèrent dans la seconde *sala*, car le palazzo Bembo en comprenait deux ; deux grandes galeries qui couraient tout le long du bâtiment. Essoufflés par l'ascension, ils s'arrêtèrent brusquement, comme s'arrête une foule, qui s'immobilise et reflue. De petits cris fusèrent autour d'Henry : *Ah, che bello !* Ils recommencèrent à monter, et les exclamations, les trémolos, les hourras se poursuivirent. En arrivant en haut, Henry vit ce qui les provoquait. Il cligna des yeux. A quoi rimait cet étalage de blancheurs, des baraques, des tentes, des huttes, tout un camp de fantômes sous le grand lustre ? Il s'approcha. C'était bien un camp, un camp de moustiquaires. A la suite des autres invités, Henry commença à circuler entre les tentes. Il y en avait de toutes les tailles et de toutes les espèces, des carrées, des rondes, en forme de dôme ou pointues, comme celles de l'armée. Des fanions aux teintes vives indiquaient leur destination. Sous les lustres, étaient groupées des tentes carrées réservées au bridge : *Per far una partita.* Plus loin, d'autres tentes, moins éclairées, alternativement rondes et carrées : *Per far la conversazione.* Encore plus loin, dans une lumière plus tamisée, se dressait un autre groupe dont chaque tente pouvait tout juste contenir deux fauteuils : *Per far l'amore,* révélaient, tentateurs, leurs fanions. Il y eut un murmure de stupéfaction. Loredana avait-elle cette fois dépassé les bornes ? Enfin, tout à fait à l'écart à chaque bout de la pièce, près des grandes fenêtres gothiques où la lumière des lustres arrivait à peine, deux refuges beaucoup plus petits éveillèrent la curiosité des invités. A quoi pouvaient-ils servir ? Chacun voulait déchiffrer les étiquettes. Elles n'avaient ni couleur, ni forme extraordinaire. Sur de simples rectangles de carton blanc, des lettres se détachaient en noir. Alors, un rire étouffé fusa, *Per i misantropi,* avait-on lu. Bientôt ces mots furent sur toutes les lèvres.

Les premières tentes occupées furent celles de bridge : les joueurs impatients s'y précipitèrent et, en deux minutes, les cartes furent données. Les retardataires qui ne trouvèrent de place à aucune table dissimulèrent leur déception et se joignirent aux causeurs. Un ou deux couples s'éloignèrent. A la fois penauds et provocants, ils se dirigèrent vers les tentes d'amour, suivis par des cris d'encouragement. Ni homme, ni femme ne tenait sans doute à se proclamer misanthrope : les deux tentes solitaires restèrent inoccupées. Mais Henry eut à peine le temps de s'en apercevoir, car c'était comme à chat perché : si vous ne vous empariez pas d'un siège, vous deviez rester debout, et cette idée lui paraissait encore moins supportable que celle de parler. *Per far la conversazione !*

Un siège se trouva libre. Il s'y laissa tomber. Sur la table, des boissons glacées étaient servies dans des verres opaques et il reconnut trois personnes qu'il connaissait. Cela aurait pu être pire.

Ce fut lui qui referma la tente. La mousseline n'était pas à l'épreuve des moustiques, mais elle en donnait l'illusion et c'était déjà beaucoup. Plus besoin de s'asséner des claques, de faire des grimaces ou autres gestes peu élégants de la chasse aux moustiques. Dehors, ils bourdonnaient. Ici, c'était très supportable. Certes, la mousseline arrêtait un peu l'air, mais quelle bonne idée Loredana avait eue là ! Elle avait transformé ces deux plaies, la chaleur et les moustiques en badinage, en atouts pour la réussite de sa fête. On se rappellerait longtemps l'amusante bizarrerie de cette réception.

Bien qu'à moitié ivre et prêt à accepter l'irréel, Henry commençait à se demander sous quelle tonnelle de mousseline Annette et Maureen avaient trouvé abri. La première question fut vite résolue. D'en bas montaient les accents affaiblis d'un orchestre.

— Vous ne saviez pas ? dit quelqu'un. Ils viennent d'arriver en foule pour danser. C'est nous, la vieille garde, qu'on a reléguée ici.

Il avait employé le mot *vecchietti*, « un peu vieux », mot charmant qui, en anglais et en français, n'a pas d'équivalent. Nous nous préoccupons moins de l'âge. Henry se laissait volontiers traiter de *vecchietto*. Ainsi Annette dansait en bas avec un Nino ou un Nini, un Gigio ou un Gigi. Elle s'amusait sûrement.

Et Maureen ? Il regarda autour de lui. Même sous la lumière du lustre, on voyait mal à travers la mousseline. On distinguait des formes vagues dans les autres tentes, mais sans en reconnaître les occupants. Pour celles plus éloignées, près des fenêtres, impossible même de dire s'il y avait des gens dedans. Maureen, si adroite, si rompue aux finesses du monde, devait avoir trouvé un bon coin. Pas à une table de bridge, elle ne jouait pas, ni — il étouffa un rire — dans un des temples d'amour, cela ne l'intéressait pas. Peut-être bavardait-elle dans la tente voisine. Pendant que, du bout des lèvres, il échangeait avec les invités des propos inutiles, son oreille intérieure imaginait les inflexions de la voix de Maureen, et il ne remarqua pas une silhouette qui, plus d'une fois, passa et repassa près de la tente. Enfin quelqu'un lui dit :

— *Guardi, Enrico*, n'est-ce pas votre femme qui vous cherche ?

D'un bond, Henry se leva. Il s'excusa, dénoua les rubans et sortit.

— Que t'arrive-t-il ? Puis-je faire quelque chose pour toi ?

— Chéri, j'ai un mal de tête fou ! Vraiment, il faut que je m'en aille. Ça m'a prise tout d'un coup. La chaleur, sans doute. Mais je ne veux pas gâter le plaisir d'Annette. Jamais elle ne s'est autant amusée ! Et je ne veux rien dire non plus à Loredana. Un soir pareil ! Alors

je vais simplement m'éclipser. Elle ne le remarquera pas, et Luigi et Emilio me reconduiront à l'hôtel.

— Je vais t'accompagner.

— Pas question, chéri. Ce que je voudrais, si ça ne t'ennuie pas trop, ce serait que tu attendes Annette et que tu la ramènes. En partant, tu m'excuseras auprès de Loredana. Je sais que c'est assommant et que tu ne te sens pas trop bien, toi non plus, mais je te le demande, pour cette fois ! Nous ne pouvons vraiment pas laisser Annette rentrer seule. Nous, nous savons qu'on peut lui faire confiance, mais les gens jaseraient. Ça m'ennuie de t'imposer cette corvée, mais tu n'en auras pas pour longtemps. Quelle heure est-il ?

— Juste minuit, dit Henry. Voilà la *Marangona*.

Ils prêtèrent l'oreille. Dominant le brouhaha des voix et le bruit de l'orchestre, le son solennel de la grande cloche annonçait minuit.

— Je ne vais pas dire à Annette que je pars, déclara Maureen. Ça lui gâterait sa soirée. Je renverrai tout de suite les gondoliers et je leur demanderai de vous attendre. Ne parlons pas trop longtemps ensemble, ça paraîtrait drôle.

Avant qu'Henry ait pu placer un mot, elle se détourna et, avec des petits saluts à droite et à gauche, se dirigea vers l'escalier.

Il commença par la suivre, puis il revint en arrière. Quand Maureen avait une idée en tête... Que pouvait-il faire ? Indécis, il se tourna vers la tente qu'il venait de quitter. Mais était-ce bien la même ? Quoi qu'il en fût, un autre avait pris sa place, sans rabattre la mousseline. Les gens préféraient l'air et la lumière, malgré les moustiques. Il s'avança entre les tentes. Laquelle choisir ? Elles semblaient toutes bondées. Même dans les retraites d'amour, aux parois plus opaques, des ombres se profilaient. Un moment, il se sentit comme un nomade chassé par sa tribu. Mais il n'allait pas rester là à s'ennuyer. Autant descendre dans la salle de bal.

Beaucoup d'invités avaient eu la même idée et s'étaient installés le long des mur sur des chaises dorées et des canapés. Derrière eux, des brocards écarlates sur lesquels se détachaient des portraits entre des glaces montaient jusqu'aux poutres peintes du plafond. Mais son cerveau fatigué n'arrivait pas à s'intéresser aux œuvres d'art. Ah ! Annette était là, au bras, ou plutôt dans les bras d'un jeune homme. Le visage extasié et fermé, elle passa devant Henry sans le voir. Elle se mouvait dans un autre monde, le monde impénétrable de la jeunesse, un monde où l'on cachait jalousement ses sentiments, surtout aux pères solitaires qui faisaient tapisserie. L'orchestre gémissait, grondait, martelait, hésitait. Où était-elle passée ? D'autres pièces, où l'on ne dansait pas, faisaient suite à la *sala*. Il ne voulait pas la surveiller. Elle ne lui appartenait pas, elle appartenait à tous ces jeunes gens, aux Nino, aux Nini,

aux Gigio, aux Gigi et aux émotions qu'ils éveillaient en elle : émotions qui parfois durcissaient son jeune visage.

La voilà de nouveau, dans d'autres bras, et, cette fois, le visage plutôt fermé qu'extasié. Il croit deviner en elle une tension, un effort. Serait-elle prisonnière ? On dirait que son regard cherche le sien comme pour supplier : « Oh, je vous en prie, venez me parler ! » Mais non. Un monde les sépare.

En général, elle comprenait la plaisanterie aussi bien que n'importe qui, elle riait même souvent sans qu'il sût pourquoi. Mais, quand il s'agissait de ses danseurs, elle devenait aussi impénétrable à l'humour et à la raison que l'était sa mère pour ce qui touchait aux usages du monde et à leur observance. Même si elle riait et flirtait avec ses soupirants, elle prenait tout cela avec un sérieux tragique et vous en voulait du moindre commentaire sur sa conduite.

— Se rend-elle compte de ce qu'elle fait ? avait-il un jour demandé à sa femme. Elle semble croire que l'amour est aujourd'hui différent de ce qu'il était autrefois.

— Oh, Annette a la tête sur les épaules. D'ailleurs, ils sont si nombreux que ça rassure Ne nous mêlons de rien. Il faut la laisser trouver sa voie. Si quelqu'un l'intéressait vraiment, je le saurais.

— Oui, mais nous ne sommes pas en Angleterre.

Maureen avait hoché la tête.

— Ne lui gâtons pas son plaisir.

C'était devenu un slogan.

Henry n'aimait pas à regarder danser. Il se sentait toujours mélancolique, et coupable de ne pas faire comme les autres. Aussi ne tarda-t-il pas à remonter. Cette fois, il découvrit une brèche dans une des forteresses de mousseline. Une tête apparut et une voix l'engagea à entrer. Il obéit. L'étoffe rabattue et les nœuds refaits, le monde extérieur s'évanouit. Mais pas pour longtemps. Un de ses compagnons regarda sa montre :

— Dites donc, il est deux heures, annonça-t-il. *Dobbiamo filare !*

La cordialité de leurs adieux accentua pour Henry le sentiment de sa solitude. Il redescendit à la salle de bal, décidé à encourir le mécontentement d'Annette, à affronter les Nino et les Gigio et à la prier de rentrer. « Ta mère est souffrante », dirait-il. Mais il ne put la découvrir parmi les danseurs : elle avait disparu. La cohue des jolis visages le regardait sans le voir.

— Peut-être Loredana sait-elle où elle est, pensa-t-il.

Avec hésitation, il s'approcha de son hôtesse. Aussi fraîche et animée que cinq heures plus tôt, elle envoûtait les hommes qui l'entouraient. Mais au moment d'être reconnu par elle, il s'arrêta. Au milieu de tant d'invités, comment aurait-elle pu savoir ce que faisait Annette ? Aussi se contenta-t-il d'adresser avec un entrain un peu forcé un signe de

la main à la comtesse et elle lui cria quelque chose — les Vénitiens crient tout le temps, au bal comme à la table de bridge — quelque chose qu'il ne comprit pas. Bonne nuit, peut-être ? Avait-elle cru qu'il prenait congé, aussi discrètement que possible ? A petits pas, en se tenant à la cordelière de soie, il remonta à l'étage supérieur.

Une demi-obscurité y régnait. Dans les lustres splendides, seules quelques lampes étincelaient encore. Tous les invités non danseurs, les *vecchietti* étaient-ils partis ? Le camp n'avait pas été démonté, ni le mobilier remis en place. Les domestiques ne rangeraient rien avant le matin. Les cartes traînaient sur les tables à jeu. Henry distinguait à peine les tentes les plus distantes, les retraites d'amour. Impossible de dire si elles étaient occupées. Il se dirigea vers les fenêtres, attiré soudain par les deux tentes dressées à l'écart pour les misanthropes. Enfin, un refuge ! Il choisit la plus éloignée, dans le coin le plus sombre. Une fois dedans, il sentit plutôt qu'il ne constata qu'il en était le premier occupant. Il s'enferma. Chantez dehors, moustiques ! Les bruits sourds et les plaintes lointaines de l'orchestre n'avaient plus le pouvoir de le déranger, ils le berçaient. Bientôt, il s'endormit.

En rêve, il continuait à chercher quelqu'un, mais sous un grand soleil entre les cabines de bains et les tentes du Lido. Une poursuite difficile, car les stores des cabines étaient tous baissés et, chaque fois qu'il frappait, une voix rageuse grondait : « Qui est-là ? N'entrez pas.

— « Je cherche ma fille Annette, expliquait-il. Une grande brune, assez jolie. Je veux la ramener à l'hôtel. L'avez-vous vue ?

— Oui, répondait la voix, mais elle ne songe pas à rentrer. Nino, Nini, Gigio et Gigi s'occupent d'elle. Laissez-la donc vivre sa vie !

— Je vous en prie, dites-moi où elle est.

— Pas loin d'ici, grogna la voix, mais ne comptez pas entrer. La porte est fermée à clef. C'est un temple d'amour. »

Sans comprendre, Henry sut tout de suite de quelle porte on lui parlait. et y alla tout droit. A présent il portait des fleurs achetées ce matin-là au Campo San Stefano, ce qui lui donnait une excuse. Il frappa.

— Je t'en prie, Annette, laisse-moi entrer, fit-il, humblement, et ne te fâche pas. Je suis venu t'apporter ces fleurs. Tu peux les mettre dans tes cheveux. Mais, surtout, fais-en ce qu'il te plaît.

Bien qu'elle fût dans la tente, elle ne répondait pas, et il vit, dans ses mains, les fleurs se flétrir.

Quand il s'éveilla, il se crut couché dans son lit d'hôtel entouré d'une moustiquaire. Peu à peu, il se rappela et, son premier sentiment fut le soulagement. Il avait trompé le temps. Les longues heures d'attente fastidieuses étaient passées. A présent Annette serait prête à rentrer, peut-être même pas très contente d'avoir dû attendre. Il fallait la retrouver tout de suite. Pendant un moment, cela lui sembla aussi facile qu'en rêve. Puis la conscience lui revint. Il se trouvait au palazzo Bembo, en

pleine obscurité. Impossible même de voir l'heure à sa montre. Il frotta une allumette. Cinq heures moins un quart. Il quitta la tente et, ses yeux s'habituant à la pénombre, il distingua les formes spectrales du camp. Pas le moindre bruit. On l'avait oublié. Le bal était fini et, dans le brouhaha des adieux, son absence avait passé inaperçue. Quelqu'un avait dû ramener Annette. Il ne lui restait plus qu'à rentrer aussi.

Il n'y avait donc qu'à se féliciter. Mais le cas ne lui paraissait plus aussi simple. Comment allait-il sortir de la maison ? Et, s'il était découvert, quelle explication donnerait-il ? Il risquait de passer pour un voleur. Et pour retourner à l'hôtel ? Annette aurait sans doute pris la gondole. Il devrait rentrer à pied et il connaissait mal le chemin.

Il alla à la fenêtre et se pencha. Elle donnait sur un jardin carré, assez grand, un des rares jardins de Venise. L'aube approchait. Déjà il distinguait au fond le pavillon Renaissance. Entre ses colonnes s'attardaient les ombres de la nuit. Rien ne bougeait, mais au centre, un jet d'eau jaillissait. Allait-il être obligé de traverser le jardin ? Jamais il n'était venu au palazzo Bembo à pied. Il devait exister quelque part une *calle* étroite qui rejoignait une rue principale. Mais où ?

Déconcerté, il se détourna et, en tâchant de ne pas buter contre une tente, il traversa la grande *sala*. A l'autre bout, il vit les lumières du Grand Canal. Il admira ce spectacle familier. Venise endormie, que c'était beau ! Peut-être était-ce la seule heure où personne ne traînait dehors.

Enfin son regard ravi descendit vers le sol. Amarrée au *pali* bleu qui, d'en haut, paraissait curieusement raccourci, une gondole attendait. Les gondoliers, en toile blanche et large ceinture bleue dormaient, l'un pelotonné près de la poupe, l'autre étendu au fond du bateau. Leur bras recourbé leur servait d'oreiller. A qui pouvait appartenir cette gondole ? Mais, c'était la sienne, *sa* gondole, avec Luigi et Emilio. Que faisaient-ils là ? Pourquoi n'avaient-ils pas été se coucher ?

Une idée lui vint. Peut-être, après être rentrée à l'hôtel, sans doute escortée de quelque cavalier — les soupirants d'Annette acceptaient toujours de se faire ramener — Annette les avait-elle renvoyés à son père. Elle avait dû le chercher avant de partir. Du moins, il l'espérait. Mais, même si elle s'était souvenue de lui, n'aurait-elle pas, convaincue qu'il avait quitté le palazzo avec Maureen, congédié les gondoliers ? Ou se pouvait-il que le bal durât encore et qu'elle fût toujours là ?

— Luigi ?

Après plusieurs appels, il y eut un mouvement dans le bateau et, avec des soupirs ensommeillés, bruyants comme la vapeur qui s'échappe, les gondoliers se dressèrent, et se frottèrent les yeux.

— Avez-vous vu la *Signorina ?* hurla Henry en italien.

— *Nossignore.*

— Vous ne l'avez pas ramenée ?

— *Nossignore.*

— Alors, comment est-elle rentrée ?

— A pied, sans doute.

C'était possible, mais peu probable. Il dit aux hommes d'attendre — ils y sont encore plus habitués qu'à ramer — et essaya de réfléchir. Même si elle avait eu envie de marcher, elle n'aurait pas oublié les gondoliers. Sauf quand ses soupirants étaient en jeu, Annette ne manquait pas de cœur. Elle n'aurait pas eu la méchanceté de laisser Emilio et Luigi dehors toute la nuit.

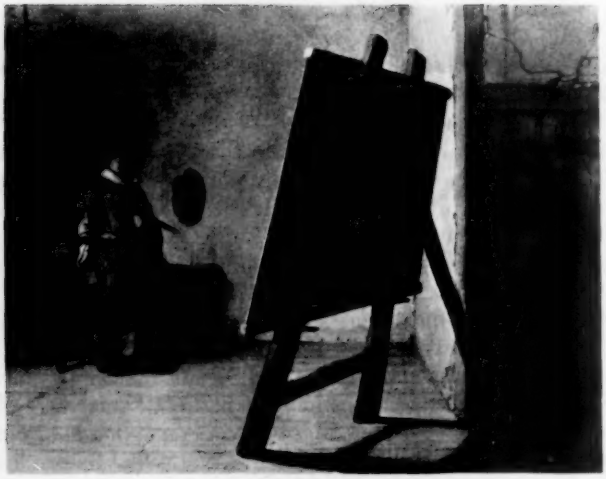
Ses réflexions avaient ramené Henry au camp. Il le retrouva sans plaisir. Comme cette fantaisie paraissait soudain hostile ! On l'eût dit évoquée par quelque enchanteur puissant, mais maléfique. Partout, les mousselines étaient relevées. Tous les oiseaux s'étaient envolés. Mais non, une tente restait close. Presque malgré lui, il s'en approcha. Deux détails le frappèrent. La tente était lacée comme un soulier, mais les rubans écarlates avaient été croisés du dehors, non du dedans et l'on avait arraché le fanion si brutalement qu'une fente sombre s'ouvrait et que s'il jetait un coup d'œil...

Mais il resta debout, le regard fixe, oppressé de plus en plus par un sentiment que rien ne justifiait. Et si l'explication se trouvait dans cette tente ?

Elle s'y trouvait, écroulée sur deux chaises, mais l'obscurité permettait à Henry de ne pas l'admettre. L'approche du jour n'amenait pas la lumière, on retournait même à la nuit. Pour avoir de l'air et fuir un moment encore la vérité, il se traîna jusqu'à la fenêtre qui donnait sur le jardin. De gros nuages empilés dans le ciel, bouchaient la clarté de l'aube. Il entendit sans en prendre conscience le grondement de l'orage qui allait mettre fin à la vague de chaleur. Les éclairs se succédaient, réfléchis dans les glaces des murs. Soudain, le vent frappa les tentes et les courba de côté comme des spectres en déroute. Un éclair illumina la *sala* sur toute sa longueur. Il ne pouvait plus se dérober. Peut-être était-il encore possible de ranimer sa fille... Non, tout était inutile maintenant. Autour du cou déjà noir, la double flamme du fanion écarlate avait été serrée trop fort. Un nouvel éclair ne lui apprit que ce qu'il savait déjà. Le suivant illumina l'inscription sur le ruban. Deux mots manquaient, cachés par le nœud de l'étrangleur, mais le principal était là, le dernier, et la mémoire d'Henry reconstitua le reste : *per far l'amore.*

L. P. HARTLEY

TEXTE FRANÇAIS DE Mme E.-R. BLANCHET



ACTUALITÉ DE REMBRANDT

par Claude Roger-Marx

Une enquête sur les peintres les plus souvent nommés depuis cinquante ans par la critique dite d'avant-garde et par les fabricants de théories prouverait que Paolo Uccello, Piero della Francesca, le Caravage, Greco, Dumesnil de la Tour, Cézanne ou le Douanier Rousseau sont l'objet de plus de curiosité et de plus de sollicitude que Titien, Tintoret, Rembrandt, Delacroix ou Corot. Si nécessaires que paraissent à chaque génération une remise au point de tous les problèmes et la réparation d'injustices, ne risque-t-on point, en braquant les pleins feux sur tel oublié, tel méconnu, de rejeter dans les pénombres des maîtres d'une universalité bien plus grande encore ? De nouvelles idolâtries, auxquelles le besoin de changement a souvent plus de part que l'esprit de découverte, ont cruellement faussé (et surtout depuis que la peinture, mise à la portée de tous, est l'objet d'une spéculation sans précédent), le sens des proportions. Exalter l'art rupestre, nègre, précolombien, au détriment de l'Égypte et de la Grèce, qu'est-ce que cela prouve, sinon le désir qu'aura toujours la jeunesse de changer d'excitants et d'enthousiasmes, et sa résistance à des admirations consacrées par l'usage ? Mais quelle erreur ce serait de condamner à une gloire immuable, sous le prétexte qu'ils n'ont plus rien à nous apprendre, des créateurs éternellement jeunes qui, loin d'être *épuisés*, survivent et survivront à toutes les modes parce qu'ils sont à redécouvrir sans cesse !

Tel est le cas de Rembrandt, comme de Shakespeare ou de Beethoven.

Certes on ne peut prétendre que, si recherché de son vivant pour ses gravures, et plus tard pour ses toiles, Rembrandt soit un méconnu. Mais dans ses conceptions comme dans sa technique il n'a bien souvent été admiré qu'à demi ou qu'à faux.

La violente réaction des Impressionnistes contre les « jus » d'école, la « patine musée », les truquages d'atelier ; leur désir d'éclairer leur œil et leur palette en travaillant en plein air ; d'autre part leur refus de céder aux artifices d'éclairage et de mise en scène, leur horreur de tout bric-à-brac, s'expliquent par les conventions qu'ont répandues d'innombrables disciples, directs ou lointains, de Rembrandt. D'un maître économe en paroles et qui se refusait à prôner aucun système, ceux-ci n'ont tiré que des recettes. Les vrais héritiers de Rembrandt, c'est ailleurs que dans son pays, dans son temps, qu'il faut les chercher. C'est de lui que Fragonard, Goya, Delacroix, Millet, Daumier, Jongkind, Redon, tiendront leur écriture fulgurante, leur esprit aussi. Et par esprit j'entends ce pouvoir d'aller au-delà de la peinture même, et tout en s'inspirant religieusement de la Nature, de la survoler.

Presque tout ce qui fait la grandeur de Rembrandt, on peut dire que le vingtième siècle, à part quelques rares exceptions, se l'est refusé. Le *peintre moderne*, sous prétexte de « pureté », a délibérément condamné tout élément narratif, tout *sujet*. Renonçant également au portrait, individuel ou collectif, il n'a plus guère cultivé que des genres considérés autrefois comme inférieurs ou fragmentaires : le paysage, la nature morte. Le clair-obscur, merveilleux instrument de spiritualité et aussi de synthèse quand il est pratiqué non point avec ostentation par des virtuoses sans noblesse comme Caravage, mais pour créer une hiérarchie de valeurs (valeurs au sens humain comme au sens plastique), lui a paru convention périmée. Les pouvoirs irradiants de la couleur, telle a été la grande idée fixe des Impressionnistes et de leurs successeurs, de Seurat (si proche, pourtant, de Rembrandt dans ses admirables crayons), des Fauves, et de tout ce qui procéda du Fauvisme.

Ainsi, par crainte de tomber dans la sentimentalité ou la littérature — on n'est littéraire que lorsque l'exécution n'est pas à la hauteur de la pensée — nos peintres, réduits de plus en plus au statique, ont vu se rétrécir tragiquement leur domaine. La volonté, niant l'importance de l'inspiration et des facteurs inconscients, a pris en main toutes les commandes. Parmi les œuvres de ce demi-siècle, en peut-on citer beaucoup qui méritent le nom de *sublime*, je veux dire qui échappent aux limites du raisonné, du raisonnable, et qui donnent sur l'inconnu ?

Les premiers jours d'août ont vu s'ouvrir au musée d'Art Moderne la rétrospective d'un des plus grands coloristes du vingtième siècle, qui, dès ses débuts (1895), témoigna de dons si éclatants que ses contemporains furent plus fascinés par lui que par Rubens (qu'il continue, dans une certaine mesure), ou que par Rembrandt, qui semble son contraire. Chez Henri Matisse seule parle la sensualité, ou plutôt (car la sensualité com-

porte chez la plupart des hommes un déclenchement de lyrisme) la joie de peindre. Tout mystère est évincé. Jamais, si grande que soit ici la part de la déformation, nous n'échappons au terrestre, au tangible. Le particulier est nié au profit des partis constructifs et la couleur même, si exquise qu'elle soit, mais sans prolongement, se réduit à des enchantements ornementaux.

Si j'ai pris Matisse en exemple, c'est que ses renoncements, comme ceux de beaucoup d'artistes d'aujourd'hui, proviennent moins d'un appauvrissement de la sensibilité et des pouvoirs imaginaires que d'une soumission de plus en plus totale (j'allais écrire aveugle, ce qui est grave pour des visuels) à certains impératifs, à certains *interdits*. Et voici pourquoi l'hommage que la Hollande rend aujourd'hui au plus grand et au moins hollandais de ses peintres, dont elle commémore le trois cent cinquantième anniversaire, nous semble constituer la plus belle manifestation artistique à laquelle le monde ait été convié depuis longtemps, et féconde — du moins nous l'espérons — en leçons salutaires.

***

La convergence de trois expositions consacrées au peintre et à l'aquafortiste (Rijksmuseum d'Amsterdam et Maison de Rembrandt), au dessinateur (Musée Boymans, à Rotterdam), aux élèves formés par lui (Musée Lakenal à Leyde) rend indispensable à qui pratique la peinture, la collectionne ou en juge, ce pèlerinage en Hollande où sont réunis, jusqu'à la mi-octobre, les plus authentiques chefs-d'œuvre prêtés par les plus grands musées et les plus grandes collections. Jamais encore il n'avait été possible de pénétrer ainsi au cœur d'un univers qui ne ressemble à aucun autre, et de suivre dans toutes ses manifestations la progression fiévreuse d'un génie dont la critique, même la plus clairvoyante, n'a pu jusqu'ici s'approcher qu'en tremblant.

D'innombrables érudits ont catalogué ses dessins, ses toiles, ses estampes, analysé son écriture et sa palette, évoqué son milieu originel, ses deux mariages, discerné ce qu'il dut aux épreuves, à une solitude que, même au temps où fortune et gloire semblaient lui sourire, il défendit contre toute indiscrétion, sédentaire qui disait à ses élèves : « *Dans ton pays même, tu trouveras tant de beautés que ta vie sera trop courte pour les comprendre. L'Italie, si belle qu'elle soit, te sera inutile, si tu n'es pas capable de rendre la beauté qui t'entoure.* » On a précisé les influences que Quentin Metsys, Lucas de Leyde, Breughel, Les Vénitiens, Caravage, Bassano — dont il posséda des œuvres qui précipitèrent sa ruine — Elsheimer, Seghers et Callot exercèrent à ses débuts sur sa vision, sa technique. Mais si le prestige du nom de Rembrandt subsiste, l'absence de toute étude définitive qui ait la pénétration de celles de Baudelaire sur Delacroix, montre à quel point sa vraie grandeur, résistant aux définitions, semble vouloir rester inaccessible.

On a souvent parlé chez lui d'une succession de manières. Or les toiles et les dessins réunis en Hollande témoignent surtout de la fatalité foncière, de l'unité d'une vision qui n'a fait, quelque soit le genre abordé, que se décanter et s'élargir. Aux abords de la vingt-deuxième année, quand sous l'influence de Lastman — un de ses premiers maîtres — et de Caravage, il peint dans un style encore italianisant le *Saint Paul en Prison* (de Stuttgart) et la *Présentation au Temple* (de Hambourg), il signe également le petit chef-d'œuvre de Boston où nous le voyons (à moins que ce ne soit le jeune Gérard Dou) les pinceaux en main, face au chevalet. Un double dialogue s'engage : entre la toile et le peintre, entre la lumière et les ténèbres. Quel dépouillement déjà, comme dans l'une des premières recherches entreprises d'après son propre visage (Munich), qui préside aux innombrables autoportraits où il s'est plu, tour à tour gueux et prince, à porter un casque, un bonnet, un turban, une aigrette, une armure, à se croire Moïse ou saint Paul, à préciser ce qu'il est ou à se rêver différent, à passer de son double vivant à d' « autres » dont il résulte, à son père, à sa mère, à se retrouver dans son fils Titus, ou dans son frère.

A Amsterdam, de salle en salle, nous assistons au prodigieux inventaire des richesses que recèlent les milieux les plus déshérités, du merveilleux que contient le connu même, qu'il s'agisse d'un corps, d'un visage, d'un personnage isolé ou d'un groupe, d'un paysage, d'une scène intime ou biblique, de ce qui part de l'observation ou de l'imaginaire (l'un étant ici inséparable de l'autre).

Méprisant tout ce qui — pour reprendre un de ses rares mots — pourrait réduire le peintre à un métier de *teinturier*, une palette limitée lui suffit, grâce à la science, l'intuition qu'il a de la relativité des tons, de l'action mutuelle des opacités et des transparences, des chauds et des froids, pour créer, comme dira l'un de ses plus grands héritiers, *de l'or avec de la boue*, pour égaler en suavité les grands Italiens qu'il surpasse en vie intérieure, et pour créer un espace tout différent et comme épuré. L'étude en camaïeu pour *Joseph racontant ses Songes*, *Le Bœuf écorché* (de Glasgow), *Les Adieux de David et de Jonathan*, *La Sainte Famille* (ou *Le Berceau*), *L'Atelier du Peintre* (1750), *La Jeune Femme à sa Fenêtre* (de Stockholm), *Titus à son Pupitre* (Boymans), *Le Jean Six* du musée Six, *La Bethsabée* du Louvre, *Le Reniement de Saint Pierre* (que la Hollande acquit, en 1933, de l'Ermitage), *Hendrick Stoffel aux Bras croisés*, *Saint Jean l'Evangéliste*, *La Fiancée juive*, à quelles altitudes nous mènent ces toiles, et tant d'autres où, tous les problèmes de la peinture se trouvent posés et résolus sans que jamais la virtuosité, la vanité ou l'insouciance altèrent notre recueillement et notre plaisir !

Est-il beaucoup de peintres qui nous conduisent si loin dans le rêve et, surpassant leur art, nous rappellent que l'expérience technique ne vaut que dans la mesure où elle s'allie à l'expérience humaine ? Si les moindres croquis de Rembrandt — que l'on considéra si longtemps

comme des *griffonnis* incorrects — ont des proportions monumentales (l'exposition de Rotterdam, qui en réunit quatre cents, égale en enseignements celle d'Amsterdam), c'est que, nous faisant oublier qu'ils sont dus à la collaboration d'un roseau et de quelques gouttelettes, ces dessins (comme les eaux-fortes dont la Bibliothèque Nationale a réuni la fleur) s'adressent à l'esprit autant qu'aux yeux et mêlent à des certitudes des affirmations qui se passent de preuves, aux lumières habituelles des clartés qui sont d'une autre source. Et voilà pourquoi nous ne saurions trop engager tous ceux que désorientent les confusions actuelles et qui, comme disait Redon — un des maîtres les plus nourris de Rembrandt — trouvent notre époque *bas de plafond*, à venir demander humblement conseil au maître du *Saül et David*, des *Pèlerins d'Emmaüs* et de *La Fiancée juive*.

CLAUDE ROGER-MARX

CHRONIQUE DES LIVRES

SUR LES BORDS DE L'ISSA

par Czelaw Milosz *(Gallimard)*

L'Issa est un cours d'eau qui arrose le village de Ginè au pays des lacs baltiques. Sur ses bords, les diables qui ne sont point grands, sont vêtus comme Emmanuel Kant de Kœnigsberg, ou du moins l'étaient dans l'enfance de Thomas qui nous est contée. Celle-ci est traversée par la guerre de 1914. Bien que ce temps troublé marque le pays et l'enfant de son empreinte, l'objet du livre est ailleurs : dans le pays que découvre l'enfant, dans l'éveil d'une conscience au monde extérieur et au monde intérieur qui se pénètrent assez vertigineusement.

Le plaisir que j'ai pris à lire *Sur les Bords de l'Issa* m'a rappelé celui que je pris jadis lorsque je ne savais pas lire, suspendu à la voix de ma mère qui me transportait dans les airs à la suite de Nils Holgerson, mais comme si la fascination avait changé de signe, car l'enchantement de Nils procédait de la vie et du visible, tandis que l'univers et la vie que découvrent le jeune Thomas, sont hantés par l'invisible et par la mort.

L'auteur qu'il ne faut pas confondre avec son illustre homonyme, le poète de Miguel Mañara, est un écrivain lithuanien de langue polonaise.

Les « livres d'enfance » sont innombrables et bien que les meilleurs ne se comptent plus, il convient d'ajouter celui-ci à leur nombre. Cette enfance a la prétention déclarée de n'être pas autobiographique. A la vérité on ne voit pas l'avantage de plaider la fiction d'un récit dont une partie de l'intérêt, qui est considérable, réside dans l'authenticité de l'expérience vécue.

E. B.-L.

(Suite de la chronique des livres page 139.)

REMY DE GOURMONT

Comment je devins son Amazone

par NATALIE BARNEY

Ce reclus de la rue des Saints-Pères, ce moine de la pensée dans sa cellule de livres, dans sa robe de bure, vivant solitaire au-dessus de tous, comment l'approcher ?

Mon voisin, Édouard Champion, m'en fournit l'occasion : touché par les poèmes que j'avais écrits sur la mort de Renée Vivien, il voulut les communiquer à Gourmont qui, les ayant lus, se chargea de les faire paraître dans un prochain numéro du *Mercure de France*.

Je l'en remerciai par un mot glissé dans un petit livre de mes pensées, *Éparpillements*. Il me répondit aussitôt :

« 23 juin 1910. — Mademoiselle, votre ruse a failli réussir. J'ai ouvert, coupé et lu vos *Éparpillements* sans voir la lettre qui couvre les deux premiers feuillets. La brève dédicace seule m'avait frappé les yeux. Ce n'est qu'en reprenant le livre, qui m'avait plu, que je trouvai ce qui me le rend plus cher. C'est beaucoup de vous charmer et d'en recevoir l'aveu : je sens tout le prix de ces pages, elles me sont précieuses.

» Dans celles qui sont imprimées à la suite, j'ai trouvé un esprit délicat et hautain (et bien autre chose aussi) avec lequel je me sens d'accord, même quand il est un peu énigmatique. Mais il faut rester une énigme, même pour soi-même. »

Après nos débuts épistolaires, Édouard Champion me proposa de l'accompagner au « jour » de Remy de Gourmont — jour où il n'admettait que quelques gens de lettres ou amis intimes : Apollinaire et Rouveyre — mais une étrangère ?

— Étrangère, pas tant que cela, puisqu'il connaît et apprécie vos pensées et vos poèmes.

Remy de Gourmont nous ouvrit sa porte ; il était encore seul et, se tenant droit devant moi, il me tendit une main sympathique. Troublée,

je remarquai à peine son visage cicatrisé, ses lèvres boursouflées et balbutiant je ne sais quoi, car j'étais attentive surtout à ses yeux clairs et changeant selon les idées qui lui venaient. Il y avait de la spontanéité dans son accueil, de l'hésitation dans sa démarche, une joie de vivre refoulée dans son regard.

Comment libérer cette joie de vivre refoulée ? Obtenir qu'il se mêle de nouveau aux vivants ? Il y avait une telle disproportion entre une vie ainsi cloîtrée parmi ses écrits, ses livres et la vie même ! Il ne sortait que pour une routine de déplacements : du *Mercure de France* à la *Revue des Idées*, des bouquinistes du quai Voltaire au *Café de Flore*, avec parfois une échappée vers Rouen.

Ma rencontre avec Remy de Gourmont, sans correspondance rétrospective, sans lien d'exigences, nous laissa libres de nous revoir ou de ne pas nous revoir. Et nos lettres furent inspirées par notre première rencontre et non terminées par elle.

Durant une autre visite, je m'enhardis à lui proposer une promenade au Bois par un soir prochain. Ne sachant comment refuser, il bougonna « qu'il ne... » Je l'interrompis : « Mais si, mais si, je viens vous chercher. Il faut parfois brusquer ses habitudes, quand cela ne serait que pour les retrouver avec plus d'agrément. »

A l'heure indiquée, mon chauffeur monta le chercher. Gourmont franchit sans trop de difficulté le large marchepied jusqu'à l'intérieur de mon cab Renault, où il s'assit à côté de moi sans proférer une parole. Comment interrompre un tel silence ? A un esprit qui se suffit, rien ne semble valoir la peine d'être dit. Le Bois nous accueillit avec le parfum de ses acacias qu'il ne put s'empêcher de humer tout en grommelant. Arrêté devant le grand lac et voyant un dernier scintillement sur l'eau, il poussa un soupir. Comment, en effet, ne pas ressentir la beauté du lieu et de l'heure ? Comme pour s'en défendre, il remarqua que, d'accord avec Mérimée, s'il voyait scintiller des diamants par terre, il ne se baisserait même pas pour les ramasser, n'ayant personne à qui les offrir.

— Moi non plus, dis-je tristement.

Son visage s'égaya enfin et d'un coup d'œil vers moi :

— N'oubliez pas que je connais vos pensées et vos poèmes.

— Ils étaient pour une morte.

— Pas tous...

Je ne me souviens pas d'autres remarques. La conquête d'un esprit est longue et difficile. Le sien valait la peine de toutes les patiences et de toutes les prudences. J'avais appris toutes les patiences auprès de Renée Vivien, sinon toutes les prudences.

Délaissant ce problème, je partis pour Évian, auprès d'une personne autrement difficile à captiver et qui me semblait aussi en valoir la peine.

C'est là que, dès le début de mon séjour, je fus agréablement surprise par cette lettre inattendue de Remy de Gourmont :

« Paris, 20 août 1910. — Mon ressentiment, déjà vieux de presque huit jours, voyant que je ne l'aiguillonnais pas, s'est retourné contre moi-même. Sans doute, je n'ai pas l'habitude de me promener avec les jeunes femmes le soir au bois de Boulogne : c'est pourquoi je n'ai commencé à me plaire à la situation que lorsqu'elle a pris fin. Non parce qu'elle n'était pas agréable, mais plutôt parce qu'elle l'était trop et qu'elle supposait un état d'esprit dont rien ne me prouvait qu'il était le vôtre. Et puis la lune du bois ressemble trop à un globe électrique. Vous m'avez terriblement intimidé : pourtant votre voix était douce et naturelle. C'est peut-être cela qui me déroutait, votre naturel, et cependant je n'attendais pas de vous une autre attitude, mais comme le naturel est très rare chez une femme, il faut y être préparé.

» Telle qu'elle fut, elle restera dans mon souvenir, cette promenade longue et brève, où je n'eus d'autre inspiration que d'écouter votre voix comme une musique ironique (l'ironie était en moi contre moi-même).

» Maintenant quelque chose me dit que j'ai peut-être trouvé une amie, pour jouer encore un peu avec la vie, parfois, quand vous aurez un peu de temps à perdre ?

» Adieu. Vous êtes à Évian. Buvez de l'eau. Elle est très bonne. »

Entrer dans la vie de quelqu'un, quelle responsabilité ! En avais-je le droit ? Courir le risque de troubler d'espoir et d'attente ce nouvel ami, qui avait récemment répondu à une femme éprise de son œuvre et qui lui demandait un rendez-vous, que « dans sa vie il n'y avait même pas place pour une épingle ».

En amie véritable, il me fallait d'abord penser à lui et non à moi-même. Certes, attirée par la vigueur et la diversité de ses livres, la liberté de ses opinions (dont l'une l'avait exclu de son emploi à la Bibliothèque nationale et fut à l'origine de sa collaboration au *Mercure de France*), Je me sentais proche de cet esprit, le plus équilibré, érudit et sincère de notre temps et dont d'autres, plus compétents que moi, ont attesté la valeur. Henri de Régnier le jugea ainsi : « Il est notre Montaigne, il est notre Sainte-Beuve, il est notre Gourmont. » Même Léautaud nota dans son *Journal* : « Il n'y a pas d'écrivain de la valeur de Gourmont à notre époque. »

Quel don pouvais-je apporter à ce Celte latinisant, au meilleur des écrivains philosophes, des philosophes écrivains, voué à « d'éternels parchemins » et si riche en lui-même ? Lui communiquer un peu de la vie dont il avait été trop tôt privé ? Ai-je répondu à l'appel que j'avais suscité ? Je n'en sais plus rien, mais une lettre de lui, datée du 4 octobre, me prouve que je l'avais revu et lui avais proposé d'aller à son « jour » prochain. Une affaire de loge pour le Français ne s'étant pas arrangée, il m'écrivit :

« Voulez-vous que j'aille mercredi, vers cinq heures, faire deux ou

trois tours dans votre jardin ? Nous avons déjà eu un mercredi... En tout cas, dimanche. Et puis, je vous attends toujours. Dites comme moi : Votre ami. Remy. »

Je l'accompagnais parfois dans sa promenade habituelle vers la gare d'Orsay où il déposait son article pour la *Dépêche de Toulouse*.

« ... C'était agréable notre inspection des images de la gare d'Orsay. J'y suis venu assez souvent à cette heure-là et toujours seul. J'y retrouverai votre figure à mes côtés, et sans tristesse, puisque ce ne sera pas un regret du passé, mais une continuation du présent... »

Et puis, un peu plus tard :

« Amie chère, vous fûtes si aimable avec moi et si confiante que je veux vous écrire pour avoir un prétexte à y penser encore. Je n'ai guère fait autre chose toute la journée, mais d'écrire cela précise les impressions et les fait mieux revivre. Je suis tellement un homme d'écritures ! Non, ce n'est pas encore cela. Je vous écris pour que vous sachiez que je pense à vous plus tendrement encore. Vous le saviez, certainement, mais c'est ce qu'on sait le mieux qu'on aime le mieux s'entendre dire. Votre présence est une douceur dont je reste imprégné tous les jours qui suivent et qui en changent de couleur. Vous me ferez peut-être retrouver à la vie un intérêt que je n'ai plus : si c'est possible, cela viendra de vous, parce que vous êtes ma véritable amie et que je vous aime. »

« Oui, je sens beaucoup le bienfait de votre présence, j'y pense toute la semaine, cela me fait comme un moment autour duquel les autres évoluent, avant et après. Je suis difficile à séduire. Mon premier mouvement est de rentrer dans ma coquille. Pourtant, malgré cet instinct, je me souviens fort bien que je fus frappé, en vous voyant la première fois, par l'absence de coquetterie, que j'ai en horreur et qui me glace. Depuis, j'ai senti qu'il y avait en vous non seulement une amie, mais un ami... »

« ... Cet ami s'appellera Natalis ; il mérite ce nom qui fleurit et je ne le nommerai plus qu'ainsi.

Natalis était déjà page,
Natalis était déjà femme.
Il est resté page et femme,
Elle est restée femme et page.

Qu'elle soit un page pour les femmes,
Elle est une femme pour un page.
Si j'étais jeune, si j'étais page,
J'aimerais en Natalis la femme.

Mets un pourpoint, mets un corsage,
Tu ne changeras point ton âme.
Tu ne tromperas point mon âme
Par la forme de ton corsage.

Tout en étant ce double personnage, comment m'approcher, non seulement par la pensée mais par l'émotion, d'une telle présence, et par l'échange d'un regard plus compréhensif que la parole, réveiller et mettre à l'épreuve un sentiment allant peut-être jusqu'à l'amour ?

Gourmont a bien exprimé ces frontières indécises :

« ... En amitié comme en amour, sait-on jamais ce qu'est un sentiment comme le nôtre ? Où il commence ? Où il finit, s'il finit jamais ? On l'éprouve, voilà tout. Il est. Ne pas lui demander autre chose, ne pas l'interroger, ne pas le contrarier. Le laisser vivre librement. »

Ou bien devais-je interrompre ce sentiment que j'avais consciemment cultivé avant de le laisser atteindre la profondeur et l'amertume, car je n'étais plus libre, même pour un amour cérébral ? Déjà engagée, comment poursuivre cette nouvelle amitié et ce nouvel amour ? Devenir pour mon ami « l'Être aux ailes de gaze » et pour l'autre, tout le reste !

Il fallait que mon esprit chevaleresque guide ce tandem étrange, sans mettre en péril mon indépendance de « wild girl of Cincinnati » ! (selon l'expression de Salomon Reinach).

Il m'arrivait, après une promenade à cheval, de faire irruption dans le cabinet de travail de mon ami, en robe d'amazone. Puis, dans quelque toilette moins sportive, je retournai à l'un de ses dimanches :

— J'ai repris mon jour, me déclara-t-il. Je l'ai repris *pour moi*, et pour vous, si vous le voulez bien.

— Dans ce cas, que deviendront vos habitués du *Mercure ?*

— Nous nous voyons déjà assez rue de Condé.

— Et que diront vos amis, Apollinaire et Rouveyre ?

— Je les recevrai sur rendez-vous quand ils le voudront.

— Mais Édouard Champion à qui je dois notre rencontre ?

— Je conviens qu'il fut... un « pont » entre nous.

Il précisa, plus tard, le rôle de ces « ponts » :

« ... Il y a des hommes n'ayant pour mission parmi les autres que de servir d'intermédiaire : on les franchit comme des ponts et l'on va plus loin... »

C'est au cours d'une soirée chez moi, un bal costumé, que nous nous retrouvâmes avec Édouard Champion. Nous nous étions amusés, Remy et moi, à préparer cette fête, d'abord par une invitation que j'avais versifiée puis il avait trouvé que rien ne serait plus pittoresque que la reproduction même de mon écriture avec un petit masque dans un coin. J'avais préparé pour mon ami une ancienne gandoura brodée de feuilles safran et enturbané sa tête d'un de mes bas de soie verte. Je portais moi-même un costume de chasseur de lucioles japonais avec au bras une pile électrique cachée au fond d'un panier à jour d'où je maniais à volonté toute une guirlande de petites ampoules imitant très bien la lueur des lucioles qui scintillaient jusqu'à travers mes cheveux. Ce qui aidait mes invités à me distinguer même au fond du jardin faiblement éclairé par les lanternes chinoises suspendues aux arbres.

Gourmont décrivit cette soirée dans *Les Amis d'Édouard* :

« Je sors d'un bal paré... Un bal paré, entre personnes distinguées, n'est aucunement un plaisir médiocre. En se travestissant les hommes se manifestent avec plus de vérité que sous l'uniforme habit moderne ; les goûts se font voir ingénument, s'avouent avec bonheur. C'est peut-être dans la vie quotidienne que les hommes portent le loup le plus opaque et le déguisement le plus absolu. C'est bien ainsi. Remets ton masque de chair, amie, voici les autres... »

Pour faire entracte, on avait joué une comédie du XVIIIe siècle, *Le Ton de Paris* du duc de Lauzun, préludée au clavecin par Wanda Landowska.

Après cette fête nous étions heureux, Remy et moi, de nous retrouver dans l'intimité. A l'intérieur de la porte d'entrée était clouée une tapisserie représentant une tête vociférante et vipérine qui, sans doute, symbolisait pour lui ce qui nous vient du dehors. Dès qu'il reconnaissait mon coup de sonnette, il m'arrachait du seuil comme s'il m'eût sauvée d'un péril. Assise en face de lui, j'interrogeais ses yeux purs d'un jeune bleu de myosotis sous verre. Ses regards, comme deux enfants vivant dans une ruine, communiquaient une joyeuse audace alentour, puis se laissaient traverser d'une angoisse... Dans un élan, ma main allait par-dessus la table à la rencontre de ses mains sèches comme du parchemin et tièdes cependant, tiédeur qui m'a toujours étonnée autant que de voir son large cou sanguin penché sur quelque rayon de sa bibliothèque. Puis, assis l'un près de l'autre, nous accomplissions, dans un vieux livre de navigation qu'il venait de rendre à la lumière, de tranquilles voyages. Trop invalide de corps pour pratiquer le plaisir, trop lucide pour être ambitieux, il lui fut salutaire de prendre le large au bras d'une Amazone.

Le même été, dans le journal *La France*, il fit allusion aux différentes étapes d'un voyage de trois jours que nous avions fait de Paris en Normandie sur *Le Druide*. Ce bateau que j'avais loué, s'amarrait le soir auprès d'une petite ville ou d'un village, permettant ainsi à Gourmont de descendre à l'auberge pour dormir.

Chaque matin, avant de me rejoindre sur mon bateau, Gourmont écrivait son article « idée du jour » pour *La France*, et il n'y a rien d'étonnant que tant de ses articles, cette année-là, aient été d'inspiration champêtre. A ce reclus, dont l'horizon avait été borné au sud par les bouquinistes de la Seine du quai Voltaire et les photographies de la gare d'Orsay, à l'est par son « café Flore », au nord par sa mansarde, 71, rue des Saints-Pères, à l'ouest par mon petit temple à l'amitié [1], ces voyages véritables donnaient une nouvelle saveur à sa vie.

Nous naviguâmes jusqu'à Caudebec, où notre machine but de l'eau

1. On sait que dans le jardin de Mme Barney s'élève un petit temple à l'amitié datant du XVIIIe siècle.

salée. eut le mal de mer et dut faire halte avant de reprendre son chemin d'eau douce. Descendant à Saint-Wandrille, nous allâmes y visiter Maeterlinck. Ce grand homme déjà grisonnant semblait toujours sur le point de s'échapper, et, son regard mobile échappait à toute prise. Les murs gothiques de l'abbaye lui appartenaient moins que deux larges fauteuils de cuir modernes, placés dans la salle du chapitre.

Le bon sens belge de Maeterlinck adaptait l'art mystique au style du jour. Le mélange qu'il humait en maître-queux avisé empêchait de voir clairement son personnage. Il parla à Gourmont du « Latin mystique » puis me chuchota : « Cet homme est une bouteille à encre. »

Maeterlinck, ce mystique à motocyclette, à la recherche d'une vie à renouveler, s'amusait chez lui à braquer son fusil sur le rebord d'un balcon d'où il tirait en éventail sur toute la plaine ; une jeune fille à ses côtés lui passait des cartouches : est-ce la même qu'il finit par épouser ? Cette installation trop confortable choquait mon sens sportif. C'est dans cette posture que nous le laissâmes.

Georgette Leblanc, nous ayant accompagnés jusqu'au bateau, monta à l'avant, ses voiles liberty déployés — mais la brise était trop faible et le mât trop petit pour la figure de proue qu'elle entendait évoquer.

Nous reprîmes notre route que Gourmont a décrite :

« La Seine était belle et lumineuse sous le soleil matinal... Que les jours ont passé doucement avec vous, mon amie ! Et comme il me semblait naturel de vivre ainsi près de vous, et que j'aime à vous regarder, à vous écouter, à vous chérir ! Il n'y a qu'avec vous que je parle un peu volontiers, et encore très mal, des choses qui font le prix de la vie et qui sont le fond de ma pensée. Mais je suis si habitué à la solitude et au silence que je ne sais presque plus parler, mais quel accompagnement profond que la présence de Natalis, même silencieuse aussi et sommeillant dans son hamac ! Nous sommes l'un à l'autre des forteresses, peut-être imprenables, mais qui du moins entrouvrent parfois leurs portes et laissent les pensées qui les habitent fraterniser un instant et se prendre les mains et jouer. Si distante que je vous sente encore, mon bras, en s'allongeant, peut vous toucher, et c'est tout de même un réconfort que j'aie senti votre présence... Il me semblait que ces trois jours ne finiraient jamais et c'est ainsi que je les ai vécus, comme une petite éternité et cette nuit encore j'étais bercé par le léger roulis du bateau... Mon amie, j'ai assisté au départ de votre bateau. A sept heures, Philippe le pilote, m'a fait demander si je m'embarquais. Hélas, non. Mais j'étais prêt et je suis descendu avec la mélancolie de ceux qui restent.

» Cette lettre sera lue distraitement, car vous ne serez plus seule, à Mantes, mais vous saurez du moins que vous avez pu me quitter, mais non tout à fait. Un fil nous rejoint et vous porte ma pensée à tout moment, à moins qu'il n'y ait des interruptions auxquelles je ne veux pas songer. Je sais que vous êtes toujours au bout du fil, mais je sais aussi que vous n'écoutez pas toujours. Peut-être jamais, presque jamais,

et puis je parle trop bas et ma voix ne domine pas les bruits extérieurs à moi-même. Du moins, elle ne blesse pas vos oreilles, ni ne révolte votre nature, votre nature à laquelle vous obéissez délicieusement. Quand on aime son destin, on n'en est plus l'esclave.

» ... Mon amie, je souhaite que l'Yonne vous soit aussi douce que la Seine et que vous ne vous attardiez pas aux délices de Mantes, car le temps a l'air de se gâter et si les orages commencent, ils dureront peut-être longtemps. Mon bateau ! Dites cela encore en pensant à votre compagnon d'eau. Votre voix m'est restée dans l'oreille et je l'entends réellement quelquefois. En sortant le matin, j'aperçois le ponton du Touring-Club. Il est occupé depuis quelques jours par un bateau blanc, et plus petit que le vôtre. Le premier jour, j'ai eu l'illusion de loin que vous étiez revenue, et ce petit saisissement au cœur qu'on éprouve en croyant apercevoir ce que l'on aime. Ça fait toujours passer une minute agréable (ou une demi-seconde) et cela prouve qu'on en a un, de cœur... »

***

Après avoir abandonné *Le Druide* que je n'avais loué que pour l'été, je me contentai de ramer sur le lac du Bois, accompagnée parfois de Remy qui, jamais très ferme sur ses pieds, s'appuyait à mon bras en atterrissant. Continuant bras dessus, bras dessous, il me confia que, si je devais aller aux États-Unis comme il en était question, il irait volontiers là-bas avec moi !

Cependant, l'idée de mon départ le hantait :

« ... C'est alors, qu'en rentrant j'ai trouvé la nouvelle de votre absence. Plus de dimanche, adieu, mon rêve ! Mais amie, votre lettre était si tendre et si délicate que je lui pardonne cette petite mauvaise nouvelle. Et puis nous ne devons pas être l'un pour l'autre des sujets de contrainte. Vous partirez encore et moi aussi je vous laisserai, hélas ! Qu'une lettre est bonne, alors, à celui qui est loin et à celui qui est resté !... Vous aurez ma lettre demain matin, comme si vous étiez rue Jacob et, si vous étiez seule, j'irais au-devant de vous à Boulogne, très facilement. Si je suis si rassuré, c'est qu'au premier mot de voyage, j'avais eu une angoisse, absurde, je le reconnais, mais réelle. Dans un éclair, le terrible Ohio avait passé. Londres, quel soulagement ! »

Dans *Souvenir de mon Commerce*, André Rouveyre, avec ce style qui n'est qu'à lui, a analysé l'amitié de Remy de Gourmont pour l'Amazone, si bien qu'il ne me reste qu'à prendre conscience de ma propre aventure.

L'amitié est peut-être un sentiment d'importation pour lequel la plupart des Français ont peu de goût. Enclins aux jouissances matérielles ou abstraites, il ne leur reste aucune place pour cette extravagance. Et même un Celte comme Remy de Gourmont n'aurait peut-être jamais éprouvé la singularité d'un tel sentiment, s'il n'y avait découvert l'emploi de ses aspirations les plus secrètes. Dévasté dans sa chair, en révolte

contre Dieu, ayant résisté à toute croyance, il trouva enfin un compromis entre l'amour et la religion dans l'amitié — cette religion de l'intimité.

Quant aux lettres issues de cette amitié aux offices continuels, elles furent souvent la réplique à quelque question soulevée dans nos entretiens et qu'il allait développer à loisir dans sa solitude. Sa tête surchauffée d'idées qu'il n'avait pu exprimer en ma présence, quelque habituelle qu'elle lui fût, il s'en allait les écrire ; et avant de les envoyer au *Mercure* [1], je les commentais en les lisant avec lui. Je lisais, il me regardait lire, et c'était l'instant d'intensité vers lequel convergeait son attente : ce que j'en dirais d'abord, ce que je n'en dirais pas l'occupait si vivement que j'avais cette impression : haletant au guet de ma pensée, il l'interceptait, à peine formée, pour s'en saisir.

« Vous savez que rien ne passe inaperçu devant mes yeux qui, s'ils n'y voient pas de très loin, y voient très bien de près. Aussi, vous ne m'en voudrez pas de vous avoir regardée vivre et respirer pendant que vous lisiez la première *Lettre à l'Amazone*... »

« ... J'espère que les épreuves de la Ve Lettre seront arrivées demain. Je n'en suis pas très content. Votre avis me sera très utile. Vous êtes le seul être auquel j'aie jamais soumis, je ne dis pas mon sentiment, mais mon intelligence. Si j'osais, je vous ferais lire tout ce que j'écris... »

« ... Précieuse amie, j'ai profité de mon mieux de votre lucidité. J'ai travaillé à cette Lettre si mal venue une partie de la matinée, coupé beaucoup de mots et ajouté quelques phrases, ainsi cela sera moins indigne de vous... »

Les sentiments qui se développèrent entre nous, depuis 1910 jusqu'à sa mort en 1915, me laissent consciente de la plus émouvante constance de lui à moi, sinon de moi à lui.

« Je n'espérais rien, m'écrivait-il, et ne voulais plus rien de la vie. Vous êtes venue et vous m'avez ressuscité. Je vis, je vous ai aimée, je vous aime. Je vous dois cela, je vous dois tout, douce amie. »

Malgré la plus absorbante des passions, je crois cependant n'avoir jamais fait défaut à cette amitié qui continue à m'obséder, et dont il mesura lui-même la force jusque dans la dernière lettre qu'il m'adressa :

« Mon amie, j'ai senti hier plus que jamais votre tendresse et votre bonté. Vous avez voulu me consoler et vous avez éveillé à côté de ma tristesse une joie profonde. Que de fois j'avais arrêté ce mouvement qui m'a incliné vers vous dans une émotion invincible. Hier, je n'ai pas pu, mon cœur m'a échappé. Quel moment ! J'ai presque défailli et je suis resté bien longtemps très troublé, divinement blessé. L'étrange, la mauvaise puissance que j'ai sur moi-même m'a abandonné tout à coup, quand j'ai vu vos yeux clairs que j'aime tant se gonfler et vos paupières rougies... Mon amie, c'est à peine si je puis penser, à peine si je puis écrire, je voudrais que vous lisiez dans mon cœur, et vous y lisez, n'est-ce

1. Une série d'articles de Gourmont dans le *Mercure* parut sous la rubrique « *Lettres à l'Amazone* ».

pas ?... Je retrouve un peu mes idées dans ma tête si faible. Jamais je n'ai été aussi heureux et jamais peut-être je n'ai autant souffert d'être un malade pour longtemps sans force et qui ne les retrouvera peut-être que bien diminuées, bien fragiles. Là-dessus aussi, il faudra me consoler.

Voici des fleurs...
Voici des fruits...

Je ne puis pas dire cela, moi. Il me semble que je viens à vous les mains vides ! Quelle peine au milieu de ma joie ! Pourtant il y a quelque chose que je puis vous offrir, douce amie, c'est l'amour accumulé jour par jour dans mon cœur.

REMY

L'été de 1914, on me somma de regagner mon pays. Mes bagages déjà enlevés et expédiés du Havre sur un des derniers transatlantiques, je ne pus me décider à les suivre, à quitter la France durant une telle épreuve, à m'arracher à cet amour indispensable à ma vie et à cette amitié qui réclamait ma présence.

Pourtant retenue en Normandie, durant l'automne de 1915, je n'ai pas vu Remy mortellement malade, ni mourant, ni sur son lit de mort.

Je n'ai pas assisté à son enterrement, je connais à peine sa tombe.

A chacun sa pitié, sa façon de vivre ses morts, de les continuer en soi.

Contempler sans cesse une fin, c'est la créer.

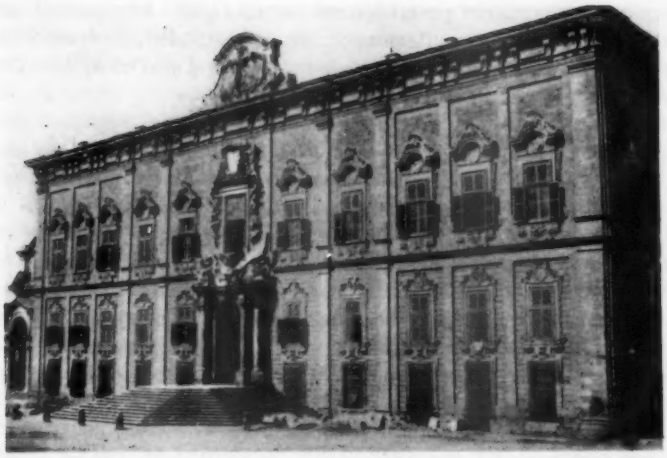
Je ne suis pas allée constater par la porte entrouverte son absence. Je ne me suis pas avancée à travers l'antichambre et ses rangées de livres jusqu'à la chambre la plus vaste, celle où sa table s'allongeait, à droite d'une fenêtre grillagée. Je n'ai pas contemplé sa plume de jonc, l'encre desséchée dans son puits à mirage, la feuille, format lettre, qui attend l'écriture menue, les mots bien séparés, chacun détachant sa silhouette sur les lignes espacées, et, entre les lignes, parfois, la brûlure d'une étincelle de cigarette, ponctuation de l'attention interrompue par quelque poursuite insaisissable ou simplement pour rouler une nouvelle pincée de tabac qui dépasse le mince papier et flambe.

Lorsqu'il avait à me reconduire, il restait comme suspendu à ma descente. Sur la rampe polie par l'usure, il ne percevait plus que ma main, ou mon sourire remontant jusqu'à lui entre les flammes de gaz de l'escalier. Escalier en spirale aussi long que celui d'une tour. Les murs glissaient lisses, entre les étages sans autre marque que les vaccins de la compagnie du gaz. Arrivée au niveau de la cour (où broutait autour d'un seul arbre un paisible lapin), je jetais un dernier coup d'œil vers la hauteur. Il était là.

Rassurée d'être si discrètement suivie, je sortais.

Je n'ai jamais vu sa porte se refermer...

NATALIE BARNEY



ALLER A MALTE...

par C.-E. Engel

Aller à Malte ? Idée bizarre. Personne ne va à Malte et, si l'on parle d'une pareille expédition, on vous demande immédiatement : « Pourquoi n'iriez-vous pas plutôt à Palerme ? » Et cependant, l'attrait de Malte est grand. Par avion, on met deux heures et demie de Rome à Luqa, l'aérodrome civil d'une île qui en compte trois autres, dont l'un consacré aux *jet planes* — car, avant tout, il faut se souvenir que l'ancienne île des chevaliers est maintenant l'une des plus importantes bases aéronavales de la Méditerranée. La mer, la Sicile avec la silhouette lointaine et blanche de l'Etna, de nouveau une demi-heure au-dessus de la mer et une terre ocrée apparaît, ponctuée de taches vert foncé ou blanches : Gozzo, puis Malte elle-même. La campagne maltaise, vue de l'air, est découpée en damier par des murs de pierres sèches : des champs minuscules, très verts en ce début de printemps pluvieux, les îlots blancs des villages aux maisons cubiques, basses, rappelant les maisons arabes, toujours dominés par une vaste église blanche et jaune. Sur cette île plate, dont le point le plus élevé ne doit pas dépasser cent mètres, soufflent tous les vents du large, et tous sont humides. Pas assez pour rendre l'île fertile. Il n'y a pas d'eau ou presque pas. L'éternel

— Ci-dessus *Auberge de Castille* à Malte. (Photographie Roger-Viollet.)

problème méditerranéen prend ici une forme aiguë : très peu de sources. L'eau de Malte vient de citernes et, de ce fait, elle est mauvaise. Pas malsaine, mais désinfectée à outrance, ce qui fait d'elle un affreux cocktail de saumure et d'eau de Javel.

Dans de tout petits champs, le blé mûrit déjà ; des étendues de sainfoin pourpre, en fleur, mettent une note de couleur vive dans ce pays sans herbe. Au-dessus, des figuiers tordus, des pins parasols rabougris, courbés par le vent, des caroubiers, des arbres de Judée qui ont revêtu leur lumineuse parure de fleurs roses et — paradoxe — de petits chênes. Parfois, dans les jardins où sourd un peu d'eau, des palmiers et de grands cyprès. La végétation — là où il y en a — est africaine et, au printemps, l'île se couvre de fleurs. Dans les champs poussent des gueules-de-loup et des glaïeuls roses ; dans les jardins, presque à l'état sauvage, des champs de renoncules et d'énormes arums. Dans six semaines tout cela sera sec et l'été torride commencera.

Malte est une immense ville autour d'une rade, et c'est là le résumé de toute son histoire. Dès que l'on quitte l'aéroport, on voit se lever une ville fortifiée, La Valette, et tous ses faubourgs massés le long des détours des rades, le Great Harbour et Marsamxett. Les uns sont très anciens, Vittoriosa par exemple, qui était l'ancien bourg — *il Borgo* — qui soutint le siège de 1565, résista jusqu'au bout et reçut alors son nom orgueilleux. Puis Senglea, baptisée, d'après le grand maître de La Sangle, Paula, en l'honneur de saint Paul, qui évangélisa l'île. Sliema, quartier résidentiel très britannique, se développe de plus en plus. Au centre, sur un long promontoire, La Valette même, construite en damier à l'intérieur d'énormes remparts qui ont même résisté aux furieux bombardements de la dernière guerre.

La ville a été affreusement meurtrie et des trésors d'art ont disparu : l'Auberge de France est rasée, le palais du gouverneur a été très abîmé, mais il est restauré ; l'ancien hôpital de l'Ordre, au-dessus des quais de débarquement, n'est plus qu'une carcasse, de même que plusieurs églises, dans ce quartier tout particulièrement ravagé. Entre les murailles du XVIIe siècle les rues ont l'éternel aspect des villes méditerranéennes, avec des draperies de linge qui sèche le long des façades. Toutefois, les cordes ne traversent pas les ruelles : on garde sa lessive pour soi. Les fenêtres sont protégées par des moucharabiehs de bois : précaution indispensable dans ce domaine du vent. La ville fourmille d'églises et de couvents. Le séjour de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, de 1530 à 1798, s'est marqué par une emprise religieuse considérable, que rien n'a diminué. Au XVIIIe siècle Malte était parfaitement à l'abri de la contagion des idées philosophiques. Il n'en était pas de même de l'Ordre, mais on est frappé de voir que les chevaliers vivaient en surface, pour ainsi dire, entretenant peu de rapports avec la population locale.

Chassé de Terre Sainte, puis de Rhodes, après une résistance héroïque, l'Ordre des Chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem était

arrivé à Malte en 1530, ayant reçu l'île en fief de Charles-Quint. Malte et Gozzo dépendaient de la Sicile qui, depuis qu'elle avait été occupée par les frères d'Hauteville, avait passé de main en main pour devenir la propriété des rois d'Aragon. Le 26 octobre 1530, Philippe de Villiers de l'Isle-Adam débarquait à Malte avec ses chevaliers et ses archives. On s'attendait à une attaque turque incessante. On attendit trente-cinq ans, mais le choc se produisit en 1565 et il fut terrible. Assiégé de mai à septembre, l'Ordre résista, avec obstination, avec furie, au prix de très lourdes pertes. Il tint seul, car les princes d'Occident avaient trop de difficultés chez eux — guerres de religion, révolte des Gueux, etc. — pour s'occuper d'une poignée de chevaliers qui se battaient dans un îlot de la Méditerranée. Mais les Turcs perdirent encore plus d'hommes que l'Ordre et ils levèrent le siège lorsqu'ils aperçurent une escadre de Sicile qui apportait des troupes fraîches — parmi lesquelles trois cents gentilshommes français volontaires, appartenant aux deux confessions qui s'affrontaient en France.

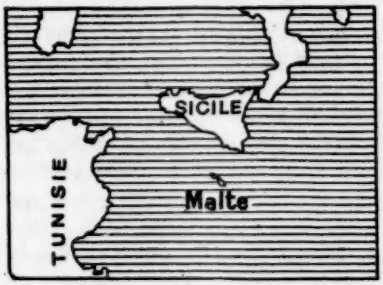
Inféodé à l'Espagne d'abord, puis à la France dès la fin du XVIIe siècle, l'Ordre mène la lutte contre les Barbaresques et les Turcs. Bientôt, la France, alliée de la Turquie, interdit la capture des bateaux turcs. L'ère des grandes opérations contre les Infidèles passe peu à peu. Après s'être battu à Tunis, à Alger, à Djerba au XVIe siècle, à Djidjelli et à Candie au XVIIe, l'Ordre se contente de razzier les barques tunisiennes ou algériennes qui passent à portée de ses galères. En 1708, un détachement de Malte se bat pour défendre Oran et ne peut la sauver. Plusieurs chevaliers sont réduits en esclavage. C'est la dernière grande opération militaire et maritime. Le XVIIIe siècle n'est pas une période de foi et l'Ordre subit une lente décadence. Il est tombé très bas lorsque Bonaparte, en juin 1798, débarque à Malte, se rendant en Egypte. Miné moralement et matériellement, l'Ordre n'est pas en état de résister, et le dernier grand maître, un Allemand sans grande envergure, Ferdinand de Hompesch, capitule et part.

Après quelques hésitations, l'Ordre se fixe à Rome et, au Congrès de Vienne, ne revendique plus l'île. Toujours « Ordre souverain », mais d'une souveraineté menacée par le Vatican, il mène une vie ralentie, se consacrant uniquement à des œuvres d'assistance sociale. Il est une sorte d'organisation de Croix-Rouge et, à l'heure actuelle, possède quelques trains et quelques avions sanitaires. Son dernier grand maître, le prince Chigi, est mort en 1951. Depuis, on a vu quelles difficultés il traverse.

L'une des reliques de l'Ordre est la cathédrale de Saint-Jean, jadis église conventuelle de l'Ordre, l'un des plus extraordinaires sanctuaires qui soient. Construite à la fin du XVIe siècle, elle est d'un style baroque sobre, avec une façade presque banale dans sa discrétion. L'intérieur, par contre, est unique. Tous les murs sont couverts de sculptures taillées à même la pierre, peintes en vieil or sur fond bleu foncé. Le plafond n'est pas fait de poutres apparentes et dorées, comme dans les églises ita-

liennes : c'est une voûte décorée de fresques de Mattia Preti, *il Calabrese*, qui retracent les hauts faits de l'Ordre.

Les chapelles des bas-côtés, dont chacune appartenait à l'une des *Langues* qui formaient l'Ordre, sont décorées des mausolées des grands maîtres, cénotaphes où se mêlent le marbre, le porphyre, le bronze, les mosaïques. Certains sont lourds, la plupart sont remarquables pour un détail, une idée. Sur celui de Caraffa se trouve la miniature en mosaïque de marbres de couleurs de la bataille des Dardanelles. Sur celui de Perellos, Espagnol très austère, les statues de la Justice et de la Charité, œuvres charmantes d'un élève du Bernin. Dans la chapelle de France faisant pendant au tombeau assez emphatique d'Emmanuel de Rohan, le dernier grand maître mort à Malte, le monument à la mémoire du jeune comte de Beaujolais, frère de Louis-Philippe, mort tout jeune à Malte en 1808 : la statue est de Pradier et elle est charmante, très romantique bien qu'un peu mièvre. Saint-Jean, nécropole, sanctuaire et musée, est bâtie au-dessus d'une crypte où dorment les premiers grands maîtres, dont Jean de La Valette qui tint tête aux Turcs en 1565, sauva l'île et prépara Lépante. Car Malte était la porte de l'Occident. Elle l'est toujours.



⁂

La Valette commande le territoire où ne se dresse qu'une seule autre ville, Mdina, l'ancienne capitale avant la venue de l'Ordre, bâtie sur le plateau qui domine l'île — pas de bien haut. Un paysage à peu près désertique s'étend jusqu'à cette petite éminence où il y a des sources et, par conséquent, des jardins. Il ne reste guère que quelques chapiteaux de marbre du premier sanctuaire, inlassablement reconstruit au cours des âges. L'église actuelle est du pur baroque, tapissée de marbres de Carthage, surchargée de dorures avec des autels ruisselants d'argenterie tarabiscotée. On appelle Mdina « la cité du silence » et elle mérite bien ce nom. Elle se ratatine à l'intérieur de ses anciennes fortifications, bâties par Manoel de Vilhena.

Les palais du XVIIe siècle alternent avec les couvents. Les hautes façades, percées de peu de fenêtres, entourent des cours intérieures, de petits jardins clos de murs qui rappellent les *patios* espagnols ou algériens. Avec une différence, pourtant : on n'y voit presque jamais le classique jet d'eau.

C'est la ville de la noblesse locale, qui possède encore de véritables palais. Dans l'un d'eux, Ferdinand d'Aragon a passé trois mois, au XIVe siècle, et la pièce où il a vécu est conservée intacte, avec son plafond bas à lourdes poutres apparentes, ses boiseries, son placard-bibliothèque. C'est la Casa Inguanez, qui appartient toujours à la famille que le roi d'Aragon a anoblie. Le dernier baron Inguanez a été longtemps officier dans l'armée britannique et a pris son rang à Westminster Abbey, lors du Couronnement.

Les villages maltais sont d'énormes bourgades, groupées autour d'une ou de plusieurs églises. Elles sont de toutes sortes. Beaucoup de chapelles sont très anciennes. Celles-ci sont toutes petites, modestes, austères. Les constructions du XVIIIe ou du XIXe siècle, d'un style baroque fulgurant, sont d'une valeur artistique faible, mais beaucoup représentent des tours de force. Certaines d'entre elles sont dues à la main-d'œuvre locale, le prêtre et quelques paysans travaillant à leurs moments perdus. On leur apportait en offrande des pierres taillées, sur des carrioles tirées par des bourricots — moyen de locomotion très primitif et très répandu.

L'achitecture de ces amateurs n'était pas plus simple que celle des professionnels. Malte a la passion des coupoles, qui montent peu à peu, en spirale, presque à vue d'œil : j'en ai vu s'élever une, qui a gagné plusieurs assises pendant mon séjour. A Mosta se dresse la plus énorme d'entre elles, qui est censée être la troisième du monde, après Saint-Pierre de Rome et Saint-Paul de Londres. C'est bien possible, si l'on précise qu'il s'agit de coupoles de pierre, sans fermes d'acier. Le dôme de Mosta ne manque pas d'allure. Malheureusement, il domine un fronton agrémenté de festons d'un genre décourageant.

⁂

L'un des problèmes inattendus est le surpeuplement de cette terre stérile. Il n'y a pas d'industrie, pas de minerais. On tente des sondages pour trouver du pétrole, sans grand espoir. L'île fabrique des pipes, de la dentelle, des boutons, des gants. Tout le monde vit du commerce — et les artisans ont dû exercer leur talent de la même manière lors de la venue de Philippe de Villiers de l'Isle-Adam ou de saint Paul. On m'a menée voir l'atelier d'un potier, près de Mdina. Trois hommes et deux enfants travaillaient dans une grotte, éclairée par une sorte de gros cierge. L'argile était recueillie à deux milles de là et ramenée par un bourricot. Le potier se servait d'un tour à pied et fabriquait des lampes, des vasques, des amphores, comme devait le faire son ancêtre qui, il y a environ trente générations, saluait le visiteur d'un *Salve !* au lieu d'un *Good afternoon !*

Avec une superficie équivalente aux deux tiers de l'île de Wight, l'île compte quelque 326 000 habitants, dont 19 000 pour La Valette et 24 000

pour Sliema. Et elle produit de quoi les alimenter pour vingt jours, à peu près, d'où la situation effroyable de l'île pendant la guerre. A l'heure actuelle, il existe des projets grandioses pour améliorer la situation climatérique de l'île et faire pousser des forêts : il faudrait importer de la terre végétale, planter des arbres et les arroser pendant leurs premières années, ce qui tient de l'utopie. On a importé des vaches, dont la fécondité n'a rien d'alpestre. Le cheptel local est composé en majeure partie de moutons et de chèvres, ce qui est pauvre et dangereux, car ces bêtes rongent tout. Des armées de chats se chauffent au soleil dans les ruines de La Valette.

Cette surpopulation d'une île pauvre n'est pas seulement un problème économique : elle touche à la politique. Jusqu'en 1921, l'île était administrée par un gouverneur assisté d'un conseil. Elle reçut ensuite une constitution, lui donnant le droit de se gouverner elle-même, mais certaines questions étaient réservées : la défense, les finances, les affaires étrangères. Différentes crises se produisirent qui obligèrent l'Angleterre à mettre la constitution en sommeil. Elle a été rétablie en 1947, mais avec les mêmes réserves.

Malte, à l'heure actuelle, relève du Colonial Office. Elle a voté récemment son intégration à la Grande-Bretagne, statut analogue à celui de l'Irlande du Nord. Le parlement de Westminster doit statuer en dernier ressort. Le tourisme est à peu près inexistant, et c'est injuste, car la beauté étrange de l'île devrait attirer des visiteurs. Malte est propre. Cette ville sans eau est scrupuleusement nettoyée, les salles de bains des hôtels fonctionnent et leur emploi est compris dans le prix de la chambre — comme dans tous les pays anglo-saxons — ce qui n'est pas négligeable. Il n'y a ni train, ni tram, mais des autobus propres qui parcourent l'île à des prix dérisoires.

⁂

Un autre problème est celui de la langue, ou plutôt des langues. Malte est théoriquement bilingue. La langue officielle est l'anglais ; la seconde est un problème. Le maltais est un mélange d'arabe — en partie dominante — d'italien, d'anglais, même de français. Le Maltais dit *O.K.*, *Bonjour ! All right !*, mais la sonorité de la phrase est arabe. La cuisinière marocaine d'une famille d'officier français de l'O.T.A.N. se débrouillait parfaitement chez l'épicier maltais et racontait de longues histoires vivement appréciées par toutes les servantes maltaises du quartier. Or, elle ne savait que le français — inconnu des indigènes — et le marocain. Les érudits maltais qualifient leur langue de « punique », voire de « phénicienne » : on touche là à un problème épineux, car la civilisation phénicienne est le point d'interrogation de l'Antiquité.

L'occupation arabe de Malte, vers 870, a laissé peu de traces, peu d'inscriptions, à peine quelques tombes. Aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, tout Maltais un peu cultivé sait l'italien et c'est la seconde langue officielle jusqu'aux années qui ont précédé immédiatement la guerre. Mais l'avènement du fascisme en Italie complique la question en donnant un sens politique à des problèmes surtout philologiques. Le parti nationaliste maltais revendique l'italien comme seconde langue, les autres réclament le maltais, et les deux solutions ont leur inconvénient. Le maltais ne peut guère servir en dehors de l'île : tout au plus en Afrique du Nord.

La raison pour laquelle on pousse en avant l'italien est l'aide qu'il est censé apporter aux émigrants : seulement, on n'émigre pas en Italie, déjà surpeuplée. L'émigrant maltais va en Australie, en Nouvelle-Zélande, au Canada puisqu'il est sujet britannique, et alors il ne parle qu'anglais. La majorité des étudiants — il y a une université à Malte — va terminer ses études en Angleterre. Toutefois, certains étudiants vont en Italie, les prédicateurs à la mode sont italiens. L'Italie fasciste avait mis à la mode le slogan « Malte, terre italienne » : cela, Malte ne l'a jamais été. Elle a été occupée peut-être par les Phéniciens, certainement par les Romains, les Arabes, les Normands, les Espagnols : occupation théorique, car il n'y avait là qu'un vague lien de vassalité, puis par l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, les Français, les Anglais. Lorsque l'Italie cesse d'être une simple entité géographique, Malte est depuis longtemps *crown colony*.

Un troisième problème qui se pose est la vie intellectuelle. Malte est loin des voies du grand tourisme. Elle n'est pas toujours d'accès facile. Lorsque la mer est démontée, l'entrée du Great Harbour devient difficile. Les services réguliers — sauf les avions — ignorent Malte. Aller à Marseille ou à Tunis est un problème. Un seul service quotidien allait à Syracuse, qui n'est certes pas le centre du monde. Il n'y a pas de tournées théâtrales, en aucune langue, pas de troupe d'opéra. Le théâtre lui-même a été démoli pendant les bombardements. On vient de mettre sa reconstruction au concours, mais la réalisation — par un architecte italien — ne sera pas rapide. L'ancien théâtre des chevaliers, fondé en 1731 par Manoel de Vilhena, est transformé en cinéma et c'est dommage, car c'est un bijou du XVIIIe siècle.

Le *Malta Cultural Institute* et le *British Institute* — branche du *British Council* — tentent de remédier à la situation. Il y a des troupes d'amateurs, très honorables. Les directeurs des deux organismes se donnent une peine immense pour recruter les talents de passage et les bonnes volontés. Malte, ville européenne, est plus isolée que Biskra. Il reste une occupation — une passion : le cinéma. Les plus petites bourgades en ont au moins un, les programmes changent deux fois par semaine, les représentations commencent à dix heures du matin.

Les bandes sont soumises à une censure rigoureuse. Une vague de pudi-

bonderie déferle sans cesse sur l'île. *Quo vadis ?* ne dure qu'une heure et demie, ce qui laisse supposer de vigoureuses coupures. Il y a là une attitude d'esprit générale. L'emprise de l'église, à Malte, est considérable. Les écoles, l'université sont confessionnelles. L'université est d'ailleurs subventionnée par le Gouvernement, mais totalement indépendante de lui pour les nominations et les programmes, situation que le Gouvernement actuel déplore et voudrait modifier. Le seul culte toléré en plein air est le culte catholique. Lors du passage de la reine Elizabeth dans l'île, elle devait inaugurer un monument aux disparus des aviations alliées — deux mille trois cents noms, dont un aviateur français, Lévy-Desplats. Le service anglican de dédicace n'a pu avoir lieu de ce fait, la reine, gouvernante de l'Eglise anglicane, ne pouvant assister à un service catholique. Les deux cultes ont dû consacrer le monument la veille de l'arrivée de la souveraine, dans leur cathédrale respective.

Lors du vendredi saint, Malte est parcourue de processions d'un genre très espagnol. A La Valette, on promène sept immenses *paseos*, groupes de statues de plâtre représentant différents épisodes de la Passion, pris dans l'église Sainte-Agathe. Les statues sont modernes et assez laides, mais la tradition est très ancienne et la ferveur populaire se manifeste constamment. Les groupes sont suivis par les membres des associations religieuses de la ville, des pénitents en cagoule font le trajet en chaussettes, parfois un boulet d'acier à la cheville, des groupes de femmes suivent, pieds nus.

L'île garde un cachet étrange, presque antique. Les femmes — surtout les femmes âgées, évidemment — se drapent encore dans un grand voile noir, la *faldetta*, mante de soie ou de coton, baleinée autour de la tête qu'elle protège comme un auvent. Est-ce un souvenir de l'occupation arabe ? On l'ignore. Mais certains aspects de la vie sont nettement algériens. Des troupeaux de chèvres et de moutons errent librement dans le *bled* qui forme le centre de l'île, puis, le soir, rentrent au village ; chaque bête retrouve sa maison, pousse la petite grille basse qui en barre la porte et rentre à l'étable. L'île a quinze mille autos ; mais elle a aussi les *carrozzi*, petites voitures à un cheval, hautes sur pattes, en forme de palanquin, fermées par des rideaux flottants. Le cheval a un panache sur la tête et des touffes de grands pompons de poils qui lui servent de chasse-mouches. L'animal local est le petit âne gris, monté, ou attelé à de petites charrettes basses, à deux roues, dont le fond est une toile de sac ou un filet. Au contraire de son congénère algérien, l'âne maltais est propre, net, bien soigné.

Autre aspect très algérien : le dimanche, les femmes restent assises sur le seuil de leur porte, étirant interminablement leurs conversations à tue-tête avec les voisines. Les habitants de l'île ont le don de créer des embouteillages. Les groupes s'installent et palabrent sur la chaussée, se dérangent à peine lorsqu'une auto surgit, annoncée par quelque vieille

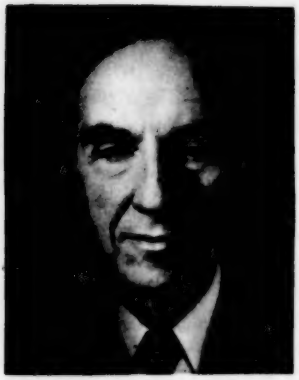
trompe dont l'usage est plus fréquent que celui du klaxon. Les groupes se scindent à regret et se reforment aussitôt. Mais Malte n'a pas la vie nocturne de l'Espagne ou de l'Italie. A onze heures du soir, les rues de La Valette sont mortes.

⁂

Malte est tout entourée de falaises blanches ou ocres, avec de petites plages de galets, recouvertes d'un épais tapis de goémons peu appétissants. Certains clubs ont leur plage privée, gardée et bien entretenue. On se baigne un peu au large pour éviter le mazout qui, en dépit de tous les efforts, souille la mer. On pratique la chasse sous-marine dans des dédales rocheux, sous une eau claire. L'un des passionnés de ce sport était le comte Mountbatten, sportif de grande classe. Son autre passe-temps favori était le polo, Malte possède un grand club sportif, le Marsa Club, avec un champ de courses, un terrain de polo, des courts de tennis, un golf de dix-huit trous. Il y a des courses de toutes sortes, trot attelé, courses d'ânes, etc. Le golf sous cette latitude est déconcertant. Le sol des départs est dur comme du ciment, les *greens* sont marron, parce que l'herbe est grillée.

Peut-on dégager une impression générale de cette terre bizarre, mal connue, déconcertante ? On a l'impression d'un univers à part, d'un monde où la vie retarde, en dépit des souvenirs de la guerre, des grandes unités comme le *Glasgow*, le *Gambia*, l'*Eagle* ancrées dans la rade, au pied des forts des chevaliers, du bâtiment tout neuf de l'O.T.A.N. où battent les pavillons des six nations, Angleterre, France, U.S.A., Italie, Turquie, Grèce. D'antiques traditions sont restées vivantes et continuent à s'imposer. Et Malte hésite entre les siècles.

CLAIRE-ELIANE ENGEL



JULES SUPERVIELLE

OU

L'AMITIÉ COSMIQUE

par ALAIN BOSQUET

Il est des poètes qui, à première vue, ne répondent pas à l'idée qu'on se fait des créateurs de grande classe : leur langage n'est pas nouveau, leur art n'est pas sans défaillance, ils ne sont pas assez audacieux pour changer le cours de la sensibilité poétique, ni assez tenaces pour défendre les valeurs établies. Et pourtant, à les cultiver, on s'aperçoit qu'ils deviennent vite indispensables, que sans eux toute une époque ne serait pas ce qu'elle est. Qu'on fasse l'expérience avec Jules Supervielle, et qu'on reprenne, volume à volume, les mille quatre cents pages de poèmes qu'il a publiées depuis 1901, date de son introuvable *Brumes du Passé*. Sans doute l'a-t-on toujours aimé, sans doute l'a-t-on toujours trouvé aimable, mais entre les fulgurantes manifestations du surréalisme et les assauts d'une poésie ostentatoirement ésotérique, on a fini par croire que son art allait de soi. Il suffit, en revanche, de soumettre à la même épreuve ceux des poètes contemporains qui ont paru dynamiter le verbe de leurs inventions paroxystiques, ou qui l'ont jugulé entre les nœuds inextricables d'une complexité ravie de se montrer plus douloureuse que nature, pour s'apercevoir que, à dix ans de distance, bien des machines infernales ne sont plus que de gentils pétards. A côté de tant de feux d'artifice (on aimerait dire : d'artifices sans feu), la poésie de Jules Supervielle demeure assez traditionnelle, mais l'ensemble de ses qualités peu extraordinaires lui permettent de compter sur une certitude : il a écrit, entre 1925 et 1950, une trentaine de poèmes qui marquent le XXe siècle poétique, tout comme Paul Eluard a écrit, à la même époque, une trentaine de poèmes durables, qui n'ont avec ceux de Supervielle qu'un dénominateur commun : l'aptitude à rendre la trouvaille intellectuelle immédiatement perceptible à l'instinct.

Là s'arrête la similitude ; si Eluard a su émouvoir ses contemporains par une sorte de « fondu » où l'élément élégiaque fait chanter la matière du verbe sans qu'on puisse se demander où la raison fait place à la musique, ni l'écriture inconsciente à l'image calculée, Supervielle, au contraire, séduit ses lecteurs d'une façon moins ivre : il les laisse réflé-

chir, il les laisse surtout venir à lui en leur suggérant que toute réflexion ne mènera à rien de tangible. *Il apprivoise par l'ironie.* Quelle est cette ironie, qu'il a appelée *humour triste,* mais qui, à la sédition que comporte tout humour véritable, préfère des manières plus civilisées ? C'est celle d'un voyageur de la planète, qui traverse souvent l'océan ; qui juge Paris de sa ville natale, Montevideo, puis Montevideo de Paris ; qui ne sait s'il est à l'aise dans les pampas ou boulevard Lannes, sous la Croix du Sud ou sous l'Étoile Polaire ; qui se hâte de choisir entre ses deux patries celle où il pourra le plus profondément regretter l'autre ; qui, enfin, après cinquante ans de commerce avec les méridiens, les latitudes et le zénith, est arrivé à exprimer une présence cosmique correspondant, comme à merveille, à celle que peut désirer n'importe quel jeune homme traqué par la peur de l'atome, à cette différence près que le poète oppose aux préoccupations inquiètes une philosophie toute sagace.

Jules Supervielle n'a pas atteint sa voie avant la quarantaine. Ses débuts sont modestes, et empreints d'une maladresse qu'on dirait celle d'un corps trop long pourvu de bras encombrants et de jambes interminables ; il ne pourra jamais s'en défaire tout à fait, à la manière des antilopes qui, dans la maturité, gardent comme le souvenir de leurs chutes de nouveau-nés ; il s'y résignera en l'étudiant, en l'exploitant avec délices, en la donnant pour incurable alors même qu'il en tirera un parti ravissant. Avant *Poèmes* (1919), rien ne mérite d'être signalé, sinon une fidélité un peu insistante à Hérédia, à Leconte de Lisle et à toute une génération de fantaisistes issus de cet autre Montévidéen : Laforgue. *Poèmes* est un acte de présence plus ferme : on y rencontre déjà cette *gentillesse dans le doute* qui est le propre du poète, cette résignation devant la surprise, ce besoin de se demander à quoi rime le simulacre humain et, à la fois, de s'en tenir pudiquement à l'interrogation, de peur d'assumer le risque d'une réponse :

J'aurai flâné ma vie, incertaine rivière,
Visitant bois, ravins, villes au gré du sort...
... Mes vers sont-ils de moi jusque dans la racine ?...
... Et mon cœur serait-il
De lui-même en exil ?...

On est vite fixé : le poète ne veut pas de certitudes. Mais on est aussitôt rassuré : il refuse le morbide, la délectation morose, le drame irrémédiable. Comme Laforgue, il tient à la légèreté apparente de sa tristesse, quitte à nous prouver, en passant, que les plus souriantes jongleries laissent d'indélébiles cicatrices. Parfois, comme s'il craignait de parler en son nom propre, et de livrer de l'homme une image originale, comme s'il craignait surtout de passer pour un pédant, il se contente de photographier les silhouettes de sa pampa, un peu à la manière de Francis Jammes nous offrant les palmiers fébriles des Antilles. Nous visitons le rancho,

nous faisons la connaissance de l'ombu, nous errons en compagnie d' « un vieux bœuf sur l'étang d'améthyste », et des « chevaux haletants, boueux, et les yeux sont morts depuis longtemps ». Ces photographies-là sont retouchées : le vaste espace urugayen et argentin, malgré ses gauchos et ses viandes ambulantes, prédispose à la méditation ; à force de démesure, la terre plate appelle le ciel étoilé. L'homme se sent infiniment petit dans l'infiniment grand, et infiniment disponible dans l'infiniment vacant. Il a pour meubles, sans le moindre effort, les éléments du cosmos : azur, plaine, vent, jour, soleil, aurore, crépuscule. Il se les approprie avec naturel, et petit à petit ils deviennent des objets familiers. L'univers, pour inquiétant qu'il est, se met à portée de la main ; l'opération a lieu sans conflits, victoires ni défaites, et le poète n'en tire aucun orgueil. Il est désormais le complice de l'équateur et de l'horizon : raison de plus pour demeurer vigilant et modeste.

La lune, au loin, n'est plus qu'un peu de laine morte...
... La tristesse et la joie ont leur propre feuillage...

Pour ne pas se prendre au sérieux, il s'efforce de jouer, niant ce qu'il aime, taquinant ce qu'il admire, proclamant partout qu'il est un être d'encre et de plume tout juste digne de mettre en pirouettes les gravités de la nature :

Un saule, ayant bien pleuré
Sur lui-même — narcissisme —
Se plagie en l'eau d'un pré...
... Soyez bon pour le Poète,
Le plus doux des animaux...

La morale est laforguienne, avec ses paradoxes et ses mystères à la fois éludés et soulignés : il sait qu'il joue ; il ne sait pas pourquoi il joue ; il dit qu'il joue pour s'excuser d'être l'enjeu d'un pari entre des forces secrètes :

Seigneur ! je suis lucidement irresponsable.

A ces paysages humanisés par l'ironie, rendus abstraits (mais n'est-ce pas ainsi qu'ils deviennent réels ?) par le verbe narquois, il manquait une présence capitale : la mer. *Débarcadères* (1922) y pourvoit ; désormais l'homme des plaines est aussi l'homme de la plaine sans cesse recommencée. Devant les flots têtus, obstinés, sans pitié, le poète va-t-il encore jouer les funambules et les Pierrots, une comète à l'auriculaire ? On dirait qu'il est intimidé, et qu'il n'a plus qu'un recours : se dire

naïvement ébloui, comme si toute sa science se trouvait soudain sans objet devant cette éternité qui respire :

Mais sait-elle même qu'il existe
l'homme qui fume si bien ses cigares
accoudé au bastingage,
le sait-elle, la mer, cette aveugle de naissance,
qui n'a pas compris encore ce que c'est qu'un noyé
et le tourne et le retourne sous ses interrogations ?

La période de pleine maturité, chez Jules Supervielle, s'étend de 1925 à 1938 : les quatre recueils qu'il publie en ces treize années, *Gravitations* (1925), *Le Forçat innocent* (1930), *Les Amis inconnus* (1934) et *La Fable du Monde* (1938) contiennent non seulement ses plus beaux poèmes ; ils traduisent un souci très conscient de peupler une conception cosmique d'images personnelles, et de canaliser une sensibilité lyrique vers ce qui peut passer, faute de théories, pour une philosophie sensualiste de l'éternel. Quelle conception cosmique ? Celle d'un univers à jamais humain, à jamais abordable mais qui, la première effusion passée, s'esquive, échappe à l'étreinte, fuit : ce rapprochement entre l'homme et le cosmos finit par éloigner l'homme de lui-même. On a failli heurter telle constellation ; elle vous a effleuré le front et, du coup, c'est vous qui devenez insaisissable à vous-même. Rançon de toute tentative d'anthropomorphisme ? Sans doute, mais aussi avertissement à l'homme : il est friable, il est précaire, il suffit qu'il soit ébloui pour que l'éblouissement même constitue un danger mortel. Quelles images personnelles ? Supervielle renonce aux jongleries laforguiennes et à un vocabulaire qui devait beaucoup à la seconde génération symboliste. Désormais, les instantanés les plus valables qu'il nous donne ont une concision dans les termes qui n'empêche pas la présence d'un « flou » très chaleureux, inévitable quand on parle de nébuleuses et de presciences préhistoriques.

Il n'en garde pas moins son irrésistible maladresse ; l'appareil cosmique est trop vaste pour être mis en parole ; il y a toujours une goutte de Voie Lactée qui dépasse le mot chargé de la contenir. En définitive, il vaut mieux qu'il en soit ainsi : une trop grande maîtrise de ses pouvoirs risquerait de faire du poète un démiurge prétentieux. Il n'en est rien : Supervielle parle d'années-lumière et de hennisements vertigineux avec autant de naturel qu'Eluard de l'amour. Il a véritablement une main sur Altaïr et l'autre sur Bételgeuse ; et c'est sans la moindre pédanterie qu'il nous invite à les caresser comme nous ferions d'un chien ou d'un livre.

Mais, dira-t-on, pourquoi, ce commerce de tous les instants avec l'immensité ? Pourquoi cette cohabitation avec un ailleurs insaisissable ?

Pourquoi ne pas plonger en soi, se scruter, découvrir l'innommable, en souffrir, plutôt que de chercher dans un décor grandiose mais vite accepté des sensations somme toute aliénables ? Là est le problème crucial de l'œuvre de Supervielle. Il refuse l'ésotérisme. Il refuse aussi de s'analyser avec l'acharnement que mettrait, par exemple, un Henri Michaux. Il admet une manière de peur de soi, et pour y échapper il se projette dans le royaume des étoiles ; il transplante ce qui lui paraît trop intime dans un terrain constellé accessible à tout le monde. Ainsi, chacun pourra se reconnaître en ce *moi* devenu spectacle public.

Tout se situe désormais là où le commencement du monde peut susciter une fin du monde, l'inachevé des grands événements telluriques, où « les poissons sont aveugles et les horizons verticaux ». Il fait « humain jusqu'aux astres indéfinis » ; le ciel est « tourmenté de fables » ; le soleil « semble frais inventé » ; on est l'eclave « d'une lente éternité ». Les lois de l'univers ne sont pas encore élaborées ; les agencements ne sont pas définitifs ; l'harmonie reste future. Serait-ce que le poète ait son mot à dire pour ordonner ce chaos merveilleux ? Serait-ce que la fable, d'être dite, puisse se faire vérité ?

Un jour la Terre ne sera
Que de l'espace qui tourne
Mais je crois qu'il reste un lama
Les yeux grands ouverts nuit et jour
Sous le beau ciel qui fut andin
Et qui n'aura plus de montagnes
Même pas un petit ravin...
... De ce futur cheval n'existe
Encor que le hennissement
Et la crinière dans sa fuite
Que se disputent quatre vents.

De loin voici que m'arrive
Un clair visage sans maître
Cherchant un corps pour que vive
Sa passion de connaître...

Drame du doute ? Angoisse de l'homme devant le néant ? Présages funestes ? Apocalypse qui mène à la destruction de la vie même ? Assurément, mais débarrassés de leurs cris, de leur rage, de tout ce qui dans la tristesse peut être panique. « Un sac de ciel sur la tête », Jules Supervielle apprivoise la terreur comme si, en 1925, il pressentait l'inquiétude atomique de la seconde après-guerre et que, devant elle, il prenait le parti d'une résignation tout orientale. Dès lors, les pires menaces sont, en sa compagnie, de vrais enchantements :

N'ayez pas peur. Nous sommes ici dans l'intimité infernale...
... Un sourire préalable

Pour le mort que nous serons,
Un peu de pain sur la table
Et le tour de la maison...

Il ne suffit pas de posséder un domaine, il faut lui donner une conscience. C'est à quoi s'efforce *Le Forçat innocent*, homme qui se sait coupable d'être, et à la fois innocent d'exister. Ou bien est-ce, au cœur de l'homme, Dieu qui parle à sa place ? De l'homme devenu divinité à Dieu devenu très humain, la distance est incertaine :

Je ne vois plus le jour
Qu'au travers de ma nuit,
C'est un petit bruit sourd
Dans un autre pays...
... Et peut-être que Dieu partage notre faim
Et que tous ces vivants et ces morts sur la Terre
Ne sont que des morceaux de sa grande misère,
Dieu toujours appelé, Dieu toujours appelant,
Comme le bruit confus de notre propre sang...
... Après avoir erré dans d'étranges pays,
Je fermerai la porte aux formes de la Terre
Et, tenant dans mes mains vos paumes prisonnières,
Je referai le monde et les nuages gris
Et les oiseaux qui vont se poser sur la mer...

La créature, à peine créée et déjà promise à la destruction, serait-elle plus heureuse si elle se remettait à Dieu pour les énigmes dont elle n'entrevoit ni le pourquoi ni le comment ? Ou bien est-ce le Créateur lui-même qui, pris au piège de ses propres pouvoirs, fait appel à la créature afin de voir clair en lui, à travers elle ? Déterminisme ou finalité, tout ce qui vit hésite, tout ce qui passe ne sait pas où il passe, tout ce qui meurt disparaît sans qu'on lui fasse l'aumône d'une explication. Ce chaos sans espoir, le poète l'idéalise par des images qui sont comme le paradoxe attendri de l'informé : faute de réel, il y a des mots qui en chantent (et enchantent) l'absence. On rencontre ainsi « un visage entre deux portes », des « cathédrales qui hésitent entre leurs tours », des « écoliers de la mort » à qui on « déclina la vie », « l'adieu d'un bras nu resté sur le rivage », des « girafes faméliques lécheuses d'étoiles », mille instantanés troublants où l'homme est entre homme et chose, où la chose se fait plante, et la plante rêve à l'animal qu'elle serait si on lui donnait un petit coup de pouce, si on l'encourageait à la métamorphose.

Cet encouragement à l'euphorie de l'insensé, il suffit de le demander au verbe, et le verbe s'en chargera. Vengeance du poète ? Simple proclama-

tion, sans hauts cris, des droits de la fable. Faut-il résoudre les énigmes et, ce faisant, mettre fin aux mystères ? Dans *Les Amis inconnus*, le poète trouve une formule provisoire : il devient le fabuliste des Épinals pour Saturne, des abécédaires pour Mars, des manuels scolaires pour Orion.

FIGURES.

Je bats comme des cartes
Malgré moi des visages,
Et, tous, ils me sont chers.
Parfois l'un tombe à terre
Et j'ai beau le chercher
La carte a disparu.
Je n'en sais rien de plus.
C'était un beau visage
Pourtant, que j'aimais bien.
Je bats les autres cartes.
L'inquiet de ma chambre,
Je veux dire mon cœur,
Continue à brûler
Mais non pour cette carte,
Qu'une autre a remplacée :
C'est un nouveau visage,
Le jeu reste complet
Mais toujours mutilé.
C'est tout ce que je sais,
Nul n'en sait davantage.

Jusqu'ici le problème de Dieu n'a pas été résolu. Le poète, tout comme il rapproche les infinis de l'homme, rapproche Dieu de sa créature, et finit, dans *La Fable du Monde*, par lui donner l'apparence humaine. Dieu est désormais un être à mi-chemin entre l'homme qu'il crée à l'image (très imparfaite) de lui-même, et un principe supérieur qui lui demeure inaccessible, de sorte que, créateur, il se croit le créé de l'inconnu, principe suprême. Il connaît les affres de qui a tous les pouvoirs, sans jamais prétendre à savoir d'où il les tient. Il s'en console, tant bien que mal : il fera de l'homme un Dieu amélioré.

Et ma tête foisonne, et mon être bourdonne
De milliers de silences, tous différents,
Ce sont les voix de ceux qui n'en ont pas encore
Et quémandent un nom pour aller de l'avant...
... La solitude du monde
Et la mienne se confondent.
Ah ! nul n'est plus seul que Dieu
Dans sa poitrine profonde...

... Mais j'ai beau faire, il est des choses
Où Dieu même ne peut plus rien
Malgré sa bonne volonté
Et l'assistance sans paroles
Du ciel, des vagues et de l'air...

Dieu a-t-il raison de s'assimiler à l'homme pour accéder au niveau où l'idée de Dieu lui est acceptable ? Les poèmes de circonstance, généreux mais vite dépassés, de « 1939-1945 » (1946) ne prétendent pas apporter de solution à l'énigme. Il faut attendre que « le monde se cicatrise », et que les combattants cessent de demander : « Avez-vous vu mes yeux errer dans ces parages ? » Il faut aussi que le poète réapprenne sa propre devise : « Je veux de l'éternel faire un peu de présent. » Il y parvient, dans les sortilèges d'*Oublieuse Mémoire* (1949) et de *Naissances* (1951), sans pour cela prospecter des régions qu'il n'ait déjà découvertes entre 1925 et 1938 :

SONNET

Pour ne pas être seul durant l'éternité,
Je cherche auprès de toi future compagnie
Pour quand, larmes sans yeux, nous jouerons à la vie
Et voudrons y loger notre fidélité.

Pour ne plus aspirer à l'hiver et l'été,
Ni mourir à nouveau de tant de nostalgie,
Il faut dès à présent labourer l'autre vie,
Y pousser nos grands bœufs enclins à s'arrêter,

Voir comment l'on pourrait remplacer les amis,
La France, le soleil, les enfants et les fruits,
Et se faire un beau jour d'une nuit coriace,

Regarder sans regard et toucher sans les doigts,
Se parler sans avoir de paroles ni voix,
Immobiles, changer un petit peu de place.

Pour notre ravissement, pour le repos de notre doute originel (mais sans jamais vouloir dissiper, ni même camoufler, ce doute), Jules Supervielle nous promène aux limites de l'espace, près de Sirius, entre les météores et les aérolithes, très haut au-dessus de nous-mêmes ; puis, avec naturel, à l'heure de la fatigue, c'est l'espace tout entier qu'il vient déposer devant nous : outre-ciel domestique, lama au sourire d'ange futur, geste à la recherche d'une paume qui le saisisse. Il fait du cosmos notre meilleur ami.

ALAIN BOSQUET

LE MIME MARCEAU

ET LES

TRADITIONS DU SILENCE

par André Rivollet

Marceau fait son entrée en scène et commence aussitôt une démonstration de pantomime pure : sans partenaire, sans décor et, même, sans un accompagnement de musique. Il veut initier les spectateurs à ce langage muet où l'on ne s'exprime que par gestes. Le charme opère insensiblement : les contours prennent forme. On évoque un de ces instants « vierges » qu'aimait à chanter Paul Valéry : une de ces minutes de recueillement qui, selon le poète, se terminent toujours dans le tumulte. Il n'en sera pas de même à l'Ambigu. Nous allons voir défiler une série de tableaux vivants, de scènes mimées, qui nous révèlent un univers secret et presque mécanique. Marceau agite bras et jambes, s'immobilise ensuite avec des poses de statue. La pâleur de son visage trahit l'effort ; entre les paupières de caoutchouc blanc, les prunelles semblent guetter. Il porte un tricot de marin et un pantalon corsaire, à la mode de la Rive Gauche ou de Saint-Tropez. Avec son chapeau haut-de-forme, sur lequel il a piqué une rose à longue tige, il ressemble à un prestidigitateur.

O surprise, l'artiste se met à grandir, à prendre du volume ! Le voici devenu un géant. Il s'est transformé en émule de Goliath, dont le nom vient d'apparaître sur un panneau indicateur. Un mouvement inverse s'amorce : Marceau-Bibendum se dégonfle, rapetisse à vue d'œil pour n'être plus que David. Quelques gestes d'incantation, des signes cabalistiques suffiront pour le métamorphoser, tour à tour, en sculpteur, en duelliste, ou en Français moyen qui se hisse dans un compartiment de chemin de fer. Sans nous laisser reprendre le souffle, il nous entraînera vers un square, à l'heure où s'ébauchent les idylles, sous le regard émoustillé d'un vieux faune de pierre. Un autre phénomène va se produire : ses doigts dévident et nouent un fil imaginaire. Ils s'agitent, leur mouvement s'accélère. Ils battent si vite qu'on les distingue à peine. Une chrysalide se déchire devant nous, avec un battement d'ailes qui se

déploient vers la délivrance. Ne sommes-nous pas la proie de mirages ? Mystère du silence, générateur d'illusion ! « Sois belle et tais-toi ! » serait-il le plus éloquent des cris d'amour ?

De New York au boulevard Saint-Martin, en passant par Tokio, on a proclamé que Marceau était un novateur. Oserai-je dire que ses prétendues trouvailles s'apparentent parfois à celles que réserve le marché aux puces ? A Saint-Ouen, des chiffonniers de fantaisie ont lancé, avec la vogue de la crasse, le bibelot démodé. Une mise en scène pittoresque transforme en objets précieux, l'opaline ébréchée, une vieille paire de lorgnettes, un vase de fonte, souvenir de cimetière.

Il n'y a pas si longtemps, la pantomime était reléguée, elle aussi, dans le grenier à vieilleries : disons qu'on prononçait son nom avec un peu de dédain. Il s'agissait d'un divertissement à jamais délaissé, d'un prétexte pour exhiber des danseuses manquées ! Oui, c'est ainsi que l'on condamnait chez nous cet art qui revêt, en Extrême-Orient, un caractère ésotérique et rituel ! A peine notre légèreté avait-elle retenu, au passage, le souvenir du mime Deburau, le plus célèbre de tous les Pierrots. Enfin et surtout, le cinéma muet semblait avoir détruit la possibilité d'un spectacle composé de mimodrames : c'était le triomphe définitif de l'image, de la machine. Marceau est apparu. Ce malin n'ignore pas qu'on retient l'attention en allant à contre-courant. Il s'est donc amusé à fureter dans le passé et, comme tant de Français, faisant du neuf avec du vieux, il a surpris le public en exhumant une morte : la pantomime !

— Le jour n'est plus éloigné, dit-il, où notre langage, qui est en pleine évolution, sera fixé une fois pour toutes : on pourra alors écrire la grammaire des gestes !

Dans sa loge, il parle avec volubilité. Peut-être rattrape-t-il le temps passé sur scène. Son maillot de théâtre pend, accroché à un clou, au-dessus de la table de bois blanc que surmonte le pot à eau. Fils d'un boucher alsacien, Marceau s'est vite mis en quête de nourritures qui ne soient pas exclusivement terrestres. Il se destinait aux arts décoratifs. A Paris, il a préféré se faire inscrire au cours dramatique de l'Atelier. Dullin, l'ayant remarqué, lui a confié le rôle de Smerdiakoff, lors d'une reprise des *Frères Karamazoff*.

— J'en fis un personnage atroce, renifleur, criminel, chafouin. A vingt ans, avoue-t-il, on a sa petite vanité physique ; j'ai voulu faire comprendre au public que c'était une composition et qu'à la ville, je ne ressemblais vraiment pas à ce Tartuffe bancal, bégayant. Alors, j'en ai fait trop : c'était fatal !

Dullin veillait et le contraignit à plus de sobriété d'expression, plus de souplesse scénique. Le maître, qui était difforme, lui conseilla une gymnastique intensive : celle qui modèle le corps en le faisant craquer, en le rendant élastique. Il lui parla même d'acrobatie, de pantomime.

Obsession qui s'est perpétuée aussi chez J.-L. Barrault, depuis ses débuts de comédien sur la scène de l'Atelier.

Marceau, qui, aujourd'hui, a trente-trois ans, n'interrompit jamais son entraînement. Les danseuses ont la barre, les mimes... le tapis ! C'est par terre, sur les nattes de crin, qu'ils s'exercent à faire des « soleils », à réussir d'impeccables « batoudes » ou sauts périlleux avec tremplin. Longtemps on a exigé d'eux qu'ils sachent danser sur la corde raide ! Sous l'Empire, une certaine Mme Sacchi avait poussé la singularité jusqu'à jouer des pantomimes entières, en équilibre sur le fil d'archal. Elle s'élançait avec intrépidité, sans balancier, et portait des panaches qui annonçaient déjà ceux de Mistinguett. Cette femme-oiseau stupéfia Napoléon.

« Que n'êtes-vous un homme ! » lui dit-il. Avec votre témérité et avec la discipline que vous vous imposez certainement, quel grenadier, madame, vous eussiez fait ! »

Cet entraînement de chaque jour pour acquérir la souplesse des muscles et la maîtrise des nerfs, est à la base d'une technique indispensable. Pourtant, s'il faut en croire un vieux texte latin, la pantomime n'aurait exigé, à l'origine, aucune préparation. Il ne s'est agi d'abord que d'une sorte d'expédient scénique, d'improvisations. D'après Cicéron, Livius Andronicus, lointain ancêtre de nos actuels chanteurs de charme, serait devenu aphone au cours d'une représentation. Il n'en laissa rien paraître. Un esclave prit place dans l'orchestre, derrière une joueuse de flûte, et chanta le rôle. Livius fit si parfaitement le simulacre d'articuler, de donner de la voix, que, pour le public, jamais il ne fut plus en forme que ce soir-là — où il s'était contenté de mimer.

Par la fenêtre entresolée de sa loge, Marceau peut entrevoir au ras du parquet, ce Boulevard qui n'a pas tellement changé depuis la Restauration, avec ses maisons étirées ou aplaties, ses trottoirs de guingois. C'est une sorte de pèlerinage aux sources qu'il accomplit à l'Ambigu ; il est venu instinctivement se produire dans le quartier qui était devenu le fief de la pantomime, grâce à Jean-Gaspard Deburau.

⁂

Deburau aurait pu être la victime de son « ami » Pierrot, comme tant de mimes soumis à un dédoublement pirandellien. Arrive le succès, la marionnette éclipse le nom de son créateur. Que de masques ont caché l'identité de ceux qui les portaient !... Arlequin, Colombine, Polichinelle et Scapin sont nés de parents inconnus. Ces héros de la comédie italienne ne furent d'abord que des pitres jouant des parades foraines. Une troupe de baladins profita des noces marseillaises de Catherine de Médicis pour se glisser en France. Ces comédiens-auteurs n'avaient aucun intérêt à révéler leur identité, étant donné le caractère licencieux

de leurs comédies. La reine Catherine dut intervenir pour faire rapporter l'arrêté qui expulsait ces troupes, originaires de sa chère patrie. Ces acteurs, suppôts de Satan, s'engagèrent à ne plus jamais parler en scène. Leurs spectacles ne devaient plus comporter de texte. Mais l'ingéniosité latine veillait : on remplaça les mots par des gestes. Si l'on s'en réfère à la chronique, ainsi qu'à certaines gravures de la Renaissance, ces pantomimes devinrent prétextes à exhibitions, agrémentées d'accessoires et d'emblèmes qui évoquaient fâcheusement les saturnales romaines.

On sait, enfin, qu'à partir de 1680, notre Comédie-Française, soucieuse de détenir le monopole du beau langage, fit la chasse aux troupes étrangères. Pauvres artistes clandestins ! Watteau devait les réhabiliter magnifiquement. A l'orée des forêts, dans des clairières bruissantes, leurs travestis s'harmonisent avec la feuille morte, avec le crépuscule encore rose. Paillasses et pitres nous ont laissé grâce au peintre, la vision de ces fêtes champêtres, de ces pantomimes d'un soir, qui préludent à des embarquements pour quelque Cythère inaccessible.

Marceau, subtil, a composé une marionnette qui tend à devenir son double et dont la renommée pourrait bien, d'aventure, éclipser la sienne. Il l'a baptisée Bip, en souvenir du lycée, de ses études d'anglais, du temps où il se passionnait pour Dickens, et où il découvrait avec *Les Grandes Espérances*, le jeune Pip, s'acoquinant, dans un cimetière, avec un forçat évadé. Bip, son homonyme — à une lettre près — fait songer à l'adolescent inquiet et révolté. Il semble plus littéraire que théâtral. Des demi-teintes, des petits effets successifs s'imbriquent pour composer ces sketchs, ces romances sans paroles. Automate, pantin à ficelles, ludion se balançant dans le vide d'une bouteille ? Un jour, sans doute, Bip sera vivant, à condition d'avoir une âme et, une légende... comme Pierrot.

Certes, Deburau a été « porté » par une époque, plus simpliste que la nôtre. Pierrot le débrouillard, malheureux en amour, qui se console en rêvant à la Lune, fit battre le cœur de Paris. Les érudits prétendent qu'à l'origine il fut seulement un bouffon de comédie italienne, dont le rôle consistait principalement à recevoir des séries de coups de pied. Deburau n'accepta pas cet emploi.

Il était un enfant de la balle. Les hasards d'une tournée le firent naître en Bohême, où son père, ancien soldat français, était devenu acrobate pour les beaux yeux d'une tzigane. Jean-Gaspard fut l'aîné de dix frères et sœurs. Cette tribu de romanichels faisait des tours de force et de souplesse, sur les places publiques. « Je n'en puis plus de marcher sans arrêt sur les mains ! » laissa échapper, un jour, le jeune garçon. L'ex-sous-officier lui coupa la parole : d'un coup de chambrière.

Un vieux canasson traînait la carriole ; il avait combattu à Austerlitz. Le soir, on le harnachait, portant, cramponné sur une selle, un affreux singe vert. Ce triste roman comique s'étira dans la misère, jus-

qu'à Paris. La route était d'autant plus longue, qu'on la fit passer par Constantinople !

Arrivés enfin dans la capitale, nos saltimbanques battirent le pavé. Sauf le père, cette famille de moricauds parlait très mal le français. Un engagement se présenta : c'était au Théâtre des Chiens Savants. Il s'agissait d'une pantomime « sautante », bien entendu. Cet établissement, mi-théâtre, mi-chenil, était sis au boulevard du Temple, qui venait de recevoir le surnom crapuleux de boulevard du Crime, et l'on chuchotait que ce n'était pas seulement à cause du récent assassinat d'un maréchal de l'Empire... Imaginez un instant la salle de ce théâtre « canin » : une cave sans air, avec une estrade garnie de vieux coussins, devant lesquels bouledogues, carlins, et levrettes dansaient, déguisés en marquises. Les Deburau firent à Paris des débuts modestes : ils imitaient avec force pitreries, nos frères à quatre pattes et comme eux, étaient affublés de perruques et de falbalas. Mais bientôt les chiens n'eurent plus de succès et durent céder la place aux funambules. Deburau, cette fois, donna sa mesure en jouant, dès le premier soir, une pantomime mélodramatique. Les élégantes en calèches partirent à la découverte de ce théâtre « à quat' sous » : tel était, en effet, le prix des places. Il avait suffi d'un acteur pour que la vieille pantomime retrouvât sa vogue.

« On va voir Pierrot, écrit Théophile Gautier, on s'écrase dans une salle dont les relents fétides font évoquer une mare croupissante ou un charnier ! Au parterre, des duchesses s'encanaillent et tutoient des filles... Quelques dandies et feuilletonistes espèrent apercevoir Mme Sand : ne dit-on pas qu'elle s'intéresse à Deburau ? Redouté est là : il oubliera vite le parfum de ses roses... Mais jetons un coup d'œil aux galeries ! Elles sont infectes : les hommes crachent sans cesse, vident leurs pipes. Il s'en faut de peu qu'ils ne mettent à mal leurs voisines. A l'occasion, ils huent et sifflent les acteurs, les bombardent de pommes cuites fumantes ! »

Ce public ressemblait assez peu aux foules déguisées qui improvisent des farandoles, dans des nuages de confettis, dans les *Enfants du Paradis*, ce film devenu à juste titre, un des classiques du cinéma.

Pour être Pierrot. Deburau dissimule son teint mat sous une couche de farine. Les yeux devenaient des grains de café dans un fromage à la crème. Ses accessoires de scène ?... Une table seulement. Puis il s'offrit le luxe d'une échelle. Avec des bouts de toile et des cartons peints, il improvisa une forêt. Le succès aidant, il s'enhardit. On put annoncer alors, non sans audace, des pièces « grandioses » : *La Baleine, Arlequin et l'Œuf d'Or, L'Homme-Légume* ou *Les Vingt-six Infortunes de Pierrot.*

Certaines gravures, aussi naïves que certains ex-voto, nous montrent Pierrot happé par une baleine ou à califourchon sur une poule géante qui pond des œufs d'or.

Une imagination aussi fraîche, attira la bienveillance officielle : le

roi convoqua Deburau aux Tuileries. Après l'avoir complimenté, Louis-Philippe lui demanda de donner une représentation au Palais. Et il ajouta : « Ce sera pour amuser les enfants. » L'offre n'en fut pas moins acceptée avec gratitude.

Avec son visage de lune, ses manches de fantôme, Deburau éveilla en George Sand le souvenir des petites comédies poétiques que la châtelaine aimait à composer pour son théâtre de marionnettes. Elle lui parla, même, d'un sujet de pantomime. L'échec d'un certain *Songe d'Or*, tiré d'un conte fantastique de Charles Nodier, mit fin à ces velléités. On raconte qu'un soir elle invita Jean-Gaspard à dîner avec de jeunes poètes. Lélia, farceuse, le présenta comme un ami anglais, diplomate célèbre, de passage à Paris. Deburau se rengorgea, parut si digne, si guindé, que personne ne le reconnut. Pendant le repas il toisa l'assistance de très haut, et demeura muet... comme un mime sait l'être. Quand il fut parti sans avoir prononcé un seul mot de la soirée, les convives ne tarirent pas d'éloges sur son compte. Mme Sand répondit : « C'est un grand diplomate ! Vous avez vu comme il sait bien se taire ! »

Le *Monde illustré* publia un article consacré à l'idole du boulevard du Crime. L'ancien bateleur des grand'routes y était comparé à Talma. Un dessin, dû à un certain Auguste Bouquet, élève de Dévéria, nous le représente avec son visage un peu creux, qui semble brûlé par la flamme romantique du regard. La chevelure divisée en deux toupets de clown, prouve qu'il suivait la mode : il a la tête en forme de poire.

Si Bouquet ne quittait pas les Funambules, s'il a laissé ces images flatteuses du mari, c'est parce qu'il était l'amant de la femme, Louise-Eudoxie, qui tenait l'emploi des Colombines avec autant de naturel à la scène qu'à la ville. Un matin, elle disparut, par amour... de la peinture.

Deburau se consola avec des grisettes. On le vit déambuler dans le quartier du Temple. Mlle Deveau, pâtissière, se mit à le guetter, derrière sa vitrine : c'était un laideron. Solitaire, il promenait chaque jour, son caniche devant la boutique. L'inflammable boutiquière crut qu'elle enflammait le maître en gavant l'animal de macarons et de brioches...

« Vous êtes charmante, mademoiselle, lui dit un peu rudement Deburau, charmante pour les animaux ! » L'infortunée pleura : un garçon boucher s'offrit à l'épouser... Il était logique que Pierrot manquât d'éloquence. Il déçut souvent ses admiratrices : pantin, rien que pantin, même lorsque le rideau était baissé. Il manquait de consistance — comme les rêves.

Deburau trouva sa fin en tombant dans une trappe. Pour un peu, le « Molière de la pantomime », c'était ainsi qu'on l'avait surnommé, mourait en scène. Le fils Deburau essaya de remplacer son père. Vers la fin du siècle, on citait encore quelques noms de Pierrots : il y avait Séverin, dit « l'homme blanc », venu de Marseille, qui eut son heure de

succès avec *Chand d'Habits*, pantomime de Catulle-Mendès. Le directeur des Folies-Bergère l'afficha, au même programme qu'une débutante, si belle qu'on oubliait de l'écouter, une chanteuse que l'on prétendait napolitaine : Mlle Lina Cavalieri.

Rendons hommage enfin à Georges Wague, l'un des derniers apôtres de l'art muet. Il a créé avec Colette, une pantomime dont le titre est parlant : *La Chair*. Sur l'affiche, elle se tord entre des bras puissants. Ses cheveux sont mousseux : la jupe se fend, le sein s'épanouit hors du corsage. Entre les paupières chargées de kohol, glisse le regard qui devait permettre à Colette d'écrire *L'Envers du Music-Hall*... Sous le nom transparent de Braque, Wague est devenu, grâce à elle, dans l'histoire littéraire, un être de légende : Colette, par un détour pittoresque, débutait au music-hall et cachait son stylo dans sa boîte à maquillage. Vivant intensément l'aventure dont elle allait faire une œuvre, elle manquait, dit-on, de cette « plasticité » que réclame la pantomime. En tournée à Paris dans les caf' conc', sous prétexte d'être applaudie, elle emmagasina des trésors, secrètement...

***

Mimes et masques célèbres sont aujourd'hui remisés avec les vieilles lunes. Seul, Bip, semble devoir assurer la relève. Déjà, certains lui trouvent une certaine ressemblance avec le Charlot des films muets, celui qui ne livrait au public qu'une silhouette. Avec son chapeau melon et sa badine, l'homme roulait des yeux de singe, grattait une moustache hitlérienne.

Charlot ne ressemble guère à Mr Chaplin, qui, lui, est flegmatique, avec des lèvres lourdes et un regard vert. Cet Anglais au teint mat aurait, dit-on, les mêmes ascendances tziganes que notre Deburau. Il commença sa carrière, comme mime, au music-hall. Il faisait partie d'un orchestre burlesque : pantin de caoutchouc, il bondissait sur le clavier d'un piano. Ses petites mains se saisissaient d'un ophicléide géant d'où il faisait sortir des grognements porcins. Plus tard, ses doigts, qui sont toujours en mouvement, devaient, à eux seuls, jouer un drame : la fameuse scène des petits pains de *La Ruée vers l'Or*. Je me souviens d'un déjeuner où Mr Chaplin fit une entrée qui surprit à juste titre les convives : il feignit d'être barman et fit le simulacre de porter un plateau et de distribuer des cocktails... A table, au cours d'un repas qui, Dieu merci, fut plus substantiel, il avoua avoir recommencé plus de cinquante fois une séquence des *Temps Modernes* où, le nez au vent, le regard accroché par une passante, il disparaît dans une trappe.

— Je ne veux pas que mes fils viennent sur le « set », confia-t-il. Je n'aime pas qu'ils voient leur père avec un visage maquillé. Ils pourraient le prendre pour un pitre. On a de la dignité ! Du moins vis-à-vis de ses enfants.

Et il continua :

« Un jour, je me promenais avec un de mes garçons. Je lui demandai où il avait passé son dernier samedi. « Cinéma », me répondit-il. Un de vos films, daddy. » Et il précisa : « *Oh, you are so funny !* » Je fis alors un retour sur moi-même : « funny », je le compris, signifiait pour l'enfant trop clairvoyant, un être un peu méprisable, presque grotesque. »

En quelques mots, Charlie Chaplin avait livré le secret du succès : Charlot aussi bien que Pierrot, que Bip lui-même, ne doit pas craindre d'être ridicule : c'est un moyen certain de faire rire. Si le bouffon paraît sincère, le public, qui s'esclaffait, aura, soudain, le cœur serré d'émotion.

Et pourtant l'art muet ne peut revivre que si le mime n'abdique pas tout à fait sa sensibilité. Il lui faut respecter ces principes presque impondérables, ces lois établies par l'expérience, qui lui permettent de nous atteindre au cœur : selon les meilleures traditions du silence.

ANDRÉ RIVOLLET

CHRONIQUE DES LIVRES

LES GRANDS VIRTUOSES

par Kurt BLANKOFF *(Corréa)*

On écrit des volumes sur les compositeurs, mais, à part quelques articles de journaux, que nous reste-t-il des virtuoses quand ils viennent à disparaître ? Seuls, quelques noms comme Paganini, Sarasate ou Liszt surnagent (et encore étaient-ils compositeurs !) les autres sont oubliés par les jeunes générations. Le livre de Kurt Blankopf vient donc combler une lacune. Aujourd'hui, pourtant, le microsillon va remédier à cette injustice et nos petits enfants pourront entendre les virtuoses que nous avons aimés. L'ouvrage de Kurt Blankopf se divise en deux parties : La première traite du problème général et de l'histoire de la virtuosité avec des aperçus très personnels et souvent un esprit ironique sur le goût de nos ancêtres pour la seule acrobatie ! La seconde partie du livre est consacrée aux plus grands virtuoses actuels : Casals, Cortot, Thibaud, Heifetz, Gieseking, Oistrach, Marguerite Long, etc. Une photographie de chaque interprète renforce l'idée que nous nous faisons de sa personnalité.

Le livre de Kurt Blankopf aidera à les mieux connaître, il nous éclaire sur la formation artistique, sur le comportement de chacun devant le succès.

Quand on apprend qu'un Szigeti malgré ses débuts d'enfant prodige dans les cirques est arrivé par sa volonté du beau à bannir de ses programmes toute musique spectaculaire, on sait, comme le dit Blankopf, que Szigeti est un homme « de réelle ouverture d'esprit, un homme de la Renaissance ».

Quand on apprend que D. Oistrach est aussi sensible à la poésie qu'à la musique, que malgré ses triomphes de virtuose il choisit souvent la musique de chambre, on comprend la noblesse de style du violoniste.

De Pablo Casals, Blankopf n'admet pas toujours les libertés qu'il prend dans Bach (?), mais il donne un portrait saisissant de l'homme qui renonce à tous les triomphes et à sa patrie pour résister à la dictature de son pays.

Je ne saurais parler ici de tous les virtuoses, mais je conseille à mes lecteurs musiciens de lire ce livre, il donnera une saveur nouvelle aux auditions qu'ils pourront choisir dans les microsillons indiqués dans la discographie qui termine ce livre.

HÉLÈNE JOURDAN-MORHANGE

(Suite de la chronique des livres page 149).

IMAGES DE PARIS

par DENISE BOURDET

ENTRETIEN AVEC ROBERT MALLET

CHACUN son tour. Depuis sept ans que Robert Mallet est critique littéraire à la Radio, il n'a pas disséqué seulement des œuvres, mais aussi leurs auteurs. Paulhan, Queneau, Supervielle, Suarès, etc... sont passés au crible de ses questions, et, sous couleur de publier la correspondance Claudel-Gide, il a interrogé ces deux irréconciliables adversaires avec une ténacité délibérée. Quant à Léautaud, il eut avec lui ces nombreux entretiens radiophoniques qui eurent le retentissement que l'on sait. Aussi, c'est bien à Mallet maintenant d'être ici sur la sellette.

Comme il est d'abord et surtout un poète, auquel dès sa seizième année les Rosati de France décernèrent leur Rose d'argent, et qu'il tire plus de satisfaction d'avoir reçu cette année le prix du Salon de poésie pour *Les Signes de l'Addition* que le grand prix de la critique pour *Une Mort ambiguë*, je lui demandai avant toute autre chose s'il pouvait me donner sa définition de la poésie.

— Voilà une question bien difficile, répondit-il. Une définition toute simple risque d'être simpliste. La poésie est en effet pour moi ce qui fait le prix de la vie, en dehors de toute littérature. Elle est avant tout évasion, pour le poète aussi bien que pour le lecteur. Je lui demande une transfiguration. C'est pourquoi je pense qu'elle doit tenir compte de la surréalité dans son imagerie, et se méfier cependant du surréalisme qui, étant systématique, aboutit non pas à transfigurer mais à défigurer. La poésie est un jaillissement qu'il ne faut pas confondre avec l'écriture automatique. L'automatisme est indispensable, dans le travail d'élabora-

tion interne. Mais l'eau de source, ensuite, doit être offerte aux assoiffés avec élégance et rigueur. Je crois qu'il n'y a pas de grande poésie sans pensée. Le rôle de la mélodie est important, mais il n'exclut pas celui de l'idée. Je crois aussi que la prose peut être de la vraie poésie, mais qu'elle exige alors une rigueur aussi grande que celle dont on use dans un poème, avec cette aggravation du problème de la forme que représente la liberté totale dans le choix et l'équilibre des mots, privés des étais du rythme préconçu ou de la rime. J'ai expliqué tout cela, et d'autres choses encore, dans un essai sur la poésie qui date de trois ans. Mais sur ce point je n'ai pas changé, et ne me sens pas près de le faire. J'ai, rassurez-vous ou inquiétez-vous, d'autres zones où la variation est de règle.

— Si la poésie est ce point fixe de votre vie, et puisque vous êtes poète depuis l'enfance, votre enfance vous a-t-elle profondément marqué ?

— Oui, et je n'ai pas à m'en féliciter. Je n'aime pas beaucoup m'en souvenir. Inutile d'en parler.

Nous n'en parlerons donc pas. Lui, n'aurait pas manqué d'insister s'il avait été à ma place, et d'obtenir par quelque détour subtil de la conversation les renseignements qu'il aurait jugés nécessaires à l'éclairage d'une destinée. J'ai appris cependant qu'il est picard, et fort attaché à sa terre d'origine. Fils, petit-fils, arrière-petit-fils d'avocats, il fit sa licence de droit en même temps que sa licence de lettres et fut à vingt ans avocat stagiaire. Il finissait ses deux années de service militaire en 1939 lorsque commença la guerre. Lieutenant d'infanterie, il fut blessé d'une balle à la tête, sur le pont de la Blies, en territoire allemand, à 4 kilomètres de la frontière. C'était en septembre, et après plusieurs mois d'hôpital, volontaire pour les chars d'assaut, c'est encore en défendant un pont, mais sur la Loire, qu'il fut blessé pour la seconde fois, d'une balle dans la jambe, le 18 juin 1940. Il avait lutté corps à corps avec un Allemand, et le tua. Fait prisonnier, après une première tentative d'évasion manquée, il réussit la seconde, étant parti avec deux camarades dont l'un fut tué, et l'autre blessé et repris.

Il revint donc à Paris à la fin de l'été 1940. « Une petite légende s'était formée autour de moi, raconte-t-il, et je fus « contacté », comme on disait alors, par un réseau de résistance qui m'offrit de me faire partir pour Londres. Et je refusai. Je croyais de mon devoir de rester fidèle à Pétain, d'accord en cela avec quelques-uns de mes camarades. Mais nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'il ne faisait rien de ce que nous espérions, et de déceptions en déceptions j'en arrivai en 1942 à faire partie d'un réseau de résistance. Je fus envoyé à Vichy dans un échelon de renseignements avec mission de gagner à la Résistance les collaborateurs du maréchal. En 1944, j'ai dû me faire trépaner. Ma blessure au crâne m'avait laissé en se cicatrisant des adhérences au cerveau, je souffrais, je m'évanouissais, je ne pouvais plus faire de la bicyclette, ni même sortir seul. J'étais amoureux, je voulais me marier, j'ai pris les

risques de l'opération. Elle a réussi, mais m'a longtemps affaibli et j'ai dû abandonner le barreau. J'ai décidé aussi, moi qui enfant rêvais de politique, de ne jamais en faire. Ce que j'avais vu de ses combinaisons sordides, et les excès de la Libération, m'en avaient dégoûté pour toujours. L'aventure civique était terminée pour moi, si l'idée France conservait son importance... Alors j'ai préparé mon doctorat ès lettres et présenté ma thèse en Sorbonne sur Jammes et le symbolisme. J'ai eu la mention *très honorable*, qui m'autorisait à professer. Ce que je n'ai jamais fait, car en 1945 j'ai connu Gide, et j'ai publié aux éditions Laffont sa correspondance avec Jammes. Et puis je me suis mis à écrire des poèmes et des proses poétiques, et même une pièce, *Le Filandier*, qui eut en 1947 le deuxième prix du Théâtre des Jeunes Compagnies. Et c'est en 1949 que Gide me proposa d'entrer à la N.R.F. Claudel me poussa d'accepter, et j'y suis depuis lors comme conseiller littéraire. Et c'est comme critique littéraire à la Radio que j'ai eu ces entretiens avec Paul Léautaud, qui ont occupé trente-huit émissions, de novembre 1950 à juillet 1951.

— Comment l'idée vous est-elle venue de vous pencher sur ce personnage féroce et cynique, cet écrivain alors à peu près inconnu du grand public ?

— Je le connaissais un peu, car après mon évasion je l'avais rencontré, et il me questionna sur mes aventures de guerre. Je lui racontai un combat où mon sergent fut tué, après m'avoir la veille exprimé son angoisse, et même la certitude qu'il avait de mourir le lendemain. Et dans sa poche, je trouvai une lettre inachevée commençant par « Mes chers parents », où il se disait confiant et serein, afin de ne pas les inquiéter par ses pressentiments. A ce récit, je vis une larme dans les yeux de Léautaud. J'ai pensé alors qu'il n'était ni méchant, ni insensible comme il aimait à le paraître.

— Et cela suffit à déclencher votre inlassable curiosité des êtres. Le barreau vous a donné peut-être ce goût de l'enquête bien menée ?

— Mes amis, répond Mallet, prétendent que j'ai un tempérament de juge d'instruction. Et Julien Green, à propos d'*Une Mort ambiguë*, qui est celle de Gide, m'a écrit : « N'aviez-vous pas lu un manuel du parfait inquisiteur ? » Mais l'inquisiteur questionne pour condamner, moi par curiosité de comprendre.

— Et avec Léautaud, vous avez eu affaire à quelqu'un d'une franchise absolue. Mais dans votre essai sur la poésie vous avez écrit : « La sincérité totale mène tantôt à la lumière, tantôt à l'ombre. L'ombre et la lumière, dualisme cosmique et familier de la vie, se retrouvent dans les poètes que j'aime, capables de passer d'une phrase à l'autre, du plan le plus physique au plan métaphysique. Le quotidien contient, si l'on sait le regarder, les éléments vertigineux de la condition humaine. Le poète est ce sourcier qui fait sourdre l'infini du défini, et peut, en sens inverse, ramener l'universel à l'intimité d'un geste ou à l'humilité d'une.

chose. » Considérez-vous — malgré les mauvais vers qu'il a écrits — que Léautaud avait un sens poétique des êtres et des choses ?

— Sûrement. Ses vers de début, mauvais en effet, contiennent beaucoup moins de poésie que bien des pages du *Petit Ami* et d'*In Memoriam* où, à force de refuser la poésie en n'acceptant que le réel le plus immédiat, il finit par capter sans le vouloir la poésie la plus dénudée, celle de l'objet débarrassé de tout contexte. Rappelez-vous par exemple l'horrible et poignante scène d'*In Memoriam* où il se décrit veillant son père à l'agonie, une bougie à la main, observant sur le visage chaviré les progrès de la mort.

— C'était, comme il vous l'affirma lui-même, uniquement la curiosité qui le poussait à cet indécent espionnage. Mais admettons que l'agonie du père Léautaud ait inspiré son fils et qu'il ait eu une manière d'en parler qui, pour ironique qu'elle soit, vous permet d'y apercevoir cette sensibilité pensante que vous affirmez essentielle à toute poésie. Est-ce que Gide, pour vous, est aussi un poète ?

— Je ne le pense pas, malgré les *Poésies d'André Walter* et *Les Nourritures terrestres*. Il n'a jamais eu le goût sûr en poésie, pas plus pour en faire que pour en parler. Son sens des nuances l'embarrasse en poésie, la poésie étant prononciation et renoncement.

— Vous sentiez-vous, en tant que poète, plus proche de Claudel, de Valéry, et même de Léautaud que de Gide ?

— Je ne me sentais pas plus proche de Claudel ou de Valéry, que de Gide ou de Léautaud, parce qu'ils étaient davantage poètes. Un état de « proximité » se situait en dehors de la poésie. Mais il faut bien admettre que j'admirais plus Valéry et Claudel, que Gide et Léautaud, car je leur trouvais le génie poétique qui transfigure l'homme le plus quotidien, nous le révèle inspiré dans ses moindres propos.

Dans *Une Mort ambiguë*, Robert Mallet parle de Gide, Claudel et Léautaud, répartis dans sa vie comme les trois points d'un triangle équilatéral dont il aurait été le centre. Mais dit-il, « le triangle n'était pas posé sur un terrain plat. J'avais tendance à rouler, comme une goutte d'eau sur une vitre, vers l'angle de Gide ».

— Lequel de vos trois vieillards avez-vous le plus aimé ? demandai-je à Mallet. Quel est celui de ces trois morts qui vous a le plus manqué ?

— Lequel j'ai le plus aimé ? Ah ! soupira-t-il, son regard clair fixant l'espace, comme il est malaisé de graduer ses sentiments. Je les ai tous aimés, différemment. Au fond, ma plus grande tendresse allait à Léautaud qui n'en voulait pas, mais en avait besoin. Je parle de son besoin de toute tendresse, pas spécialement de la mienne. Mais c'est la mort de Gide qui m'a le plus ému. Non pas, peut-être, parce que je l'aimais mieux, mais parce que je me sentais mieux moi-même à travers lui. Je me suis un peu perdu en le perdant.

La mort est un grand sujet de méditation pour Mallet. Je lui rappelle la phrase qu'écrivit Valéry dans son carnet, à la veille de sa mort, et

qui est d'une admirable sérénité : « J'ai la sensation que ma vie est achevée, c'est-à-dire que je ne vois rien à présent qui demande un lendemain. Ce qui me reste à vivre ne peut plus désormais être que du temps à perdre. Après tout, j'ai fait ce que j'ai pu. »

— Évidemment, c'est un vieillard qui écrit cela. Mais vous, Mallet, quand vous étiez, en 1940, résolu à mourir plutôt qu'à céder, quelles étaient vos pensées de jeune homme ?

— Quand j'ai été volontaire pour une mission de sacrifice, je n'ai pas pensé à la mort mais à ce qu'il fallait faire avant de mourir. J'étais dans l'action. Je n'ai pensé à la mort qu'au moment précis où je me suis senti en face d'elle. Ce fut brusque, déchirant : l'horreur de ne plus vivre, de tout quitter, et d'abord ceux que j'aimais. Depuis lors, je ne cesse dans le calme de la méditation de considérer la mort : mon angoisse s'est « assise », elle n'en est pas plus confortable. C'est encore l'action qui est le meilleur remède à la désespérance, et d'abord l'action altruiste. Mais je suis écrivain : par conséquent beaucoup trop égocentriste. J'essaie de réagir, pour agir vers les autres. On meurt vraiment moins quand on aime.

Aimer pour moins mourir, c'est l'épigraphe que Mallet a mise à un recueil de ses poèmes : *Amour, mot de passe*. Cela pourrait être aussi une définition du christianisme. Mais, dès son adolescence, Mallet a perdu la foi. Se considère-t-il, selon le mot qu'il prête à Gide, comme un évadé, sûr de ce qu'il a abandonné, et de ce qu'il n'a pu supporter ?

— Je suis un évadé du catholicisme, admet-il. Évadé relatif. Comparez-moi à un prisonnier qui a pris le large, mais n'a pu se défaire de son numéro d'immatriculation tatoué sur son bras, pas plus que de certains de ses réflexes. Je suis d'ailleurs très heureux de ces marques indélébiles. Je me sens profondément chrétien. Je me veux chrétien. J'ai l'amour du Christ. J'ai l'amour de la foi. Je n'ai pas la foi. Mais j'ai foi dans la valeur de l'idéal du Christ. Je suis persuadé qu'aucun enseignement n'est supérieur, ne divinise mieux l'homme, et les Évangiles restent pour moi des textes de première importance.

Sous ces apparentes contradictions, on peut démêler le personnage qu'est Mallet : un homme de bonne foi, préoccupé jusqu'à l'obsession par son absence de foi. Un scrupuleux, aveuglé par sa lucidité. Il sait, comme il le dit lui-même, « poser la question imprévisible, importune, indiscrète, embarrassante » et déclare : « N'est-il pas absurde de passer sa vie à interroger ce qui ne vous répondra jamais ? » Sa soif de certitude ne lui permet de croire ni à la survie, ni au néant, et à la proposition de Mauriac : « Il faut choisir de se fier à l'instinct ou de se fier à la grâce », il répondrait que son instinct ne le pousse qu'à des débats de conscience. Ah, pour Mallet le doute n'est pas un mol oreiller.

La vie intérieure de Mallet doit être si absorbante, que je m'inquiète de savoir si le monde extérieur compte pour lui.

— Il compte pour moi, répond-il, comme tout ce qui est apparence.

Nous vivons parmi des apparences. Nous sommes apparences. Mais mon but, évidemment, est d'aller derrière les apparences de la mondanité, de la civilité, du civisme, pour atteindre le fond vrai des êtres et des choses, dans ce que j'appelle l'harmonie de l'anarchie supérieure. Car si je pense qu'il faut savoir être de son temps, de sa société, de son pays, je n'en pense pas moins qu'il faut aussi savoir être soi au milieu des autres et malgré eux, quelquefois aussi avec eux.

Rester soi-même au milieu des autres, Mallet ne donne pas l'impression que cela lui soit difficile. L'aisance et le naturel sont les caractéristiques de cet homme aux yeux plus jeunes que son âge, à la parole et aux mouvements rapides, aux épaules larges. « Ne me prenez pas pour un « assis », dit-il, je suis un sportif. J'ai un teint de navet, pourtant je fais de la gymnastique, de la culture physique et du canoë sur la Somme avec mes deux petits garçons. » Mais sa distraction favorite est celle des sages : il cultive son jardin. Dans le vieux Vaugirard il habite une petite maison Restauration, entourée d'un jardin de six cents mètres carrés. Il se lève tôt, dès cinq ou six heures du matin en été. « Je fais mes boutures, mes greffes moi-même, jamais un jardinier n'a pénétré chez moi, et j'ai des fleurs d'un bout de l'année à l'autre, se vante-t-il. Ma thèse de doctorat *Retour à la Terre* prouve bien que depuis toujours j'ai eu le goût de la terre. Et, passionné de sylviculture, je ne cesse de planter des arbres dans ma maison picarde. »

La terre, elle, ne reste jamais sans répondre à Mallet.

UNE ÉCOLE DE PLEIN AIR A SURESNES

« Le noir a toujours été, dans notre beau pays, la couleur de la jeunesse », déclarait l'Inspecteur à Mlle Isabelle, l'institutrice.

Quand Giraudoux écrivait cela, le mot écolier évoquait encore un sarrau noir, le mot école un tableau noir et des pupitres noirs. Aussi préféra-t-il envoyer Isabelle faire sa classe dans les champs, où elle tint tête à l'Inspecteur qui lui reprochait de ne pas punir ses élèves.

— Comment les punirais-je ? s'étonna-telle. Avec ces écoles de plein ciel, il ne subsiste presque aucun motif de punir. Tout ce qui est faute dans une classe devient une initiative et une intelligence au milieu de la nature.

Ces mots de l'auteur d'*Intermezzo*, deux ans plus tard, en 1935, M. Henri Sellier, sénateur et maire de Suresnes, aurait dû les faire graver sur la porte de l'école dont il confia l'exécution aux architectes Beaudoin et Lods.

Adossée au flanc sud du mont Valérien, sur une pente boisée de quinze mille mètres carrés, c'est bien là l'école de plein ciel dont rêvait Isabelle. Les longs bâtiments fermés au nord par un mur de galets gris, ouverts au soleil par des cloisons de verre coulissantes ou se repliant en accor-

déon, recueillent toutes les lumières variées du jour, et laissent voir les changeantes saisons métamorphoser le paysage alentour. Isolées les unes des autres, les classes sont posées dans le parc comme des serres octogonales. Trois cents filles et garçons de trois à quatorze ans y passent des heures bénéfiques pour leur santé et leur esprit.

Choisis parmi les enfants fragiles de Suresnes, tous les matins un car passe les prendre devant l'école de leur quartier, où, satisfaits sans doute de ne pas y entrer, ils doivent se réunir. Arrivés là-haut à neuf heures, une assistante sociale les examine au passage, puis leur journée commence par un verre de lait, des chants, et leur troupe multicolore (plus de tabliers noirs) s'égaille dans les jardins ou les préaux vitrés, et par une galerie couverte s'il pleut, se rend aux classes, où des planchers chauffants et un rideau d'air chaud permettent de les aérer largement, quelle que soit la température extérieure. L'ameublement pratique et confortable est fait de tables et de sièges de couleur claire posés sur des tubes de métal, et si légers que les plus petits enfants peuvent les bouger et les soulever facilement.

L'emploi du temps du matin, avec ses alternances de travail et de repos, est interrompu par le repas de midi, que les enfants prennent en commun avec leurs instituteurs et institutrices, dans une libre camaraderie qui permet à ceux-ci de mieux les connaître. Les salles à manger sont fleuries, ornées de plantes vertes. Chaque enfant y a son gobelet et son couvert individuels, marqués d'une étiquette amusante, qui porte un lapin, une girafe, une tortue, un oiseau ou tout autre signe distinctif laissé à sa fantaisie. On ne leur passe plus d'assiettes avec une portion préparée à l'avance, mais un plat dont ils se servent à leur gré, apprenant du même coup les bonnes manières et la capacité de leur appétit.

Après déjeuner, tous les enfants font la sieste dans un grand dortoir, ou en plein air suivant le temps. Et l'après-midi, ils retournent à leurs études ou à leurs jeux, à leurs exercices physiques, à leurs danses, à leurs travaux manuels, au goûter de quatre heures, composé de lait et de croissants, avant de rentrer chez eux à six heures après une douche obligatoire.

A en juger par leurs cris de joie et leurs rires, l'heure de la douche est la meilleure de la journée. Prise en commun, dans un grand bassin sans profondeur et aussi bleu qu'une mer idéale, ils pataugent gaiement sous la pluie tiède qui tombe du plafond.

En vérité, si la directrice, Mme Lacapeyre n'avait autant de souriante autorité pour affirmer qu'elle a des élèves fort appliqués, et qui réussissent à passer leurs certificats, on croirait, à visiter cette école de plein air, voir un établissement de luxe fait davantage pour la récréation que pour l'étude. La discipline y est-elle si légère, ou, comme disait Isabelle, ne peut-on commettre de faute au milieu de la nature ? Toujours est-il qu'il semble régner là une joie de vivre que ne contrarie aucun règlement, ni même le souci de préserver des santés menacées.

Asmodée n'aurait nul besoin de soulever ici des toits pour satisfaire à sa curiosité. Il verrait aisément tout ce qui se passe à l'intérieur de ces maisons de verre, et du haut des passerelles de navire (on a voulu éviter le danger que présenteraient des escaliers) qui relient en pente douce un bâtiment à un autre, il embrasserait d'un coup d'œil le nombre de ces enfants qui jouent, s'occupent ou travaillent, sans presque savoir où finit le jardin, où commence la classe, avec une liberté d'attitude qui laisse à chacun son individualité, et ne les apparente plus à ces moutons parqués que représente si souvent une réunion d'enfants surveillés.

Dans une allée, des garçons jouent aux quilles, ailleurs, au son d'un piano, une douzaine de filles agitent des écharpes : c'est une classe de gymnastique rythmique qui ressemble à un ballet de Loïe Fuller. Ici, un tout petit garçon assis dans son fauteuil a l'air un peu penaud. On l'a mis au coin, paraît-il. Mais comme, au lieu d'avoir le nez contre un mur, il l'a contre une vitre, tout ce qu'il observe à travers fait de sa punition une distraction. Derrière lui, les autres petits sont penchés sur des images qu'ils découpent ou colorient, jouent avec des cubes, contemplent un poisson rouge dans son bocal, ou regardent de grands dominos destinés à leur apprendre à compter en leur donnant une vue globale des nombres. Plus loin, un petit manège tournant est pris d'assaut par quelques-uns.

Étendue sur une chaise longue, une petite fille regarde rêveusement devant elle les arbres du parc. Elle est à l'infirmerie pour se reposer un moment dans le calme. Sur une chaise, un gros enfant placide attend l'assistante qui lui prépare une piqûre. Là, des groupes d'enfants s'affairent devant de grandes feuilles de papier. Ils font des dessins collectifs qu'ils peignent ensuite à la colle, et les meilleurs d'entre eux qui ornent les salles et les classes sont d'une fraîcheur et d'une invention dont la naïveté n'exclut pas le goût. D'autres font du modelage. Ils ont à leur disposition un tour et un four, et leur adresse est surprenante à modeler des animaux ou des personnages, aussi bien que des pots et des assiettes.

Le bricolage est à l'honneur à Suresnes. Et les élèves du certificat d'études fabriquent des cartes de géographie électriques où s'allument en différentes couleurs, suivant leurs recherches, une ville ou une province, tandis que les plus jeunes découvrent la forme des continents sur une mappemonde grosse comme un ballon captif, entourée d'un chemin de ronde qui leur permet d'aller toucher ses reliefs.

Tout dans ces lieux privilégiés devient jeu et plaisir. La jeunesse y règne, les instituteurs et les institutrices ne se distinguent guère des plus grands élèves, et la directrice a deux jeunes enfants dont le dernier est né ici, et l'aînée a cinq ans. Celle-ci participe à la vie de l'école sans que sa mère craigne que cela nuise à sa santé, puisque aucun enfant n'est contagieux et qu'ils sont plus qu'ailleurs surveillés et suivis par des médecins. Chaque semaine, un spécialiste vient les visiter, établit des rapports qu'il communique au docteur de leurs familles, et réunit

celles-ci pour des conférences où il leur donne ses directives. Une infirmière effectue les pesées, les mensurations, les examens respiratoires. On constate en moyenne une augmentation de poids de deux kilogrammes pour dix mois de présence scolaire. Il y a une salle admirablement aménagée pour les traitements par rayons ultraviolets. « Elle ne sert plus guère, remarque avec satisfaction Mme Lacapeyre. Il y a dix ans, sur deux cent cinquante enfants quarante devaient être traités ici, cette année nous n'en avons eu que trois qui en avaient besoin, sur trois cents. »

Dans son bureau, Mme Lacapeyre a une fiche individuelle pour chaque enfant, concernant aussi bien sa santé que son travail et ses aptitudes, et eut l'idée d'accrocher un plan de Suresnes. Des épingles à têtes de couleurs y sont enfoncées dans différents endroits : chacune représente un enfant. Ainsi la directrice voit exactement à quels quartiers ils appartiennent, et a pu constater que, contre toutes apparences, il en vient davantage des cités-jardins que des îlots insalubres. « Tout simplement, explique-t-elle, parce que ceux des cités-jardins n'y sont que depuis peu et viennent d'anciens taudis, tandis que ceux qui sont encore dans des taudis, c'est qu'ils ont résisté solidement à leur manque d'hygiène. »

Pour cette grande tâche qui lui incombe, Mme Lacapeyre n'est aidée que par douze instituteurs ou institutrices, trois personnes à la cuisine, et trois autres pour l'entretien. C'est dire ce que l'on peut obtenir d'une parfaite organisation et de beaucoup de dévouement. Il n'y a encore en France qu'une quarantaine d'écoles de plein-air. On voudrait espérer qu'elles se multiplieront, que leur bien-être se généralisera dans les « communales », où, même en bonne santé, les enfants tireraient avantage de semblables années d'école.

DIOR PAR DIOR

Le couturier le plus célèbre du monde vient de publier ses mémoires de couturier malgré lui. Et il met sous le signe du hasard son aventure, et sa prodigieuse réussite. Rien en effet ne semblait prédestiner ce fils de bourgeois provinciaux à régner sur la mode. Et une devineresse lisant dans sa main d'enfant qu'il tirerait de gros profits des femmes, inquiéta ses parents et l'étonna lui-même.

Ses goûts sédentaires, son enfance amoureuse du jardin familial de Granville, sa vocation d'architecte, ses études musicales, son premier métier qui fut d'être marchand de tableaux, comment ces chemins divers pouvaient-ils mener ce prudent Normand à donner raison à pareil oracle ? Il fallut pour cela, vers sa trentième année, le hasard d'une période de désœuvrement où il fit six dessins de mode, que son ami Jean Ozenne, alors dans la couture avant d'être comédien, lui fit vendre

120 francs. On sait le reste, et qu'en 1947 la maison Dior présentait sa première collection.

Le livre du Dior de cinquante ans raconte ce Dior de neuf ans, d'une façon charmante, et qui montre l'objectivité scrupuleuse avec laquelle l'aîné observe « ce frère que la réputation lui a valu » et dont il prétend qu'il ne lui ressemble pas.

Le lecteur verra bien ce qu'ils ont en commun tous les deux. Si l'un, volontiers taciturne, aime le silence, les réunions intimes et déteste l'imprévu, l'autre — le couturier — est obligé de vivre dans le bruit, l'agitation mondaine, et de faire naître l'inattendu. Mais l'un comme l'autre ont su conserver les mêmes amis de qualité, entretiennent le culte du souvenir, possèdent la courtoisie parfaite de l'homme de cœur, n'ignorent pas que le talent et le goût s'équilibrent par un effort constant de l'imagination, et que vivre, si le travail et le souci de bien faire ne sont pas les principaux objectifs, c'est prétendre mettre de l'eau dans un sac de mousseline.

DENISE BOURDET

CHRONIQUE DES LIVRES

DIEU VOUS GARDE DES FEMMES

par Michel de Saint-Pierre *(Denoël)*

Nombre de lecteurs préféreront sans doute aux nouvelles de Michel de Saint-Pierre (l'auteur n'en a pas moins eu le Prix de la Nouvelle), ses œuvres plus élaborées, ce *Monde ancien* ou cette *Mer à boire* qui était un récit rapide et attachant. Dans son dernier recueil, il fait un sort à des anecdotes un peu minces : *Les Pigeons en Compote*, *Le Lièvre de Noël* ou conventionnelles : *Mlle de Fondreuil*. On n'en retrouve pas moins avec agrément dans *Dieu vous garde des Femmes* un ton direct, franc, qui est la marque de l'auteur et ce goût de la vie — car M. de Saint-Pierre aime tout de la vie : les femmes, la bonne cuisine, le jeu, la musique, les livres, les sports — qui procure au lecteur un plaisir tonique. Les deux plus longues nouvelles du livre, *La Vieille Dame et le Hasard*, histoire d'une paisible institutrice qui lasse de la médiocrité se défait sur le tard de son institution, gagne au jeu, mène pendant quelques semaines avec détachement et sang-froid la vie opulente d'une habituée de palaces, avant de retomber, ayant tout perdu, dans la médiocrité ; *La Raquette du Viking*, histoire d'un championnat de tennis, sont l'une et l'autre très bonnes.

SOLANGE DE LA BAUME

BILAN DU CUBISME

par François Fosca *(La Bibliothèque des Arts)*

Alors que la critique d'art contemporaine hésite si souvent à se compromettre, voici enfin un livre d'un grand courage. Sans contester les « louables intentions » et la « réaction nécessaire » qu'on trouve dans une grande « hérésie » dont la durée surtout étonne, sans nier l'esprit inventif de chefs de file tels que Picasso, Braque ou Jacques Villon, François Fosca dénonce avec force l'ignorance, la mystification, l'imposture dont fit preuve, dès l'origine, le Cubisme, et, non moins violemment, les affirmations « péremptoires et confuses » de la plupart de ses thuriféraires. C'est une véritable « guerre aux bobards, aux âneries », au jargon pseudo-métaphysique ou pseudo-scientifique qu'un écrivain, fort de sa connaissance approfondie du métier pictural à toutes les époques, entreprend ici contre l'intolérance des non-figuratifs, héritiers directs des Cubistes, qui prétendent détenir seuls la vérité et la pureté en art, et tournent délibérément le dos à la Nature en se contentant « d'arrangements décoratifs » et de théories, au risque de maintenir la peinture dans une impasse.

C. R.-M.

(Suite de la chronique des livres page 160.)

DE CLÉOPATRE A PAULINE ROLAND

par Pierre Audiat

On doit s'accorder sur le sens de la fameuse « pensée » : *Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changée.* Pascal voulait dire (une première rédaction barrée par lui le confirme) que les effets de l'amour sont tels qu'ils peuvent modifier le cours de l'Histoire, mais il est permis d'hésiter sur l'image que Pascal se faisait du nez de Cléopâtre. Le voyait-il long ou court ? Vraisemblablement : parfait, ni trop long, ni trop court, conforme aux canons de la statuaire grecque. Ainsi, qu'il eût été plus court — ou plus long — il détruisait l'harmonie d'un visage adorable, faisait perdre à Cléopâtre son pouvoir de séduction, la rendait incapable de dresser le neveu, Octave, et le lieutenant de César, Antoine, l'un contre l'autre, laissant la République romaine glisser doucement vers son destin, sans lui avoir inoculé le virus, oriental, d'une race de dieux promise à l'empire du monde.

Seulement, Pascal se référait à des portraits de Cléopâtre qui n'avaient rien d'authentique ou qui identifiaient la reine d'Égypte et la déesse Isis. L'archéologie, sans délicatesse, a remis les choses au point : sur les monnaies frappées de son vivant, Cléopâtre apparaît dotée d'un nez long et busqué, qu'à aucune époque et en aucun lieu on n'a considéré comme un joli nez. Il eût gagné, certes, à être plus court ; de même le menton eût mieux fait de battre légèrement en retraite au lieu de pointer en avant. On frémit en songeant ce qui serait advenu, si Cléopâtre avait été un modèle de beauté puisque, malgré ses imperfections, elle enflamma la Méditerranée.

Il est vrai que les beautés irréprochables ont souvent moins d'action sur les sens que celles qui ont été pétries par des démons habiles à tirer parti des creux et des bosses ; il n'est point douteux également que Cléopâtre eut des charmes qui tinrent captifs ses vainqueurs, mais la poésie et la légende l'ont transformée en une héroïne amoureuse, alors que pour les historiens, mieux informés, elle est de ces princesses, ambitieuses,

Monnaie ancienne à l'effigie de Cléopâtre et frappée de son vivant.

qui firent servir l'amour à leur politique, et dont les grands desseins étaient à la hauteur de leur orgueil.

La légende de Cléopâtre a eu tant d'éclat que les historiens eux-mêmes en ont été longtemps éblouis. Il a donc suffi à M. Hans Volkmann[1] de recueillir méthodiquement, sans autre passion que celle d'une recherche attentive, les documents concernant la dernière reine d'Égypte pour que celle-ci se présente à nous sous un aspect nouveau et presque inattendu. M. Raymond Chevalier, agrégé des Lettres, qui a traduit l'ouvrage de l'allemand, M. André Piganiol, professeur au Collège de France, membre de l'Institut, expert de l'histoire romaine, qui l'a présenté, sont garants de la valeur d'une biographie qui, sans avoir l'allure romanesque à laquelle nous étions habitués, est extrêmement attachante.

Les témoignages que nous avons conservés sur Cléopâtre sont d'ailleurs nombreux ; s'il nous manque, hélas ! les livres où Tite-Live avait fait le récit des guerres civiles auxquelles il avait assisté, nous connaissons en revanche, grâce à la correspondance de Cicéron, aux poèmes d'Horace par exemple, l'impression de Romains qui avaient pu voir de leurs yeux la reine d'Égypte à Rome, alors qu'elle y avait rejoint César, auquel elle avait déjà donné un fils : Césarion. Même des auteurs sérieux accordent peu de place, quand ils ne le passent point sous silence, au séjour de Cléopâtre dans la première, ou la seconde, capitale du monde antique, car il est difficile de dire si à ce moment c'est par Rome ou par Alexandrie que passe le centre de gravité en Méditerranée.

Croire que Cléopâtre avait suivi César, ainsi qu'une amoureuse suit son amant, et que celui-ci l'avait accueillie comme une maîtresse à la fois flatteuse et gênante, relève d'une conception sentimentale et naïve. L'Égypte, pénétrée pendant trois siècles de l'esprit hellénique apporté par les Ptolémées, représentait une puissance économique, maritime, culturelle si considérable qu'elle était de nature à faire basculer d'un côté ou de l'autre, à l'Orient ou à l'Occident, la domination universelle. L'Égypte, c'était le grenier à blé où l'on puisait pour ravitailler les peuples, c'étaient les puissants navires de combat, appuyés par les galères rapides, qui surclassaient les autres flottes, c'étaient les trésors fabuleux mais réels qui fournissaient le nerf de la guerre en un temps où l'on n'avait pas inventé la monnaie-papyrus. La reine d'Égypte, c'était la dispensatrice de tout cela, et aussi l'incarnation d'Isis, la descendante reconnue des plus anciennes divinités du monde, l'Inaccessible dont la race ne pouvait se conserver que par des unions consanguines. Le scepticisme, l'esprit critique et railleur des Grecs n'avaient même pas entamé fortement les idoles mythologiques, les Grecs ayant pris, une fois pour toutes, le parti d'encenser le vainqueur, quel qu'il fût, et d'épouser, jusqu'à l'avènement du vainqueur suivant, ses vues, philosophiques, politiques, religieuses.

1. *Cléopâtre.* (Editions Domat.)

Cléopâtre ne jouait donc pas auprès de César le rôle de Maria Walewska — excusez l'anticipation ! — auprès de Napoléon. Si elle s'était servie de César pour triompher dans ses luttes familiales, et pour conquérir un sceptre que lui disputaient ses frères et ses sœurs, elle n'avait point le dessein de mettre l'Égypte sous la protection de Rome. Elle semble bien avoir, au contraire, visé un seul but : associer Rome et l'Égypte dans un condominium qui eût englobé l'Orient et l'Occident, la seule question étant de savoir si un « rien » (le 51 p. 100 des actions dans une société anonyme !) donnerait la majorité effective à Rome ou à Alexandrie. César, et pas davantage Antoine, n'étaient si aveugles ou si épris qu'ils ne lussent clairement dans le jeu de Cléopâtre, mais ils pensaient, l'un et l'autre — et assurément César plus qu'Antoine — être les gagnants, pour Rome et pour eux-mêmes, d'une partie à l'enjeu colossal. S'ils se laissèrent griser — et certainement Antoine plus que César — par la fille des Dieux, c'est qu'ils respiraient auprès d'elle non pas des parfums aphrodisiaques, mais l'encens qu'on brûle devant les idoles. Se rattacher à une dynastie divine, belle promotion pour un imperator ! Être tenu par son peuple pour un personnage sacré, quelle commodité pour un chef d'État !

Au fait, c'est bien la prétention de Cléopâtre à une grandeur incommensurable la séparant radicalement d'un Romain, fût-il sénateur et membre du collège des Augures (la plus vieille aristocratie de Rome), qui cristallisa contre elle la haine du Sénat et suscita le complot, prétendu « républicain », où César devait trouver la mort. Une lettre de Cicéron, écrite longtemps après l'assassinat de César, à son ami Atticus, est significative : *Je hais la reine. Il m'est absolument impossible de parler de son arrogance, lorsqu'elle-même habitait les jardins qui sont au-delà du Tibre, sans éprouver un sentiment pénible. C'est pourquoi je ne veux rien avoir de commun avec ces gens ; ils semblent croire que nous n'avons aucun courage, pas même de fiel. L'arrogance*, voilà ce qu'un ancien consul, orateur et écrivain renommé, ne saurait pardonner. Que César osât faire élever à Rome une statue, en or, de Cléopâtre, eût été à la rigueur tolérable. Mais qu'il s'enfermât avec elle dans un palais « au-delà du Tibre », qu'il y donnât des fêtes où seuls étaient conviés quelques invités choisis, était un crime qui méritait la mort.

Les armes dont usa Cléopâtre pour tenter d'arriver à ses fins n'étaient pas seulement celles de la femme : la séduction, la flatterie, la ruse, mais aussi celles des fées. Elle avait un sens de la mise en scène pour grand spectacle, qui impressionnait les foules. Son arrivée à Tarse, en Cilicie, où elle rejoignait Antoine, sa remontée du fleuve Cydnus sur un navire de parade doré, aux voiles de pourpre, aux rames serties d'argent, que maniaient ses suivantes tandis qu'elle-même, vêtue en Aphrodite, étendue sous un baldaquin broché d'or, entourée d'enfants figurant les Amours, gardait une immobilité hiératique, laissa un souvenir si profond que les vers de Shakespeare, dans *Antoine et Cléopâtre*, en sont encore tout émus.

Elle donnait ainsi l'idée d'une puissance et d'une richesse fabuleuses, que nul mortel ne pouvait atteindre. Dissoudre une perle dans l'acide était un geste relativement banal en Orient, destiné à montrer la surabondance de sa fortune ; même certains Romains, de caractère généralement économe, l'imitaient. Cléopâtre ne se fût point particulièrement distinguée par un trait qui, pourtant, est demeuré le symbole d'un faste inouï. M. Hans Volkmann en cite bien d'autres qui nous font rêver. Cléopâtre ne lésinait point sur les frais de propagande ; elle avait déjà fort bien compris l'utilité de fasciner les alouettes qu'on veut capturer.

Des moralistes, égarés dans la politique, lui ont parfois reproché une instabilité, une versatilité voisines de la duplicité. Comme si la politique avait le moindre rapport avec la morale ! Comme si ce n'était pas se condamner au rôle de dupe et de victime que d'être fidèle à des hommes ou à des partis qui ne le sont pas à eux-mêmes ! Lorsque Octave, vainqueur, arriva à Alexandrie, que pouvait-elle faire sinon essayer de fléchir celui qui avait été l'ami, l'allié, le beau-frère d'Antoine et qui triomphait maintenant de lui après une lutte sans merci ? Sans doute, elle fit annoncer sa propre mort à Antoine, pensant que cette nouvelle, pour le moins prématurée, le plongerait dans le désespoir et le conduirait au suicide. Ce qui eut lieu. Mais comment discerner exactement ses intentions ? Était-ce bien pour « éclaircir la situation » et rendre moins difficile un rapprochement avec Octave ? Il reste qu'elle se donna réellement la mort, en se faisant mordre par un naja (la légende rencontre cette fois, croit-on, la vérité) et le naja était un emblème royal. Cléopâtre mourut donc en reine, avec cet orgueil souverain auquel ne se mêlent ni vanité, ni faiblesse. Les partisans d'Octave, qui ne l'avaient pas épargnée pendant la guerre civile, s'inclinèrent devant cette femme « à l'âme haute ».

Quinze siècles plus tard, comme par résurgence, l'âme de Cléopâtre paraît se réincarner dans ces héroïnes de la Renaissance dont les noms évoquent eux aussi un monde animé par la fureur de vivre, assoiffé de toutes les voluptés, les plus sublimes et les plus grossières, ardent à s'emparer de rôles qui ne seront plus jamais distribués, car le spectacle ne se reverra pas deux fois. Moins connue que Catherine Sforza ou Lucrèce Borgia, Isabelle d'Este (1474-1539), qui appartenait à la famille ducale de Ferrare et fut, par son mariage, marquise de Mantoue, est très représentative de ces princesses qui surent tisser l'amour et la politique, avec des fils sang et or. Mme Jean Lauts (les historiens allemands sont en voie de damer le pion à leurs confrères !) a été fort bien inspirée, en reconstituant, minutieusement, l'existence de cette grande dame [1] qui fut honorée par des papes, des rois, des empereurs et qui passa en son temps pour l'une des merveilles de l'Italie et du monde.

Isabelle d'Este se distingue toutefois par une honnêteté de mœurs, qui ne donna prise ni à la médisance ni à la calomnie. Du moins fut-elle assez

1. *Isabelle d'Este*, traduit de l'allemand par Germaine Welsch. (Plon.)

secrète pour que ses faiblesses sentimentales, si elle en eut, ne fussent pas ébruitées. Sa fidélité conjugale aurait été méritoire, car le marquis de Mantoue, François Gonzague, son époux, avait les qualités et les défauts des hommes de guerre : courageux et coureur. Lucrèce Borgia qui, par son mariage, était devenue duchesse de Ferrare, donc la belle-sœur d'Isabelle, ne résista pas — elle était si bonne ! — aux assauts d'un beau-frère qui, si l'on en juge par les tableaux de Mantegna, n'avait rien d'Apollon, pas même de Mars. Encore était-ce l'une des plus honorables parmi ses conquêtes. D'autres lui valurent des maux cuisants dont presque tous les personnages de la Renaissance furent frappés, et dont beaucoup moururent prématurément.

L'activité dont fit preuve Isabelle d'Este, durant toute une vie qu'elle trouva longue dès qu'elle eut passé la quarantaine, inspire le respect et l'étonnement. Elle mena en effet de front le culte des arts, de tous les arts, ainsi que l'exercice de la politique, et quelle politique ! La plus compliquée, la plus tortueuse, la plus subtile qu'il soit possible d'imaginer. Si « vivre dangereusement », pour les individus et pour les États, a jamais été une réalité, c'est bien dans cette Italie du commencement du XVIe siècle, où l'on ne subsiste qu'en gardant l'équilibre entre des forces menaçantes. Le jeu double ou triple, les revirements, les clauses secrètes qui annulent les accords officiels, les engagements solennels qui n'engagent à rien, les promesses reniées, les défections et les trahisons sur le champ de bataille sont alors monnaie courante. Tous les calculs sont d'ailleurs établis en tenant compte d'une mauvaise foi qui ne trompe personne, seule la bonne foi pouvant être de nature à induire en erreur.

Isabelle d'Este, ayant eu souvent, en l'absence de son époux, la responsabilité de diriger le marquisat de Mantoue à travers les orages, se montra digne des princes qui inspirèrent à Machiavel des réflexions que ses contemporains eussent assurément trouvées évidentes. Impossible, sinon à Mme Jean Lauts, de suivre la duchesse de Mantoue dans ses évolutions politiques ; entre le Saint-Siège, Venise, Milan, Naples, le roi de France, le roi d'Espagne, l'empereur d'Allemagne, tour à tour alliée, adversaire, ou neutre, Isabelle louvoie pour éviter à Mantoue d'être mangée par les grands. Si besoin est, elle se rangera dans le camp opposé à Ferrare ou à Urbin, auxquels Mantoue tient par les liens les plus forts. L'essentiel est, gagnant du temps, d'échapper à la ruine. Mais ce machiavélisme pratique ne va pas sans de douloureux sacrifices. Éprouvée dans ses sentiments maternels, quand elle est sommée de livrer en otage son fils Federigo, son idole et sa consolation, elle écrit : *Qu'on Nous prenne Notre vie, Notre État ou Notre fils, cela revient au même ;* elle refuse noblement, mais peu après, elle doit céder. Éprouvée également dans son orgueil qui est très grand et que les compromissions, les capitulations, même déguisées, humilient.

L'orgueil, souverain et d'ailleurs inné, est bien le ressort de telles héroïnes. Isabelle ne parle jamais qu'en employant le pluriel de majesté,

et très naturellement. On voit bien qu'elle a conscience d'appartenir à une autre race que ceux qui l'entourent. Bien qu'elle soit passionnée pour la peinture, la sculpture, la poésie, la musique, la philosophie, bien qu'elle fasse des dépenses considérables pour enrichir ses collections et qu'elle transforme ses palais en musées, bien qu'elle ressente une sincère admiration pour des artistes et des écrivains qui se nomment — tout simplement ! — Léonard de Vinci, Michel-Ange, Mantegna, Le Pérugin, Raphaël, Le Titien, Bembo, l'Arioste, elle leur donne des instructions ou des ordres sur un ton qui, aujourd'hui, scandaliserait. Peut-être y a-t-il (ce n'est pas sûr !) quelque badinage dans les lettres que cite gravement Mme Jean Lauts, mais enfin le badinage paraît excessif quand Isabelle écrit à un peintre : *Si Notre studiolo n'est pas achevé à Notre retour, Nous te ferons jeter en prison et cela n'a rien d'agréable* ; et à deux autres : *Vous ne mériterez pas d'être jetés en prison. Mais Nous voudrions maîtriser votre entêtement d'ânes par Notre douceur qui pourrait bien se transformer en rigueur. Si les tableaux ne sont pas teminés à la fin d'août, Nous vous ferons emprisonner et mourir de faim. Aucune excuse ne vous servira de rien.* Imaginez le cas que pouvait faire une Isabelle d'Este d'hommes quelconques, alors qu'elle traite ainsi des artistes qu'elle met bien au-dessus du commun !

Que l'orgueil souverain se rencontre en deux reines rivales, exaltées l'une et l'autre par la conscience de leur grandeur, soumises l'une et l'autre aux emportements de l'amour et voici des tragédies que les auteurs tragiques peuvent envier à l'Histoire. Le duel impitoyable que se livrèrent la reine d'Écosse prétendant au trône d'Angleterre : Marie Stuart, et la reine d'Angleterre prétendant au trône d'Écosse : Elizabeth Ire, a inspiré tant de drames, de poèmes et de romans que nous croyions le connaître. En réalité nous en ignorions le plus pathétique, l'aspect « policier » — au sens exact du terme — qui nous donne la clef d'une énigme : Marie Stuart avait-elle pris part à un complot ayant pour but l'assassinat d'Elizabeth, ou bien Elizabeth avait-elle machiné cette accusation pour perdre Marie Stuart ? La réponse semblait jusqu'à présent incertaine. Elle ne l'est plus depuis que M. Marcel Thomas, conservateur à la Bibliothèque Nationale, a publié, dans un ouvrage, honneur de l'édition française [1], les pièces du procès en les reliant par un commentaire sobre mais d'une force convaincante sans égale.

Grâce à lui, tout s'éclaire. Il est bien vrai que de jeunes écervelés (lorsqu'on les eut mutilés et pendus, le roi d'Espagne Philippe II fit en termes assez dédaigneux l'oraison funèbre de ces « pauvres catholiques qui n'avaient pas su garder leur secret et l'avaient communiqué à tant de personnes que forcément il devait s'ébruiter ») avaient projeté de faire disparaître la reine Elizabeth et qu'ils en avaient informé Marie Stuart ; il est vrai aussi que Marie Stuart, tout en se tenant sur la réserve, ne les

1. *Le Procès de Marie Stuart.* (Le Club du Meilleur Livre.)

avait point découragés, tant s'en faut ! que, par conséquent, elle pouvait être tenue pour leur complice, mais il est vrai également qu'éventé, dès l'origine, par le secrétaire d'État Walsingham, le complot fut, en quelque sorte, couvé, mûri par ce ministre d'Elizabeth qui avait les talents d'un policier de grande classe.

L'habileté avec laquelle Walsingham, après avoir mis la main sur le principal conjuré, s'emploie à le masquer (même au cours du procès, les juges ignoreront les sources des renseignements qu'il a eus), le soin qu'il met à laisser les complices de celui-ci s'enferrer, l'heure qu'il choisit pour révéler à la reine Elizabeth le complot dirigé contre elle : ni trop tôt, ni trop tard, exactement au moment où la reine doit se croire réellement menacée dans sa vie par les partisans de Marie Stuart, révèlent une technique fondée sur un sens aigu de la psychologie.

A ce redoutable adversaire, Marie Stuart ne pouvait opposer que son orgueil royal. Prise dans les rets de Walsingham, elle n'avait qu'une ressource : refuser le procès, affirmer hautement qu'une reine n'est pas justiciable de « sujets ». Ce fut d'ailleurs la thèse qu'elle soutint d'abord, mais elle faiblit, l'abandonna — faute irréparable ; au cours des débats elle se montra réticente, embarrassée, bref, « humiliée ». Elle ne recouvra sa grandeur que dans sa prison et dans sa montée au supplice. Mais là, elle fut vraiment royale ; la hache du bourreau anglais éclipse le naja de Cléopâtre.

Le rôle de Marie Stuart ne remplit pas tout le livre ; celui d'Elizabeth a autant de « lignes » ; si le premier est essentiellement dramatique, le second tire par moments vers le comique, un comique effrayant. Elizabeth, en effet, joua devant le Parlement une comédie féroce ; voulant se faire forcer la main pour ordonner l'exécution de Marie Stuart, elle donne aux membres du Parlement tous les arguments nécessaires, en ayant l'air de mettre en doute leur valeur. Elle résiste aux « suppliques » du Parlement, mais de telle manière que le Parlement ne peut que la supplier davantage. Et quel style en ces lettres d'Elizabeth ! On croirait entendre un personnage de Shakespeare, tour à tour familier et fulgurant, tantôt enchaînant les raisonnements et tantôt faisant éclater les images, liant ensemble les souvenirs attendrissants et les considérations philosophiques, avec une sûreté dans le choix des mots, bien faite pour remplir d'humilité sinon de confusion les chefs d'État modernes.

Certes si l'on était « méchant », il serait facile d'opposer, dans un diptyque plaisant, l'orgueil de ces reines à l'orgueil des héroïnes révolutionnaires qui, depuis la fin du XVIIIe siècle, ont « brandi le drapeau » (au figuré et parfois au propre) des revendications politiques et sociales. Mais la charité chrétienne ou, à défaut, la pitié humaine, commande de ne pas tourner en dérision les Cléopâtres, les Isabelles, les Elizabeths populaires qui ont cru qu'elles allaient régénérer les hommes, ayant soudain découvert les secrets, jusqu'à elles inconnus, pour transformer les âmes et les fondre dans l'amour universel.

De ces héroïnes orgueilleuses et naïves, Pauline Roland est assurément la plus sympathique, la plus touchante, la plus « désarmante » aussi. Mme Edith Thomas a fort bien fait de lui consacrer tout un livre[1] qui se lit de bout en bout, avec un intérêt extrême, car l'auteur ne s'est pas borné à l'esquisse de son personnage ; elle a, en fouillant les archives, tiré de l'oubli des documents où se reflète toute une époque : idées, sentiments, expression littéraire. Victor Hugo a publié dans *Châtiments* un poème (Mme Edith Thomas le juge « grandiloquent et plutôt mauvais », mais elle me semble sévère) à la mémoire de Pauline Roland, qui venait de mourir, le 16 décembre 1852, au retour de la déportation en Algérie que lui avait value son activité révolutionnaire. Le poète met exactement l'accent sur ce qui caractérise Pauline Roland :

Elle aimait ; elle était pauvre, simple et sereine...
Elle sentait sa foi sans cesse rajeunir,
De la liberté sainte, elle attisait les flammes
Elle s'inquiétait des enfants et des femmes ;
Elle disait, tendant la main aux travailleurs :
« La vie est dure ici, mais sera bonne ailleurs »

Oui ! sa foi ne s'éteignit point, depuis qu'à Falaise, où elle était née, un professeur du collège l'avait initiée au saint-simonisme et en avait fait une adepte de la mystique et de la doctrine socialistes ; ni les déceptions, ni les désillusions ne la détournèrent de la foi en un progrès moral qui supprimerait toutes les barrières entre les classes, ferait de la femme l'égale de l'homme, donnerait exactement à chacun la part qui lui revient, nivellerait la société de manière à abolir l'opulence et la misère.

Elle croyait si fort en ce qu'elle disait (à la différence des « politiques », qu'elle méprisait d'ailleurs) qu'elle mit en pratique ses idées : elle voulut la maternité, en refusant le mariage, parce qu'il mettait l'épouse en situation inférieure ; elle eut plusieurs enfants, de pères différents, qu'on lui laissa le soin d'élever, au prix d'un labeur exténuant. Elle ne s'abaissa jamais à la prière, voire à la simple requête. Sa fierté la nourrissait ; elle avait la soif du martyre, mais ce fut un martyre obscur, qu'une détention, relativement confortable, à Saint-Lazare, puis une transportation, plus rude, en Algérie, mais de courte durée, ne pouvaient auréoler. En deux mots, une sainte laïque. Seulement, cette pureté s'accompagne d'une médiocrité de pensée et d'expression, qui devient lassante, irritante, exaspérante. Ces dogmes-effusions, ce prophétisme sans éclat, ce philosophisme d'enfants peu doués — notez qu'ils sévissent plus que jamais — écorchent les nerfs des plus tolérants. Délirez, si c'est votre plaisir — et ce fut de tout temps un plaisir — mais délirez harmonieusement, et surtout laissez vos voisins délirer en paix.

Après un séjour, imaginaire, auprès de princesses et d'héroïnes tumul-

1. *Pauline Roland. Socialisme et Féminisme au* XIXe *siècle.* (Librairie Marcel Rivière.)

tueuses, combien il est rafraîchissant de vivre, trois cents pages, en compagnie de Sophie d'Effinger (1766-1840) dont Mme de Laure de Mandach vient de publier les mémoires inédits [1] en les piquant de notices et de notes substantielles !

Sophie d'Effinger était une simple Bernoise, appartenant, il est vrai, à l'aristocratie helvétique. Elle épousa, à vingt ans, Frédéric d'Erlach, d'une vieille famille qui avait fourni de capitaines, de colonels, de généraux, suivant la tradition des Suisses, les armées européennes. Cette union ne fut pas des plus heureuses, les humeurs des époux ne s'accordant guère, mais cela ne détourna en aucune façon Sophie d'Effinger de la voie la plus droite : mère de famille diligente, administratrice prudente des propriétés rurales qui formaient le plus clair de ses revenus, elle ne s'enferma point dans une solitude morose. Au cours de ses voyages, elle connut personnellement des hommes et des femmes qui ont fait quelque bruit dans le monde : l'impératrice Joséphine, sa fille la reine Hortense, le roi Louis de Hollande, les chefs de l'émigration française pendant la Révolution, parmi lesquels le comte d'Artois, le futur Charles X, le prince de Condé, le duc de Bourbon, son fils, et le duc d'Enghien, son petit-fils, qui devait être fusillé dans les fossés de Vincennes sur l'ordre de Napoléon. Sophie d'Effinger, qui avait bon œil et fine oreille, a recueilli dans ses *Mémoires* bien des observations qui ne sont pas négligeables : on peut être sûr en effet que, ne cherchant pas à se faire valoir elle-même, elle a très exactement rapporté ce qu'elle avait vu et entendu.

NAISSANCE DES NATIONS

— Si *La Maison de Savoie : Les Origines* [2] avait été publiée sans nom d'auteur, voici à peu près comment il en aurait été rendu compte : « Ce livre est un modèle d'érudition, s'appliquant à une matière particulièrement difficile et ingrate. Montrer comment les comtes de Savoie se sont, en dix siècles, du IVe et XIVe, taillé un vaste domaine de part et d'autre des Alpes, comment ils ont, patiemment, obstinément, rassemblé des terres, comment ils ne se sont laissé rebuter par aucun échec, comment, par les services rendus à leurs voisins, par les alliances matrimoniales contractées, par le jeu des accords diplomatiques, ils sont parvenus à faire d'un petit canton montagneux le centre d'un État qui, dès la fin du Moyen Age, allait peser d'un grand poids dans la politique européenne, et comment, même avant cette date, ils prirent rang parmi les chefs des croisades, s'attirant ainsi l'estime et du Pape et de l'Empereur, était une entreprise ardue : il fallait, pour reconstituer ce puzzle mouvant non seulement des recherches infinies dans de très vieilles archives, mais aussi

1. *Sophie d'Effinger. Mémoires inédits.* (Delachaux et Niestlé, Neufchâtel et Paris.)
2. Albin Michel.

la volonté d'assembler ces documents innombrables de manière à en faire une mosaïque intelligible, sans rien négliger : illustrations, cartes, généalogies, qui puisse guider le lecteur dans un parcours extrêmement compliqué. L'ouvrage, qui comprendra plusieurs volumes, doit se classer parmi les œuvres de « bénédictins », ancêtres de nos chartistes. Il est destiné aux grandes bibliothèques publiques plutôt qu'aux *librairies* privées. A moins que ses lecteurs n'aient des raisons personnelles de s'intéresser à la Maison de Savoie. »

Et, sachant que l'auteur de ce livre savant est l'ex-reine d'Italie Marie-José... nous ne changerions pas un mot à ce compte rendu, mais nous ajouterions, avec Benedetto Croce qui, peu avant sa mort, disait dans une préface : il y a quelque chose *d'émouvant à la nouvelle que Marie-José, dernière reine d'Italie, s'adonnant à l'Histoire, écrit celle de la Maison de Savoie.* Émouvant, comme l'entrée en religion d'une princesse qui abandonne les séductions du monde pour se plier à la règle d'une ordre particulièrement sévère.

— Avec une excessive modestie, M. Winston Churchill, présentant le premier volume de son *Histoire des Peuples de Langue anglaise*[1] (qui était en chantier depuis vingt ans), se défend d'être un « historien de profession » et déclare qu'on ne trouvera là qu'une interprétation personnelle des événements.

Les quatre puissants tomes de *L'Histoire de Marlborough* attestaient que M. Winston Churchill est un historien amateur qui vaut nombre de professionnels. Et outre, pour peindre une fresque immense, où doivent figurer au premier plan les bâtisseurs des nations, il n'est pas mauvais de connaître par expérience les difficultés qu'il y a à gouverner les peuples, à déjouer les mauvais desseins de l'ennemi, à rassembler ses propres partisans dans une action commune.

M. Winston Churchill était donc parfaitement qualifié pour une si vaste entreprise. Dès ce premier volume, qui va des origines à la fin du xve siècle, il fait preuve d'une remarquable virtuosité en retraçant « la ténébreuse et tumultueuse histoire de l'Angleterre au moyen âge ». L'histoire de notre pays, en ce même laps de temps, n'est point des plus unies, mais elle paraît simple et aisément lisible en comparaison de celle de la Grande Ile. Sir Winston, sans prétendre dissiper toutes les brumes, répand sur son ouvrage des rayons de clarté : une familiarité de bon aloi, un sens des réalités qu'on appelle aussi bon sens, l'idée foncière que les hommes changent de « costume » et point d'âme, enfin un humour qui freine l'enthousiasme ou l'indignation. Un seul exemple : *Vers 625, le missionnaire romain Paulin convertit le roi Edwin au christianisme, et devant cet exemple le royaume entier de Northumberland, qui ressemblait par sa forme à une Angleterre en miniature, se fit chrétien. A cet*

1. *Tome I. Naissance d'une Nation.* Texte français par Armel Guerne. (Plon.)

événement béni, il y eut immédiatement et sans délai de désastreuses conséquences.

Les lecteurs français ne manqueront pas d'être sensibles au vibrant hommage que M. Winston Churchill rend à Jeanne d'Arc. « Elle est, écrit-il, à un degré de perfection qui n'a pas d'autre exemple, la pure incarnation de la bonté naturelle et de toute la vaillance humaine. » La chevalerie n'a point tout à fait disparu.

— Il faut se borner à signaler l'apparition du premier volume de *L'Histoire universelle* dans *L'Encyclopédie de la Pléiade* [1], car il serait dérisoire de « donner » quelques lignes à un ouvrage de deux mille pages où est condensé le labeur colossal d'une équipe qui a pour maître d'œuvre M. Raymond Queneau. Disons seulement que cette *somme* peut et doit servir de « camp de départ ou de repli » (au sens que les alpinistes donnent à cette expression), à tous ceux qui voudraient tenter une exploration dans une région de l'Histoire qu'ils ignorent ou qu'ils connaissent mal.

PIERRE AUDIAT

1. Gallimard.

CHRONIQUE DES LIVRES

LE THÈME DE LA MORT DANS LES ROMANS DE BERNANOS

par Guy Gaucher *(Lettres Modernes)*

M. Guy Gaucher a utilement rapproché les textes de Bernanos qui montrent l'importance du thème de la mort dans son œuvre : fréquence des images funèbres, obsession de la mort charnelle, angoisse spirituelle de l'anéantissement, méditations sur l'agonie du Christ. Il est bien évident que, dans les perspectives d'une pensée organisée en profondeur par la théologie catholique, ce sentiment de la mort se rattache à l'idée du péché, mort de l'âme dont la mort charnelle est la punition. Et ce sont, de même, les idées chrétiennes de rédemption et de grâce qui préservent les héros de Bernanos — du moins ceux qui sont sauvés — de se laisser dissoudre par l'angoisse et qui font que ces sombres romans témoignent en définitive pour l'espérance. Quelques inédits, présentés par Albert Béguin, complètent ce petit livre qui a sa place dans les bibliothèques bernanosiennes.

P.-H. SIMON

LA GRANDE AVENTURE DES MIGRATEURS

Georges Blond *(Fayard)*

M. Georges Blond, qui nous avait déjà raconté la vie des baleines et celle des phoques, nous fait participer, dans ce livre, à l'extraordinaire phénomène des migrations. A intervalles réguliers, des bandes de milliers d'animaux se mettent en route, sur terre, dans les eaux, dans les airs, franchissent mille obstacles et, sans autre guide qu'un mystérieux instinct, se rendent à la destination assignée par la nature.

Quelles aventures, quels drames se nouent et se déroulent au cours de ces immenses randonnées, c'est ce que l'auteur expose ici avec le talent que nous lui connaissons. Des oies sauvages, des saumons, des anguilles, des bisons, des criquets pélerins deviennent des personnages de roman — d'un roman vrai, dont les données sont empruntées à la science.

P. R.

(Suite de la chronique des livres page 173.)

LE MOIS A PARIS

Le Louvre l'été. — Au lycée, mon professeur de philosophie avait la candeur d'affirmer que A était A et non pas non A. Quelques contacts avec le réel lui auraient prouvé qu'à peine prononcé, A se métamorphosait et que le principe de non-contradiction contredisait la complexe vérité. Ainsi, par exemple, le Louvre, l'été, est tout sauf un musée. On se croirait plutôt dans le grand magasin du même nom, en entendant des évaluations en toutes langues sur le prix que doivent valoir *La Femme hydropique* ou *L'homme au Gant*. Une opulente dame hollandaise, pratique et fermement décidée à ne pas acheter, explique à son mari hésitant :

— Des tableaux, ici, ça ne fait rien, mais chez soi, ça gêne pour nettoyer.

— Et puis, ce n'est pas toujours très bien pour les enfants, ajoute une autre dame dont les cheveux de lin et la robe rose tendre faisaient espérer plus de grâce dans le jugement.

Des *guided tours* au pas de charge, des commentaires artistiques sur le ton bref du commandement convertissent toutes les galeries en champs de manœuvres. « La Belle Jardinière est censée représenter la Madone, mais en réalité il s'agit tout simplement d'une jeune femme avec ses deux enfants » affirme une cicerone frisée, magnifiquement sûre de soi. En cercle autour d'elle comme des volailles autour de la fermière à l'heure du grain, l'auditoire ingurgite avidement chacune de ses paroles. Les groupes dirigés courent les uns derrière les autres avec un martèle-

ment de troupeaux pourchassés : il doit s'agir d'une sorte de rallye. Quelquefois un coureur se trompe de peloton, par inadvertance prête l'oreille à la conférencière violette, alors qu'il appartient au bataillon du mentor gris. Aussitôt vue son erreur, l'étourdi rejoint précipitamment sa harde.

Un guide, qui ressemble à Sancho Pança, recourt à la méthode dynamoplastique : la main sur la hanche, il mime pour son public respectueux la pose de Charles Ier d'Angleterre vu par Van Dyck. Il est infiniment rassurant que tous les bergers spirituels soient d'accord sur les quelques tableaux qu'il convient de montrer à leurs ouailles : *Primavera*, *Grande Sainte Famille*, *Joconde* et *Moulin de la Galette*. Monna Lisa ne jouit pas seulement de cultes collectifs. Jouant des coudes, se marchant sur les pieds, les isolés aussi, derrière leurs lunettes incrustées, sous leurs feutres à breloques ou leurs visières de plastique, la dévisagent fixement en répétant son nom comme un mot de passe. Le snobisme ni le conformisme ne suffisent à expliquer une cour si fervente, si unanime et continuelle faite par des amateurs de superproductions à une beauté tellement intérieure, toute de retenue et de mesure. Ne s'agit-il pas d'un hommage inconscient à l'ambiguïté de notre nature divine et diabolique, ambiguïté rendue mieux que nulle part ailleurs par ce sourire qui n'en est pas un, mais un silence savant, un paisible resserrement des lèvres sur l'énigme de notre être ? Une impression si intense donnée à tous par ce visage sobre et sans éclat vient peut-être aussi d'une ambivalence plus extrême que celle du bien et du mal : comme on l'a répété et prétendu le prouver, la Joconde est peut-être un homme. La vénération des foules pour cette créature équivoque serait une nostalgie de l'état bienheureux décrit par Platon où l'être humain, complet, hermaphrodite, libéré de la quête amoureuse, se suffisait à lui-même.

En face de Monna Lisa, Jeanne d'Aragon, mille fois plus belle, n'a pas un seul soupirant. Sa perfection limpide, son visage céleste restent dédaignés. Les gens n'aiment les anges que sulfureux. Et puis, le portrait de la Joconde a la grande supériorité d'être protégé par un verre, où les femmes se mirent, rajustent leur coiffure : toute-puissance du narcissisme. Ève, quand Dieu lui est apparu au jardin d'Eden, loin d'avoir peur comme nous le raconte la Bible, a dû le regarder dans les yeux pour y voir son image.

Si les touristes, hélas, se présentent souvent à l'état colloïdal et n'ont de relations avec le monde que par le truchement du noyau instructeur, il est toutefois quelques astres libres. Une infirme, cassée presque à angle droit entre ses deux béquilles, se projette de crucifixions en scènes galantes. Au bout de son cou tordu, son visage resplendit de joie.

Un homme en casquette et son fils d'une dizaine d'années avancent à pas précautionneux, tenant chacun par une poignée le berceau-valise où dort le benjamin. Des couples au teint recuit, aux vêtements touchants et si corrects faits par la couturière du village, admirent le mobilier de

Marie-Antoinette : maintenant ces fauteuils, ces consoles, ces guéridons précieux leur appartiennent, représentent leur bien commun.

Un moine réjoui dit à deux vieillards, peut-être ses parents, pour excuser la nudité des personnages dans *L'Enfance de Jupiter*, de Jordaens :

— Dans les pays chauds, ce n'est pas comme dans les pays froids, on est bien obligé de se mettre à l'aise.

Une femme dans un état de grossesse avancée et flanquée d'une religieuse contemple *La Naissance de Louis XIII*, de Rubens. Soudain elle blêmit et porte les mains à son ventre. Précipitamment, la religieuse lui fait avaler quelques pilules. Va-t-elle accoucher de conserve avec la reine Marie de Médicis ? car ici le temps est aboli et remplacé, non par l'éternité mystique comme dans les églises, mais par la coexistence de toutes les époques et de tous les héros en une durée transcendante.

— J'en ferais bien autant, affirme un garçon boutonneux à sa petite amie, en lui montrant *Le Cheval blanc*, de Gauguin.

Elle n'en doute pas.

— En somme, ils étaient coiffés à la Jeanne d'Arc, constate un monsieur très « Français moyen », devant les peintures égyptiennes.

— Ils ne dessinaient pas si mal que ça, concède un jeune homme au nœud papillon.

— Ils avaient tous les yeux au beurre noir.

— Ça représente peut-être quelque chose, mais on ne sait pas quoi.

Cet autre feuillette son baedeker :

— Je regarde s'il y a encore quelque chose à regarder dans cette galerie.

(Les mots d'enfants des grandes personnes ne sont pas toujours drôles.)

Deux hommes gras à la peau olivâtre avancent en se tenant par la main, doigts entrelacés. *Les Funérailles de saint Bonaventure*, par Zurbaran, déclenchent l'hilarité de trois pasteurs. Sans doute viennent-ils de Suisse, ce pays modèle où les murs sont parfois badigeonnés de bons conseils en lettres géantes : *Faites-vous tous incinérer ! Ce sera plus esthétique, plus économique et plus hygiénique.*

Morgante, bouffon des Médicis, nain nu à cheval sur un tonneau, provoque assez bizarrement l'indignation des familles :

— Ça, alors, c'est ignoble !

Pauvre petit homme, faut-il qu'on soit loin de l'état d'innocence pour que ton corps d'avorton éveille une idée de péché !

Un dormeur, sur une banquette de velours, rêve peut-être de merveilles plus étonnantes que celles qu'il avait sous les yeux. Les parents, toujours insupportables, jamais désintéressés, essayent de changer la partie de plaisir en cours de vacances, en école du dimanche et utilisent abusivement l'art pur pour inculquer à leurs rejetons sans défense des notions d'histoire et, qui pis est, de morale :

— Tu vois, celui-là, c'est Sardanapale. On est en train de le tuer parce que c'est un vilain bonhomme.

— Regarde, c'est Marie-Thérèse, tu sais, elle a épousé Louis... Louis combien ?

En face du Radeau de la Méduse, un marmot de cinq ou six ans demande, ou plutôt affirme :

— C'est le *Kon-Tiki*.

Une bande de gamins tombe en arrêt devant un plat de Faenza où un vieillard au bonnet pointu tète le sein rond d'une jeune femme. Cela s'appelle *La Charité*.

— Drôlement vicieuse, la Charité ! lance un des lascars.

Comme souvent, Gavroche ne croit pas si bien dire et son mot dépasse la portée d'une boutade : la charité est, aussi, quelquefois le pervers passe-temps des privilégiés, le Bal des Petits Lits Blancs.

De nombreux manœuvres, juchés sur des escabeaux, rivés à des chevalets, reproduisent les vierges, imitent les anges, multiplient les dieux. Prennent-ils le Louvre pour un haras ? Cocteau dirait que les originaux et leurs copies sont pareils, « sauf tout ». Une lèvre exactement symétrique, un profil par trop régulier ou un teint pur à l'excès ont suffi à changer la beauté en une saint-sulpicienne invraisemblance.

Les salles de sculpture sont étrangement vides. Est-ce parce que l'enfance, c'est-à-dire presque tout le monde, a besoin de couleurs ? Ou n'est-on pas secrètement effrayés par les statues, ces idoles, ces corps incorruptibles, ces cadavres ravissants qui n'attendent qu'un moment d'inattention pour se mettre en marche et vous étrangler, telle la fiancée de pierre de Mérimée ?

C'est un étrange état qu'à la fois regarder et regarder regarder : par la vision directe des œuvres, on est en contact avec un univers transposé, fixé, magnifié, élu, un au-delà des apparences. Le spectacle des spectateurs, lui, offre la contingence, le tout-venant, le provisoire et le versatile. On se trouve immobile à jamais et pris dans un tourbillon : c'est le *et nunc et semper* de la liturgie. Les vivants sont à l'art ce que le corps est à l'âme, tout à la fois attiré et révolté par ce qui le dépasse et le justifie.

BÉATRIX BECK

La Varende. — A plusieurs reprises la Varende a étudié dans le cadre de romans historiques la psychologie de la noblesse normande, marquant le plus souvent sa préférence pour les violents, les ardents, les chevaleresques, chers à Barbey d'Aurevilly. Dans *le Cavalier Seul* (Flammarion) il aborde le problème de l'émigration pendant la révolution française dont la publication de nombreux

journaux d'émigrés nous avait déjà fait apercevoir la complexité. Mais ce n'est pas sur la prodigieuse ignorance politique de la plupart des émigrés (si bien peinte par Montlosier, émigré lui aussi mais tête solide) qu'il a voulu mettre l'accent.

Le « Cavalier Seul », le marquis d'Anville — homme d'un courage à toute épreuve, cœur noble, point sot mais étranger à toute souplesse d'esprit, plaisant aux femmes et les aimant — s'est réfugié en Rhénanie. Sa galante simplicité s'y dissout graduellement entre les bras de jeunes filles ou de jeunes femmes d'humeur romantique, tandis que les partisans de la Jeune Allemagne, jouant habilement de ses rancœurs royalistes, l'entraînent dans de dangereuses conspirations politiques.

La Varende, jugeant les émigrés, écrit dans la préface de ce roman que *la cérébralité de l'Allemagne fut un dissolvant redoutable pour ces têtes légères*. La remarque ne vaut pas pour tous les émigrés, mais elle s'étaie sur des cas bien réels, où l'on vit le caractère des deux nations s'opposer ou s'ajuster dans des conditions particulièrement curieuses, une certaine simplicité de nos nobles de province se trouvant mise à rude épreuve dans un monde de conspiration et de haute tension sentimentale qui leur était doublement étrangère. Roman romanesque, *le Cavalier Seul* déroule une série d'aventures attrayantes et bien ajustées. Roman historique, il fait état des rancunes furieuses qu'avaient fait naître les destructions du Palatinat (dont on se souvenait encore au début de notre siècle, comme l'a trop bien montré l'écrivain allemand Johannes Haller) et des erreurs commises en Rhénanie par les troupes républicaines et impériales (le centre de ce roman se situe en 1809) ; ces rancunes, ces haines firent naître une nouvelle Sainte-Vehme qui, au temps du *Cavalier Seul* répandit en Allemagne un goût pour la violence organisée dont on a vu, depuis lors, se développer les effets.

Parmi les pages les plus attachantes de ce roman, celles où le marquis d'Anville se retrouve en Saxe installé dans un château qui est la réplique exacte de celui qu'il possède dans le Pays d'Ouche. Même architecture (et pour cause : un même architecte a bâti les deux demeures — situation étrange *qui n'est pas inventée*), mêmes meubles et, régnant dans ces cadres pareils, un esprit à la fois semblable et différent. Beau thème, pour un romancier qui cherche à donner forme aux affinités et contrastes de la France et de l'Allemagne au début du XIXe siècle.

— On retrouve dans un autre récent ouvrage de La Varende, ouvrage purement historique celui-là, cette aptitude à restituer dans sa singularité le climat d'une époque et d'une société. *Le Mariage de Mademoiselle et ses Suites* (Hachette) est une sorte d'annexe à *Monsieur le duc de Saint-Simon et sa Comédie Humaine*. Mademoiselle était la fille du futur Régent et de Mlle de Nantes (cadette du Roi et de Mme de Montespan). Dévoué au duc d'Orléans Saint-Simon se mit en tête, un jour, d'assurer le mariage de cette princesse avec le duc de Berry, dernier fils

du Grand Dauphin. L'idée ne relevait pas du rêve. Il s'agissait d'assurer la position du duc d'Orléans, le jour où le Grand Dauphin serait roi et, par voie de conséquence, celle de Saint-Simon lui-même. La difficulté majeure était que le Dauphin haïssait Philippe d'Orléans, sentiment sur lequel s'étaient greffées de nombreuses combinaisons politiques.

L'obstacle était tellement grand que l'entreprise paraissait irréalisable. Comment Saint-Simon monta sa machine, mettant dans son jeu, par de nombreuses et subtilissimes intrigues, princes, ducs, dames du palais et jésuites c'est ce que La Varende expose avec passion et finesse dans son ouvrage. Stendhal se fût enchanté de ces filets, manigances, mines, contremines et chausse-trapes. La bataille, où les adversaires s'opposèrent avec une violence et un esprit de ruse inconcevables, devait se terminer par la victoire de Saint-Simon. Un jour, en effet, le Roi céda. Mademoiselle épousa le duc de Berry et toute la cour se rua chez le duc pour s'assurer les bonnes grâces d'un homme si efficace.

On ne saurait dire que cette grande intrigue contribue à donner une idée très flatteuse de la Cour de Louis XIV — certaine lettre du futur Régent au Roi stupéfie par son obstination quémandeuse. On dira qu'autour du pouvoir il est assez rare que fleurisse la vertu, mais l'esprit d'intrigue paraît ici plus déplaisant parce que les quotidiennes explosions de courtisanerie et de bassesse qu'il suscite sont le fait d'hommes que leur naissance et leur éducation paraissaient vouer au désintéressement et à la grandeur.

En l'espèce il y eut d'ailleurs beaucoup de bruit pour rien, car le jeune duc de Berry mourut prématurément en 1714 et la duchesse cinq ans plus tard. Cette jolie femme, qui paraissait douceur et charme, avait trouvé le temps de révéler sa vraie nature : c'était, dit La Varende, « une âme épouvantable », une harpie, et affligée d'un tempérament lamentablement excessif. Il est vrai que, par son action, Saint-Simon s'était assuré définitivement la faveur du futur Régent : mais cette disposition demeura sans effet, le petit duc, quand il fut près du pouvoir, devant prouver, après et avant quelques autres, qu'un grand écrivain peut n'être qu'un médiocre politique.

Paul Géraldy. — Avant de la porter sur la scène Paul Géraldy publie une pièce, *Vous qui passez* (Stock) où il resserre à l'extrême ce temps contre lequel simples mortels et dramaturges s'épuisent également à lutter. Un parc ; un soir de fête ; personnages masqués, quiproquos, baisers furtifs, une mélodie lointaine ; deux Arlequins se battent pour une femme qu'ils ne connaissent pas, le vainqueur affronte Colombine ; lui veut posséder, elle ne veut que conquérir ; la passion les entraîne également mais déjà s'esquissent les malentendus ; lorsqu'elle a goûté le plus vif de son plaisir Colombine s'enfuit ; il faut casser brusquement le bonheur si l'on ne veut garder que de beaux souvenirs ; Arlequin, furieux

et peut-être soulagé, retourne à son métier : il est financier, mais il pourrait être danseur.

Mouvement d'allegro, raccourcis médités, répliques s'ordonnant en maximes, cette fantaisie, qui revêt l'apparence d'une comédie italienne, réduit symboliquement à de très courtes scènes les divers épisodes de l'Aventure Amoureuse. L'auteur y a rassemblé, concentré, sa philosophie du désir et de la passion. Deux postulats à l'origine de cette entreprise fort curieuse — tous les hommes vivent la même histoire ; à « *quelques nuances près* » ils sont semblables — liés à cette idée qu'au théâtre il faut tirer l'anecdote du thème et non l'inverse, l'individuel devant toujours s'effacer devant le général.

Je ne sais si ces propositions et cette esthétique (celle-ci étant le fruit de longues réflexions sur le théâtre considéré comme l' « *anti-roman* ») n'ont pas quelquefois gêné Géraldy. Elles l'ont conduit à d'impitoyables travaux d'élagage, voire à des sacrifices, d'autant plus difficiles qu'il s'est imposé de supprimer de sa pièce « *tout ce qui n'était que lui-même* ». Tourmentante entreprise : il n'est pas aisé de distinguer le particulier du général ; et, en expulsant l'*individuel*, on risque de chasser en même temps cet indéterminé où se réfugie si souvent la vie.

Quoi qu'il en soit, cette pièce, qui porte dans une atmosphère verlainienne les durs problèmes de la psychologie et de l'instinct, se présente de maints points de vue comme une œuvre originale : l'auteur, par le jeu des thèmes qu'il entrecroise ingénieusement, rapproche la comédie poétique de la symphonie — et il entreprend de faire revivre la littérature allégorique. *Vous qui passez* fait songer aux compositions symboliques du *Roman de la Rose*, mais c'est aussi une pièce de moraliste.

MARCEL THIÉBAUT

J.-C. Moreux, La Folie-Sainte-James et le Château de la Muette. — Jean-Charles Moreux, qui vient de disparaître, était un artiste, un de nos architectes qui avaient le plus de goût, le plus de sensibilité, un de ceux qui comprenaient le mieux les monuments du passé et les leçons qu'ils nous donnaient. Comme Emilio Terry, il était un disciple de Palladio et de Ledoux, à qui il avait consacré un livre en collaboration avec Marcel Raval qui, lui aussi, est mort récemment. C'est en disciple de Palladio qu'il a rebâti l'église française de Londres détruite par les bombardements.

Sa compréhension des monuments anciens nous est confirmée par le *Carnet de Voyage* qu'il avait publié il y a deux ans et dans lequel il avait réuni un choix exquis d'aquarelles concernant les monuments, humbles

ou célèbres, qu'il avait aimés particulièrement. C'est là qu'on pouvait voir combien il était subtil et raffiné. Il l'a prouvé dans ses réalisations d'Architecte des Bâtiments Civils et, notamment, au Louvre dans l'aménagement des salles consacrées à Rubens, aux primitifs et aux Hollandais.

Il l'a prouvé encore, récemment, au château de Maisons-Laffitte et, tout dernièrement, dans sa restauration du petit château de la Muette, charmant rendez-vous de chasse Louis XV, dans la forêt de Saint-Germain, auquel il a restitué ses parquets et ses boiseries, et dans celle de la Folie-Sainte-James, à Neuilly.

On verra avec quelle sûreté de goût, quelle ingéniosité, il a su sauver de la ruine et rétablir dans leur intégrité ces deux petites merveilles qui avaient été laissées à l'abandon.

J'avais été avec lui, il y a quelques mois, voir l'état des travaux à la Folie-Sainte-James et j'avais été émerveillé par la façon dont il avait su reconstituer la décoration intérieure dans les nuances même de la création primitive, par l'amour et le respect qu'il mettait dans son œuvre de restaurateur, qualités essentielles mais dont trop souvent sont dépourvus les disciples de Viollet le Duc. Ceux-ci collaborent volontiers avec l'architecte du XIIe ou du XVe siècle qui avait construit l'édifice qu'ils sont chargés de remettre en état.

J'ai, ici même, défendu la Folie-Sainte-James lorsqu'elle était menacée et j'ai accepté comme un moindre mal qu'elle fût achetée pour l'édification d'un lycée dont J.-C. Moreux a fait les plans et qui est en train de s'élever au fond du parc, jadis beaucoup plus grand et rempli de fabriques célèbres. En outre d'un petit pont rustique et du cabinet d'histoire naturelle, charmant temple à coupole englobé dans une propriété voisine, il reste le célèbre Rocher avec son temple dorique aux colonnes cannelées.

Il est question d'affecter la Folie-Sainte-James à la directrice du lycée. Ne conviendrait-il pas mieux, maintenant que sa restauration est à peu près terminée, de caresser des ambitions plus hautes ? C'est le cadre rêvé pour servir d'habitation à des souverains étrangers, aux hôtes occasionnels du Président de la République.

J.-C. Moreux n'est plus là, hélas, pour restaurer le Rocher et le parc, car c'était un grand amateur de jardins. On lui doit le jardin des Gobelins qu'il a aménagé avec tant de tact et où il avait voulu réédifier le pavillon de M. de Julienne qui achève de se désagréger dans une cour d'usine. Il a tout fait pour sauver le Désert de Retz que l'obstination de ses propriétaires et l'indifférence des Beaux-Arts voue à la disparition. Ce serait un bel hommage à rendre à cet artiste mort trop jeune et qui commençait seulement à donner toute sa mesure, qu'une réalisation complète de ses projets à la Folie-Sainte-James.

GEORGES PILLEMENT

Le Barrès d'Henri Mondor. — Il existe d'excellents ouvrages sur Barrès — ceux de Thibaudet, de Madaule, de Lalou sont parmi les meilleurs — mais aucun jusqu'ici n'avait été consacré au lycéen. Henri Mondor, biographe de Valéry, de Rimbaud, de Mallarmé, a voulu combler cette lacune et nous présente[1] un Barrès sans panache ni bicorne : un petit provincial avide, ambitieux, merveilleusement réceptif, qui hésite entre les Sorcières de *Macbeth* et les grands hommes du *Dictionnaire Bouillet*, ballon captif qui tire fortement sur sa corde. Bon rhétoricien, mais mauvais philosophe (c'est la faute de son professeur, Burdeau — le Bouteiller des *Déracinés*), il néglige le Droit pour les Lettres et rêve d'être publié à Paris[2]. En attendant d'égaler Taine et Renan, il célèbre le Culte du Moi, en compagnie de l'ami Stanislas de Guaita et d'intercesseurs imaginaires qui s'appellent Ignace de Loyola, Benjamin Constant, Sainte-Beuve, Baudelaire.

Ses premières chroniques (parues dans le *Journal de la Meurthe et des Vosges*) n'annoncent guère qu'un débutant bien doué. Victor Hugo y voisine avec Armand Sylvestre et Paul de Saint-Victor : il ne s'agit pas d'un palmarès littéraire, mais simplement de faire sa cour à des contemporains notoires. Les louanges ne sont qu'un appât, et Barrès en arrive vite à l'essentiel : « Sérieusement, écrit-il à Vacquerie, vous ne connaissez pas un journal où on recevrait un jeune homme disposé à faire les articles qui embêtent les autres, à ne rien demander comme paiement, sinon le droit de signer ?... Quand on veut arriver, quand on est loin de Paris, sans nom, sans protection, quand on sait d'avance les séances inutiles aux portes des journaux, des revues, eh bien, on saisit au vol la première bienveillante parole, on écoute avidement s'il n'en vient pas d'autres, et on rêve d'un petit mot de recommandation qui accompagnerait chez tel directeur l'Essai, l'Étude endormis dans le buvard. »

Ces gentilles flatteries reçoivent bientôt leur récompenses : Barrès accède au sommaire de *La Jeune France* — entre Anatole France et Leconte de Lisle. Le voici maintenant « grand homme de province ». Il a le sens de la publicité, égratigne un cafetier dans le *Chemin de l'Institut*. Hélas, ledit cafetier refuse de poursuivre en justice le « petit Zola de province » ! Bientôt, ce dernier pourra adresser à l'un de ses protecteurs ce post-scriptum condescendant : « Veuillez... me rappeler au bon souvenir de France, de Lisle, Coppée, etc. »

Mondor effleure le chapitre *femmes*. A la boutade sur Marie Bashkirtseff (« Elle désira la gloire et mourut de la poitrine. Voilà deux fautes graves : au moins par la seconde fut-elle corrigée de la première »), il aurait pu joindre celle qui scandalisa Rachel (sur « les Orientaux qui font

1. *Maurice Barrès avant le Quartier Latin* (avec des lettres inédites). Ventadour.
2. Nos lecteurs connaissent déjà une partie de ce beau livre. Voir *La Jeunesse de Barrès*, par Henri Mondor, 1er janvier 1956. (N.D.L.R.)

danser les femmes mais ne dansent pas avec elles »). Il aurait pu aussi insister, me semble-t-il, sur le parallélisme avec Gide : même éducation provinciale et bourgeoise, peu de succès scolaires, même ambition, un sentiment très vif de leur Moi, une religiosité vague, un peu morbide, tous deux artistes, non poètes... on pourrait multiplier les rapprochements, rappeler ce que *Les Nourritures terrestres* doivent au lyrisme barrésien. « Les morts, ils nous empoisonnent !... Que chacun satisfasse son Moi... Le péché, c'est-à-dire tout ce qui contrarie l'amour... Nulle fièvre ne me demeurera inconnue, et nulle ne me fixera... Infini du désir, horizon sans limites, espaces qu'il faut à mon cœur insatisfait et dispersé... Une chose demeure, qui seule importe, c'est que tu désires encore... Coupant sans cesse derrière moi, je veux que chaque matin la vie m'apparaisse neuve et que toutes choses me soient un début... » Que d'élans gidiens, décidément, chez le jeune Barrès !

On ne saurait trop louer Henri Mondor de nous avoir offert, en « un temps qui célèbre des octogénaires grincheux et des impubères récitantes », ce pétillant apéritif à une dégustation barrésienne. Tout de même, quel changement depuis 1948, où j'osai, encore étudiant, prendre ma plus belle plume pour réclamer « justice pour Barrès » contre un célèbre critique qui affirmait alors avec tranquillité que l'auteur de *La Colline inspirée* était rentré dans un néant dont il n'aurait jamais dû sortir. Barrès sort peu à peu du Purgatoire où Gide, de dépit, l'avait enfermé. D'Aragon à Mauriac et de Montherlant à Malraux, il est peu d'écrivains de race qui n'aient, fût-ce par réaction, subi son influence. Quant aux jeunes écrivains que j'avais appelés, dans *Barrès parmi nous* [1] à lui rendre témoignage, la liste n'est pas close de ceux auxquels ce beau créateur de formules a révélé leur vocation.

PIERRE DE BOISDEFFRE

Evelyn Waugh et Tolstoï ou La guerre d'Evelyn Waugh et « La Guerre et la Paix ». — Après le succès un peu facile de best-seller et de « roman anglais » qu'obtint il y a une dizaine d'années *Retour à Brideshead*, on pouvait se demander si le romancier Evelyn Waugh conserverait sa finesse, sa force et sa discrétion. Non seulement on retrouve ses qualités dans *Officiers et Gentlemen*, paru en Angleterre en 1955 et que viennent de traduire les Éditions Stock, mais ce livre confirme l'accession à une grandeur tosltoïenne d'un écrivain qui mériterait d'être plus largement connu en France.

« — Moi, je suis allé visiter le musée de peinture. Il y a deux Noël Patton remarquables. — Je ne connais rien à l'art. — Noël Patton non

1. Amiot-Dumont.

plus, c'est ce qui fait son charme... » C'est aussi ce type de dialogue qui fait le charme d'Evelyn Waugh et lui permet, en semblant peindre avec froideur et férocité des épisodes absurdes, de poser les problèmes les plus généraux et les plus humains, et de passer de l'humour le plus apparent à l'évocation de la vie intérieure.

Nous serions tentés de croire en France qu'en décrivant dans *Officiers et Gentlemen* les aventures incohérentes de Guy Crouchbach, du corps des Hallebardiers, depuis le camp d'entraînement jusqu'à l'Afrique du Sud et à la déroute de Crète, Evelyn Waugh fait une satire de l'armée anglaise. Ce serait là, je pense, une erreur. Qu'un dispositif administratif et militaires fonctionne avec, en guise d'huile dans les rouages, beaucoup de routine, un peu d'absurdité, quelques compromissions, du calme et de l'élégance, que les résultats soient désastreux, tout cela semble *naturel* à un Anglais ; il n'y a pas là la moindre satire, mais le don et le privilège d'accepter à l'origine que la réalité soit illogique.

Un Français crierait au scandale, s'en prendrait aux chefs et aux lampistes, voudrait réformer le système. Evelyn Waugh décrit une armée anglaise noble, absurde, impuissante, pleine de simplicité : « le vide, les coups de boutoir, la précipitation, et sur tout cela une étrange bonne humeur, impersonnelle, à peine humaine ». Sans doute, Guy Crouchbach a quelquefois le cafard devant certaines situations nauséabondes. Mais il n'en fait pas un drame, et toute la différence est là.

C'est, pour Evelyn Waugh, comme pour Tolstoï, une erreur de l'homme moderne que de croire que l'histoire est menée par la logique humaine. Il y a pour Waugh une vulgarité, propre au monde moderne, à vouloir que tout marche bien et à prendre en cas contraire l'univers à témoin. Evelyn Waugh s'est défini une fois pour toutes comme l'antidote de cette vulgarité, et toute son œuvre défend discrètement cette idée que ce que l'on appelait autrefois une vie intérieure — mélange, chez lui, de christianisme et de stoïcisme — est le contraire de cette vulgarité.

Qu'un général perde ses soldats, cela est naturel et cela arrive, depuis le temps du maréchal de Soubise, depuis *La Guerre et la Paix*, et depuis que Marlborough (grand ancêtre d'un grand descendant) s'en allait-en-guerre. Bref, Evelyn Waugh croit que l'absurdité est congénitale aux événements et que le calme de l'homme en face de ce fait est la seule réponse et la seule élégance possible : le même problème et en fin de compte la même solution que Camus, mais sur un *mode* totalement opposé. Pas de « révolte », ni de véhémente logique latine, mais plutôt, sous les apparences de l'humour, une haute pitié tolstoïenne, la leçon de la *Guerre et la Paix*. Ces « officiers et gentlemen » sont, avec plus d'élégance et de désinvolture, de petits Koutousov, ce qui leur laisse l'occasion, comme au Prince André Bolkonski, d'une vie intérieure : « Un même détachement, un même humour mélancolique les unissaient. Chacun à leur manière, ils voyaient la vie *sub specie aeternitatis*. »

C'est pourquoi ce récit est savoureux, à la fois léger et profond, familier et hautain. Son ironie et sa cruauté, en fin de compte, comme tout stoïcisme chrétien, sont faites pour donner chaud au cœur.

R. M. ALBÉRÈS

Politique intérieure. — L'affaire de Suez relève, en principe, de la politique extérieure. Elle n'en a pas moins eu, dès le premier jour, une répercussion très nette sur le plan intérieur.

L'effet immédiat de la nationalisation du canal, par décision unilatérale du colonel Nasser, a été de renforcer la position de M. Guy Mollet devant le Parlement. En quelques jours, le vote définitif des crédits budgétaires en suspens, tant civils que militaires, était acquis, les députés nationaux de la commission des Affaires étrangères étaient unanimes pour adopter, sur proposition de M. Georges Bidault, une motion de confiance au gouvernement et la séparation s'accentuait entre socialistes et communistes — ces derniers, toujours prompts à prendre parti contre la France, approuvant d'emblée le geste du dictateur égyptien.

Cette saine réaction de la représentation nationale est allée de pair avec la ferme attitude des ministres français face au défi lancé par Le Caire au monde occidental. Après les aléas des premiers mois de la législature, il y a là un double enseignement dont le Parlement, le pouvoir exécutif, les partis et le pays tout entier devraient retenir la signification. Car le danger n'est pas seulement d'ordre extérieur. Chacun sait qu'il est installé depuis longtemps au cœur même de nos institutions.

C'est ce que M. Paul Reynaud rappelait au Palais-Bourbon quelques instants avant le départ des Chambres en vacances : si la Constitution n'est pas réformée, si l'État ne recouvre pas l'autorité, il est douteux que la réorganisation administrative et le redressement économique et financier, l'un et l'autre unanimement reconnus indispensables, et urgents, puissent s'accomplir.

Depuis quelques semaines il est question de l' « échéance d'automne », du « rendez-vous d'octobre ». Les récentes surcharges fiscales vont peser sur le coût de la vie. Le jeu automatique de l'échelle mobile des salaires sera sur le point de se déclencher. Les dépenses militaires en Algérie apparaîtront plus élevées qu'il n'a été prévu. La raréfaction de la main-d'œuvre, causée par nos besoins militaires, freinera l'activité des entreprises. Tout cela, M. Ramadier et M. Guy Mollet le savent bien. Ils savent aussi que le blocage des prix et le refus de toute majoration du salaire minimum interprofessionnel garanti seront insuffisants à freiner les revendications sociales, à porter un coup d'arrêt à l'inflation.

Le Président du Conseil a annoncé une politique d'austérité et il travaille effectivement à réduire le train de vie de la Nation. Sur sa demande, un comité de hauts fonctionnaires a préparé un rapport qui préconise notamment une sévère sélection des subventions de l'État — plus de 800 milliards dont 300 milliards de subventions économiques.

Il a été en outre question de supprimer 10.000 postes de fonctionnaires. Tous ne sont pas présentement pourvus, bien sûr. Il n'en reste pas moins que c'est là un domaine où, par expérience, il est délicat pour un gouvernement de s'aventurer.

Sans se départir de leur résolution, M. Guy Mollet et son équipe, déjà aux prises avec les grandes centrales syndicales au sujet des relèvements de salaires, devront donc agir avec circonspection.

Il est vrai qu'ils ont su depuis six mois faire passer les impératifs nationaux avant les programmes électoraux.

MARCEL GABILLY

CHRONIQUE DES LIVRES

LE MARXISME EN UNION SOVIÉTIQUE

par Henri CHAMBRE *(Le Seuil)*

La volumineuse et considérable étude consacrée par Henri Chambre aux évolutions et aux applications de l'idéologie marxiste en U.R.S.S. ne rassemble pas seulement une masse précieuse de documents et de faits, elle suggère au lecteur une foule de réflexions. Je me contenterai de noter celle-ci, qui a trait à la question fondamentale des rapports de la propriété et de la liberté.

L'analyse marxiste a établi la liaison du pouvoir à la propriété et du politique à l'économique. En U.R.S.S., la Révolution a eu un résultat, qui demeure acquis : l'abolition de la propriété privée des instruments de production et, par voie de conséquence, le transfert du pouvoir à la collectivité organisée des travailleurs. Théoriquement, une telle solution peut paraître morale et humaine, et satisfaire l'esprit — à condition toutefois qu'une zone de propriété individuelle, concernant les biens d'usage personnel et familial, soit maintenue et garantie pour fournir une base à un minimum nécessaire de vie privée. Cette condition, il semble que le régime soviétique ne se désintéresse pas de la réaliser, et qu'au fur et à mesure de ses progrès économiques, il tende à élargir pour l'individu et la famille la part des biens d'usage et de consommation. Reste cependant l'objection décisive : si la propriété des biens productifs est la source du pouvoir, et si elle passe intégralement à la collectivité organisée — c'est-à-dire à l'Etat, pendant toute la phase indéterminée durant laquelle une autorité politique sera nécessaire pour mettre en ordre les forces de production —, il est évident que la réalité du pouvoir sera transférée à une bureaucratie technique et politique, pratiquement à un parti qui aura mission d'incarner la volonté de l'Etat, et qui aura le moyen de le faire absolument et sans contrôle puisqu'aucune autre force sociale n'est armée pour y faire contrepoids. Dès lors, il n'y a rien à répondre aux libéraux, qui exigent le maintien de la propriété privée et de l'initiative économique comme condition et garantie des libertés individuelles.

PIERRE-HENRI SIMON

(Suite de la chronique des livres page 174.)

★ ★ CHRONIQUE DES LIVRES ★ ★

LA BELLE INUTILE

par Monica STIRLING *(Denoël)*

LAURENT TENAND a réussi avant d'avoir vécu : la musique de ses chansons a fait de lui un homme riche alors qu'il est encore à peine un homme. Mais il noue simultanément connaissance avec deux femmes qui vont, chacune à sa façon, l'aider à se connaître et lui apprendre à vivre.

Il n'y a pas à proprement parler rivalité entre la brillante Mme de Brévannes, une femme du monde qui aurait l'âge d'être la mère de Laurent et la tendre Mounette, une jeune camarade dont le discret amour est tout le capital. Les deux femmes qui, d'ailleurs, ne se rencontreront jamais semblent avoir été déléguées par l'auteur auprès de Laurent afin de lui donner une image complète et contrastée de la féminité.

Sur ce thème de l'éducation sentimentale, Mme Monica Stirling a écrit un livre plus joli que beau, d'une technique habile et d'une lecture plaisante qui ne manquera pas de ravir le public des grands hebdomadaires féminins.

J.-C. BRISVILLE.

LA ZONE FRANC

par M. Fr. BLOCH-LAINÉ et divers Collaborateurs *(Presses Universitaires de France)*

UNE équipe de techniciens des questions financières a publié, sous la direction de M. Fr. Bloch-Lainé, un fort intéressant volume intitulé « La Zone Franc », qui apporte une documentation de premier ordre sur une question mal connue autant qu'importante. Elle est peu connue car les mécanismes suivant lesquels se font les compensations monétaires sont occultes, d'autant plus qu'ils reposent le plus souvent sur le jeu des comptes du Trésor, lesquels sont eux-mêmes troublés par les dépenses de souveraineté de la Métropole. De même que la balance des comptes de l'Europe Occidentale vis-à-vis de la zone dollar, après avoir été influencée par le Plan Marshall l'est aujourd'hui par la présence de troupes américaines et par les dépenses qu'elles assument chez nous, il est difficile de savoir dans quelle mesure les relations financières de la France avec autrefois le Vietnam et, aujourd'hui, l'Afrique, sont influencées par des mouvements de capitaux qu'entraînent des opérations politiques exceptionnelles.

La question présente un intérêt particulier au moment où les relations politiques de l'Union Française sont violemment distendues. Le volume que nous citons montre le rôle que peuvent jouer, pour soutenir le Commonwealth français, des liens monétaires bien tissés. Mais il reste hélas que la zone franc tirera sa valeur, non seulement des techniques mises en œuvre, mais aussi du prestige international du franc et surtout de sa solidité, et ceci est une autre histoire.

ED. G. D'E.

NOTES INTER-ARTICLES

La Bataille de Dakar, par Jacques NORDAL, p. 15. — *Conversations avec Nehru*, par TIBOR MENDE, p. 26. — *Mission de France en Asie*, par Frédéric DUPONT, p. 75. — *Sur les bords de l'Issa*, par Czelan MILESZ, p. 104. — *Les Grands Virtuoses*, par Rust BLANKOFF, p. 139. — *Dieu vous garde des femmes*, par Michel DE SAINT-PIERRE, p. 149. — *Bilan du cubisme*, par François FROSCA, p. 149. — *Le thème de la mort dans les romans de Bernanos*, par Guy GAUCHER, p. 160. — *La grande aventure des Migrateurs*, par Georges BLOND, p. 160. — *Le marxisme en Union Soviétique*, par Henri CHAMBRE, p. 173.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Krol, Graul Sala, Malcles, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Pierre Dubreuil, Decaris, Paul Bret et R. Caillaux.)

IMP. CHAIX, PARIS, 20, RUE BERGÈRE. — J 47-2351-8-58.

Une œuvre monumentale
qui fera date
LA TRAGÉDIE DE L'UNIVERS

DOCTEUR GUY DINGEMANS

Lauréat de l'Académie de Médecine

Vient de paraître :

FORMATION
ET TRANSFORMATION DES ESPÈCES

nouvelles théories
biologiques et génétiques

Un fort vol. **2.600 fr.**

Déjà paru :

FORMATION
ET TRANSFORMATION DES CONTINENTS

nouvelles théories géophysiques

Un vol. **1.500 fr.**

Sous presse :

FORMATION
ET TRANSFORMATION DES RACES

ARMAND COLIN

LES ANNALES

Sommaire de Septembre

JEAN MISTLER
Si la bombe du 20 juillet avait tué Hitler...

GILBERT COURNAND
La femme et la danse

FRANCIS AMBRIÈRE
Le théâtre de Jean Anouilh

PAUL MOUSSET
Images du Japon

RENÉ LALOU
Quand les femmes mènent le jeu

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 65 francs

DOCUMENTS
REVUE MENSUELLE DES QUESTIONS ALLEMANDES
Août 1956

★

Allemagne, France, Europe,
par Walter DIRKS

★

Poujade en Allemagne ?
par Karl-Wilhelm BOETTCHER

★

Où est ton frère ?
par Heinrich BOELL

★

Le camp de la Valka,
par Czeslaw MILOSZ

★

Hanoï - Budapest - Pankow

★

Il ne se passe rien
(extrait d'une pièce radiophonique)
de Günter EICH

★

Et des chroniques politiques, économiques, religieuses, littéraires et bibliographiques.

Le numéro : 150 francs

Abonnement d'essai de 3 mois : 300 francs
Spécimen récent gratuit sur demande

REVUE DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue, Paris-9e
C. C. P. Paris 13 253-54

COTE DESFOSSÉS

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "**COTE DESFOSSÉS**", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**
42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e
Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

Nouveautés historiques

Jean de LA VARENDE
Le Mariage de Mademoiselle et ses suites
Un volume 375 »

Maurice LEVAILLANT
Une Amitié amoureuse : Madame de Staël et Madame de Récamier
Un volume 990 »

Maurice BAUMONT
Gloires et Tragédies de la IIIe République
Un volume 1100 »

Françoise de BERNARDY
Le dernier amour de Talleyrand, la Duchesse de Dino
Un volume 875 »

Roger LANGERON
Royer-Collard. Un Conseiller secret de Louis XVIII
Un volume 870 »

Georges MONGREDIEN
L'Affaire Foucquet
Un volume 600 »

Jean SAVANT
Les Amours de Napoléon
Un volume 625 »

Henri PERRUCHOT
La Vie de Cézanne
Un volume 900 »

A. GOUTARD
1940 - La guerre des occasions manquées
Un volume 990 »

Librairie Hachette

STOCK
publie :

ALAIN BOSQUET

ANTHOLOGIE
DE LA
POÉSIE AMÉRICAINE
DES ORIGINES A NOS JOURS

Édition bilingue

« Ouvrage indispensable... cette anthologie, comme autrefois celle de Léautaud pour la nouvelle poésie française, révélera aux lettrés français des poètes dont ils ne pourront plus désormais se passer. »

Claude MAURIAC. (Le Figaro.)

« Un livre désormais indispensable. Ouvrage qui témoigne d'un travail et d'une érudition rares. Nous devons cette anthologie à un critique et à un poète. Bref, voici une réussite. »

Max-Pol FOUCHET. (Le Temps de Paris.)

« Il fallait que le connaisseur fût également un poète. Alain Bosquet remplissait les conditions. Son anthologie est un ouvrage de « fond ».

Robert MALLET. (Le Figaro Littéraire.)

« Alain Bosquet révèle au grand public la richesse d'une poésie... que voici magnifiquement ouverte au domaine français. »

Claude ROY. (Libération.)

« Remercions Alain Bosquet pour l'admirable travail que représente sa traduction, la révélation qu'un tel ouvrage apporte. »

Francis DE MIOMANDRE. (Nouvelles Littéraires.)

« Admirable travail de fidélité au texte et d'interprétation. Nous lui devons des joies bien rares. »

Paul GUTH. (La Voix du Nord.)